



William Charles De Meuron, Earl Fitzwilliam.

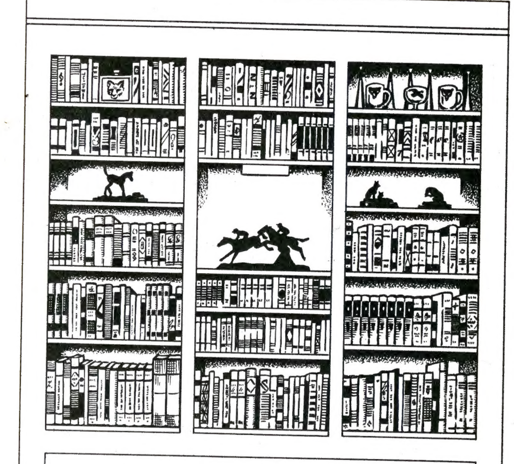
RR N[illegible]

Messrs Leigh & Sotheby's Catalogue 1791 p 510

16462/31

1 Titel, 3 Bll, 192 S.
5 Tafeln

1762?
earliest 1st Ed
McKim, Yale



5 Platen

L'ART
DU
MANEGE
PRIS DANS SES VRAIS PRINCIPES,

SUIVI

D'UN NOUVELLE METHODE

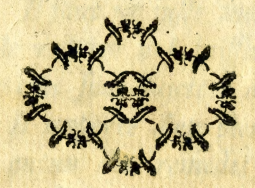
POUR L'EMBOUCHURE DES CHEVAUX,

ET

D'UNE CONNOISSANCE ABREGE'E DES PRINPALES MALADIES AUX QUELLES ILS SONT SUJETS, ET DU TRAITEMENT QUI LEUR EST PROPRE.

PAR Mr. DE SIND

Colonel d'un Régiment de Cavallerie des Troupes de Münster, prémier Ecuïer de S. A. E. de Cologne.



BONN, chez FERDINAND ROMMERSKIRCHEN, Libraire & Imprimeur de S. A. E. de Cologne.



PREFACE.

Le Cheval né pour l'utilité de l'homme à reçu de la nature l'intelligence, la docilité & la force. De si heureuses dispositions donnent à l'homme la facilité de mettre le Cheval à toute sorte d'usages pour la commodité & pour l'agrément.

Ces dispositions demandent des Soins & des Menagements. Le Cheval a de l'intelligence, mais elle est bornée. Il convient de lui éviter l'embarras des Avertissemens incertains & des signes equivoques. Il a de la docilité, mais il est sensible. Les caresses le flattent, les chatiments l'irritent. Il faut un juste melange de douceur & de severité pour le reduire a l'obeissance ponctuelle. Il a des forces, mais elles sont sujettes a s'alterer par differents accidents. Il importe d'en bien connoître les causes, & de n'ignorer aucun des remedes qui peuvent ou les prévenir ou y remedier. En un mot le Cheval est un

eleve qu'il faut dresser avec patience, & un domestique qu'il faut soigner avec amour.

Les observations que j'ai en occasion de faire depuis ma plus tendre jeunesse sur les differentes pratiques des Ecuyers & des Maréchaux, m'ont convainçu qu'il y avoit beaucoup de choses a reformer dans les usages reçus. Engagé par état & porté d'inclination à perfectionner mes Connoissances sur cette partie, j'ai essaié de sortir de la route ordinaire. J'ai fait des fautes comme touts les autres. Mais le bonheur que j'ai eu de les apercevoir, & la resolution ou j'étois de ne m'en pardonner aucune, m'ont fait imaginer des expedients pour ne plus retomber dans les mêmes erreurs.

Ce n'est qu'a force d'épreuves tentées avec circonspection, & en combinant leurs differents resultats que j'ai dechiré le voile du préjugé & que je me suis affranchi de l'esclavage de l'habitude. J'ai cherché le vrai, sans me rebuter des difficultes, & si j'ai eu le bonheur d'en aprocher plus que beaucoup d'autres, communiquer mes decouvertes au public, c'est un zele que je lui dois.

Je ne fus jamais sensible au plaisir de m'écarter des idées communes, par un vain amour de la nouveauté. Je ne cherche point à m'attribuer exclusivement la gloire d'un succés que d'autres avant moi ont préparé, & que d'autres après moi peuvent encore étendre. Mon unique but est de me rendre utile, de faire recueillir les fruits de mon experience a touts ceux qui entrent dans la carriere

riere

riere que j'ai fournie, & de leur épargner la peine de chercher des moïens dont la decouverte m'a couté un travail & des ſoins infinis.

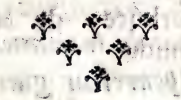
Cet ouvrage eſt divisé en deux parties; dans la prémiere je conſidere le Cheval comme un éleve qu'il faut dreſſer. J'entre dans le detail des leçons qui doivent conduire a l'execution ſimple & naturelle de touts les airs du manege. Je rends compte de la methode dont je me ſers, pour degager cette execution de toute contrainte, & pour que l'animal inſtruit de ſes devoirs, s'y prête avec facilité; & y employe ſes forces de maniere a operer leur plus grand effet ſans les detruire. Le ſuccés de ces leçons dépend principalement de l'embouchure du Cheval. Je fais ſentir les defauts & les inconvenients des embouchures les plus uſitées chez les differentes nations. Et j'établis les regles de la veritable embouchure, ſur la connoiſſance phiſique des organes & de la ſtructure de l'animal.

Dans la ſeconde partie, je conſidere le Cheval comme un domeſtique qu'il faut ſoigner. J'expoſe les diverſes maladies auxquelles il devient ſujet par le peu d'attention qu'on apporte au choix de ſes aliments, & à la neceſſité de le garantir des injures de l'air. Je parcours la plus part des maladies aigues & chroniques. Je developpe leurs cauſes, j'indique leurs ſignes, je detaille leurs accidents, je montre l'abus du traitement ordinaire, je donne les meilleurs remedes pour leur gueriſon.

Je

Je ne prétends pas dire toûjours des choses qui n'aïent jamais été dites. Je sçai que plusieurs auteurs celebres ont deja traité la même matiere. Je fais volontiers l'aveu que j'ai profité de leurs lumieres & qu'ils m'ont été d'un grand secours. Mais je crois pouvoir me flatter qu'on trouvera dans cet ouvrage plus d'instruction que que dans tout autre. On y verra en particulier des experiences sur la morve, cette peste dont on n'a cru jusqu'a présent pouvoir préserver les Chevaux qu'en interdisant toute communication entre eux; on verra dis-je que j'ai trouvé un moïen de les en préserver efficacement, en laissant le Cheval sain manger avec le Cheval malade dans la même mangeoire & boire dans le même sceau. J'ai inventé pour cela un électuaire, qui a été annoncé dans les papiers publics, & dont il seroit à desirer que l'usage devint universel.

J'ai rendu cet ouvrage très court afin d'être plus assuré qu'il sera lu. Il renferme toutes les connoissances necessaires. Le Lecteur intelligent leur donnera facilement l'étenduë, que la précision que je me suis préscrite, ne me permettoit pas d'y mettre. J'attends de son indulgence qu'il me pardonne les fautes de stile, qui me seront sans doute échappées en grand nombre. Je suis allemand & j'ecris en françois.



TABLE

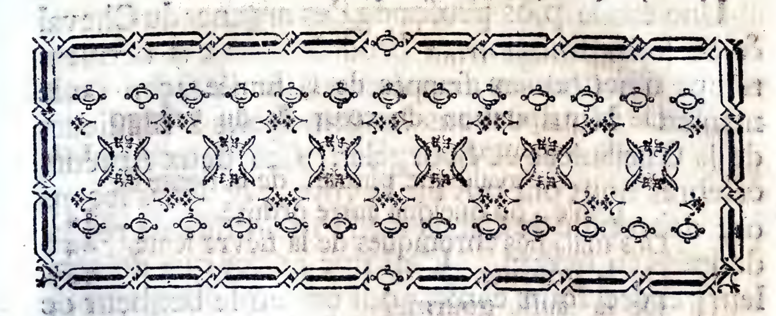
TABLE DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Fautes à corriger.

Pag. 2. l. 23. poulins *liſ.* poulains. P. 7. l. 2. d'aucune *liſ.* d'aucun.
P. 9. l. 12. les jeux *l.* les ieux. P. 20. l. 24. embraſſant *l.* embraſſent.
P. 31. l. 29. qu'une Cheval *l.* qu'un Cheval. P. 32. l. 26. la courſe *l.* la courbe.
P. 35. l. 2. pouponet *l.* poupon, &. P. 38. l. 12. moyns *l.* moyens.
P. 48. l. 7. paſſager *l.* paſſageur. P. 52. l. 2. fera *l.* ſera. P. 75. l. 5. d'autre *l.* d'autres.
P. 78. l. 3. dirige *l.* dirigé. Ibid. l. 7. faits *l.* faites. P. 81. l. 27. fatiguoient *l.* fatiguoit.
P. 96. l. 8. comprimes *l.* comprimés. P. 98. l. 16. on put *l.* on peut.
Ib. l. 27. boullir *l.* bouillir. P. 107. l. 3. une morts. *l.* une mort. P. 110. l. 26. Chaval *l.* Chev.
P. 111. l. 11. ou ſang *l.* du ſang. P. 112. l. 4. le matins *l.* les matins. Ibid. l. 6. exacte *l.* exact.
P. 116. l. 24. la comencement *l.* le comencement. P. 119. l. 15. les ſaignes *l.* les ſaignées.
P. 124. l. 13. l'endroit on *l.* l'endroit ou. P. 125. l. 10. de langue *l.* de la langue.
P. 132. l. 16. jauns *l.* jaune d'œuf. P. 133. l. 26. des fibres *l.* de fibres.
P. 134. l. 13. à ordinaire. *l.* à l'ordinaire. P. 138. l. 5. boir *l.* boire.
P. 140. l 14. reſultet *l.* reſulter. P. 141. l. 19. ſouffres *l.* ſouffres. P. 142. l. 23. celles y *l.* celles ci. P. 143. l. 14. auquelle *l.* auquel. P. 161. l. 9. un ſanté *l.* une ſanté.
P. 175. l. 26. repend *l.* répand. P. 183. l. 3. d'un limphe *l.* d'une limphe.



INTRODUCTION.

L'Art du manége pris dans ses vrais Principes.

On a publié un grand nombre d'ouvrages sur l'art de monter à Cheval. Chaque Auteur a donné son opinion comme la plus certaine; & les uns & les autres ont établi des Principes si differents, qu'il n'en est resulté que des embarras pour la theorie & des inconvenients dans la pratique.

Les anciens prévenus la plus-part contre les forces & la vivacité d'un Cheval sensible, ne nous ont préscrit que des regles violentes pour le dompter. Le peu de connoissance qu'ils avoient des talens de l'animal, & des moïens de le rendre souple & docile, a donné lieu à une infinité d'abus.

Une étude plus profonde des organes du Cheval & de leurs fonctions a produit dans ces derniers temps d'heureuses decouvertes sur la façon de le manier. Nous devons les principales à Messieurs de la Gueriniere & Bourgelat. Ces deux Auteurs celebres nous ont mis sur la voye, & leurs leçons ont debrouillé le Cahos d'une multitude de regles données au hazard. C'est une justice que doivent leur rendre touts ceux, qui ont eû le bonheur de s'eléver au dessus du prejugé & de la routine.

La reconnoissance m'oblige à parler ici de Mess. le Comte de Bahr & le Baron de Reguenthal. Leurs talens pour l'Exercice equestre ont été très-connus à Vienne. Je dois à la bonté qu'ils ont eûe de me communiquer leurs lumieres, les principes, qui m'ont dirigé dans la pratique de cet art; & l'ouvrage que je donne aujourd'hui au Public, n'est proprement que le resultat de leurs leçons justifiées par une longue experience.

Dans un premier ouvrage, que j'ai publié en Allemand, j'ai donné mon opinion sur la qualité des étalons & des juments, que l'on doit employer dans les haras, pour en tirer de bons poulins & des Chevaux propres à toute sorte d'usage. J'ai detaillé les devoirs & les fonctions de touts les Officiers & Domestiques, qui servent dans l'Ecurie d'un Prince. Je me suis etendu sur la connoissance

de

de toutes les parties exterieures du Cheval, pour juger de la destination, qu'on en peut faire; & j'ai relevé divers abus introduits par une foule de jeunes gens, qui ont voulu se faire une methode d'imagination & opposée aux vrais principes.

Mon objet aujourd'hui est de demontrer les voyes les plus naturelles, le plus douces & les plus fines, pour rendre le Cheval souple & obeissant & pour l'affermir dans la main, de maniére que dans touts les airs, son attention se trouve bornée au mouvement de la main seule. Je suppose qu'on a deja les notions generales de l'art de monter à Cheval. Je renvoye pour toutes les autres Connoissances aux Ecrivains, qui en ont traité. C'est la sublimité de l'art que je veux devoiler. Elle est connue de peu de gens. C'est le fruit de plus de trente années d'observation que je presente aux Ecuyers; & je me flâte, que les plus habiles & les plus experimentés seront ceux, qui sentiront plus vivement les avantages attachés à la simplicité de ma methode.

CHAPITRE

CHAPITRE PREMIER

De la belle Aſſiéte de l'homme à Cheval.

La premiere application du Cavalier doit être d'aquerir une belle aſſiéte; & comme il eſt ordinaire à touts les arts, la perfection en ce genre conſiſte dans la poſition la plus ſimple & la plus naturelle.

L'homme qui eſt à Cheval doit s'aſſeoir juſte dans le milieu de la Selle, la Ceinture en avant, les reins fermes & un peu pliés. La tête du Cavalier doit être droite & libre, en regardant entre les oreilles du Cheval. Les epaules doivent être baſſes, libres, un peu renversées en arriére, les bras pliés aux Coudes, joints au corps ſans aucune contrainte, & tombant naturellement ſur les hanches.

La vraie poſition des jambes eſt d'être placées ſur la ligne du corps du Cavalier, & ſuivant la ligne droite du genou au talon. Le plat des cuiſſes doit être tourné contre le quartier de la Selle, enſorte que les jambes ſoient prés du Cheval ſans le toucher. Il faut que le talon ſoit un peu plus bas que la pointe du pied, & que les jarrets ſoient bien tendus.

Les mains doivent être placées directement l'une vis-à-vis de l'autre, deux doigts au deſſus du pomeau de la Selle, & un peu detachées du ventre, avec les poings tant ſoit peu arrondis.

Cette poſition donnera l'Aſſiéte la plus belle & la plus parfaite; & on doit la garder dans touts les airs du manege.

Je

Je renvoye le Lecteur aux instructions renfermées dans les divers elemens de Cavallerie qui ont paru, pour apprendre la façon de monter à Cheval, de prendre les reines en main & d'en faire l'usage necessaire. Je n'ai parlé de l'Assiéte que parce que les Auteurs, peu d'accord entre eux, en ont publié des descriptions tout-à-fait differentes, & que plusieurs ont donné dans le faux, en ne s'attachant pas assez au naturel. Il est d'ailleurs necessaire d'en avoir un idée exacte, pour ne pas tomber dans toute sorte d'irregularités. Celle que je viens de donner n'a rien d'arbitraire; ses principes sont puisés dans la nature de la chose, & la pratique ne peut qu'en confirmer la justesse & la perfection.

CHAPITRE SECOND

Du trot & du pas.

Je commence par un Cheval qui a l'âge convenable pour être monté, & les qualités requises pour le manége. Je lui suppose assez d'intelligence, pour qu'il n'y ait avec lui d'autre precaution à prendre, que d'eviter qu'il ne confonde les leçons qu'il doit recevoir.

Je lui donne pour premiere embouchure un bridon avec un caveçon plus ou moins mordant, selon que la sensibilité de son néz m'en fait connoître la necessité. Je me sers du Caveçon contre la fausse opinion de ceux, qui pretendent que son

uſage rend la main rude & deplacée. J'ai dreſsé une quantité prodigieuſe de jeunes chevaux avec la bride ſeule ſans Caveçon; cependant l'experience m'a fait connoître que l'uſage de ce dernier inſtrument n'eſt rien moins qu'à rejetter: je parlerai dans la ſuite des raiſons qui m'ont aſſuré de ſon effet.

Je ne dirai pas la même choſe de l'uſage de la martingale & de la plate longe; je les regarde l'une & l'autre comme une invention de caprice & ſans utilité. Elles n'ont aucune vertu pour empecher le Cheval de ſecouer de la tête. Il n'y a certainement que la main bonne qui affermit la tête du Cheval; & toutes les defenſes qu'il fait de la tête ne proviennent que d'une main mauvaiſe.

Apres avoir ajuſté mon Cheval de la façon que je viens de dire, je le monte dans le manége ſur un terrain egal. A l'aide du Caveçon & du bridon que je tiens ſeparement & bien egaux dans mes mains, je lui fais decrire un quarré partagé regulierement par ſa piſte. Pour empecher que le Cheval ne s'arréte, je fais aller à coté de lui un Palefrenier avec la Chambriere, qui en cas de beſoin le fait avancer. Ce Palefrenier le tient auſſi à la longe, quand la neceſſité le demande, pour ne pas laiſſer echapper le Cheval hors du terrain, dans lequel je me ſuis proposé de me renfermer.

Mon ſoin principal eſt alors de placer inſenſiblement la tête du Cheval, en n'y employant que beaucoup de douçeur & de patience, & de lui faire connoître

noître ſa piſte; qu'il doit ſuivre avec preciſion ſans en ſortir d'aucune coté. Je lui laiſſe l'entiere liberté de ſa marche & de ſes mouvements, porvu qu'il ne coure point & qu'il reſte ſur les lignes de ſon quarré. Je ne le contrains pas à d'autres ſoupleſſes & obeiſſances, ſi ce n'eſt à celle de porter la tête & le col dans une bonne poſition. Je continue pendant quelque tems cet exercice d'une main à l'autre, ſans changer de methode. J'uſe de recompenſe pour toutes les marques d'obeiſſance que le Cheval me donne. Je le careſſe, je l'arrete de temps à autre, je deſcends & je le renvoye à l'Ecurie.

Les Chevaux quelques mechants qu'ils ſoient, aiment les careſſes; ils ſont naturellement attentifs à ce qu'on leur demande, & des qu'ils comprennent la volonté du Cavalier, ils ſe portent ſans peine à lui obeir. Les Ecuyers qui par impatience ou par vivacité chatient rudement un Cheval, à la moindre oppoſition qu'ils rencontrent dans ſes mouvements, commettent une imprudence qui tient de l'injuſtice. Il eſt rare que le Cheval refuſe l'obeiſſance par un entetement de malice ou de mechanceté. Pour l'ordinaire ce n'eſt de ſa part que foibleſſe, ignorance ou defaut d'habitude. Un Ecuyer experimenté fait aiſement cette difference, & reſerve la punition pour les cas, ou la deſobeiſſance vient certainement de malice ou d'opiniatreté. Alors il chatie rigoureuſement le Cheval, & le chatiment employé à propos opére la correction.

Lorſque

Lorſque mon Cheval commence de porter la tête bien placée, & de la donner du côté, où je la tire par les renes du Cavecon & du bridon; lorſqu'il ſuit avec juſteſſe les traces de ſa piſte ſur le quarré ou ſur le cercle, que je lui fais decrire à droite & à gauche; je continue de le monter dans le manége & de le méner dans les coins autant qu'il m'eſt poſſible. Je l'anime par le ſifflement de la gaule, pour le mettre au petit trot, ſans le toucher de l'eperon, ni du gras de la jambe; à meſure qu'il incline à avancer, en l'animant de la langue & par le ſifflement de la gaule, & en l'obligeant à tenir la tête & le col bien-placés, il ſe trouve dans la neceſſité de lever & de plier les bras, de ſuivre regulierement de l'arriere main, de plier tant ſoit peu les hanches, de ſe delier de devant & de derriere, & de prendre la bonne poſition de ſon corps.

Il me faut peu de temps avec cette methode pour aſſouplir mon Cheval au trot, pour lui donner le mouvement delié, determiné & etendu, & pour l'habituer à diſtribuer ſes pas avec egalité ſur le terrain, & à marquer les temps dans la meſure la plus exacte. C'eſt certainement beaucoup obtenir pour le peu de temps que j'y employe. Cependant je ne m'y ſuis jamais trompé, & mon objet a toûjours été rempli, lorſque je me ſuis attaché à former d'abord les jeunes Chevaux à la bonne poſition avec douceur & patience, & à les y exercer ſelon que je leur voyois de vigeur & d'haleine.

J'obſerve

J'obſerve ſcrupuleuſement de ne pas mener le Cheval par une autre rene que par celle du coté où il doit aller; & cela dans touts les mouvements & dans touts les airs du manége ſans exception. Je ſuis d'une opinion tout-à-fait contraire à ceux qui pretendent que la rene de dehors porte l'epaule en dedans & determine le Cheval à aller de ce côté. J'avois été de ce ſentiment lorſque je ne connoiſſois point encore l'eſpece d'intelligence dont le Cheval eſt ſuſceptible, & l'ordre mechanique de ſes mouvemens; mais depuis que la pratique m'a ouvert les jeux, je ne puis regarder que comme une grande erreur, l'idée qu'on a que la rene de dehors mene en dedans. Elle mene en dedans à la verité; mais ce n'eſt que par une fauſſe routine que l'on fait prendre au Cheval, lorſqu'on tire la rene de dehors au deſſus du col, pour tourner en dedans; ce qui ne produit qu'un mouvement forcé & deſagreable.

Pour mettre mon Cheval à la perfection de ſon trot, je lui donne des repriſes mediocres & reïterées. Je lui continue la juſteſſe & la fermeté de la tête, en le chaſſant vigoureuſement, & en même temps en le retenant ſur la meſure & la cadence. Je lui fais faire des changemens d'une main à l'autre, je l'arrete & je le tire deux ou trois pas en arriére.

Touts ceux qui pretendent aſſouplir & denouer les Chevaux par le trot ſans leur preparer toutes les parties du corps à cette ſoupleſſe, en commen-

çant par l'exacte poſition de la tête, ne ſont que les affoiblir & les enerver. Des Chevaux ainſi dreſsés ne ſcauront jamais bien delier les epaules, ni ſe ſervir de leurs hanches; parce qu'il eſt certain, & j'en donnerai toutes les preuves qu!on voudra, que toutes les parties du corps du Cheval s'accommodent à la poſition du col & de la tête. C'eſt parceque la plus part des chevaux n'accommodent pas le col & la tête à la poſition de leur corps, que le trot continué trop longtemps leur devient pernicieux, & les jette dans la laſſitude & l'accablement. Au contraire tout Cheval dont la poſition du col & de la tête ſera bien affermie, prendra des forces, quoiqu'il ſoit trotté des années entieres.

Quand j'ai achevé ma leçon au trot, & apres avoir fait reculer le Cheval un ou deux pas, je le mene au mur ſur la ligne droite, pour lui donner de l'haleine. Je le fais aller doucement en avant, en lui pliant la tête & le col, & en appuyant le genou en dedans, derriere ſon epaule. Cet exercice le prepare petit à petit à la leçon de l'epaule en dedans & la croupe au mur.

La rene de dehors ne doit ſervir que pour ſoutenir la Croupe, pour empêcher que le Cheval ne diminue le cercle, pour l'arreter & pour le faire reculer; & on doit uſer de cette methode à une main comme à l'autre. Deplus il eſt important de faire en ſorte que le Cheval garde une parfaite union dans toutes les actions, dans touts les mouvements & dans touts les airs.

Plusieurs Auteurs ont deployé vainement toute leur imagination, pour definir ce que l'on doit entendre par le mot d'union; & il est certain que beaucoup de gens qui se croyent Maîtres dans l'art equestre ignorent la vraie signification de ce mot. Pour moi, voici l'idée que je m'en suis faite. L'Union n'est autre chose que l'art de donner aux mouvemens du Cheval un ensemble, où toutes les parties de son corps paroissent dans le plus haut degré de beauté, que la nature leur a donné.

Le Cavalier doit donc s'appliquer sans relache à maintenir son Cheval dans une bonne union. Il le doit animer lorsqu'il remarque qu'il se rallentit; & si les aides de la langue & de la gaule n'y font pas assez d'effét, il est necessaire d'appliquer une pointe de l'eperon pour reveiller le Cheval, & pour lui faire sentir sa faute par le chatiment. Je n'aime point à user de l'eperon, mais je n'ai garde de l'epargner, lorsque le Cheval le merite. Mon Assiéte immobile & ma main discréte le radoucit en suite, il devient attentif, sensible & obeissant.

Il y a des Chevaux qui se defendent & que le chatiment paroit aigrir. Si cette resistance vient d'un naturel courageux, fier & delicat, je n'en suis pas embarassé. Mais si j'observe que le Cheval est timide ou colére, insensible ou indolent, je crois que le seul parti, qu'il y ait à prendre, c'est de le renvoïer à ceux, qui ont fait des volumes pour enseigner les moyens de corriger ces sortes de Rosses.

La perfection de mon trot se manifestant par les qualités, qui caracterisent l'accomplissement du trot: Alors je commence d'emboucher mon Cheval avec un mors, que je fais ajuster à la structure de sa bouche; suivant les regles qu'on trouvera détaillées à la fin de la premiere partie de cet ouvrage. Je choisis un mors, qui ne surcharge point un partie plus que l'autre, qui ne géne point le Cheval dans le commencement, qu'on lui fait essayer la bride, qui puisse devenir agreable dans sa bouche, & la lui conserver fraiche & ecumante. Cela depend beaucoup de l'effét des branches reglées sur l'observation des parties du corps du Cheval, dont l'avant-main est l'objét principal à considerer, pour conserver la force & la liberté de la croupe.

Des que le Cheval est ainsi bridé, je lui adapte la gourmete, de maniere qu'elle se couche precisément dans le pli de la barbe. Je la veux souple, legére & plate, pour qu'elle n'offense ou ne surcharge pas la barbe, comme font certaines gourmettes de la grosseur d'une chaine à puits. Je continue l'usage du caveçon, à l'aide duquel je donne à mon Cheval la connoissance de l'effét de son mors, dont je lui donne le juste appui, & de cette sorte je le rends obeissant au mouvement de la main.

Je monte mon Cheval au pas raccourci le long de la muraille ou de la barriere. Je lui fais sentir la rene droite de la bride, en lui appuyant le genou de dedans pour lui plier l'epaule. J'entre dans les

coins

coins, & par les mêmes moyens je les lui fais ouvrir regulierement. Je l'oblige à embraſſer juſtement le terrain, pour en ſortir avec la même preciſion. Quand mon Cheval n'öbeit pas promptement au mouvement de la bride, ce qui arrive aſſez ſouvent dans les commencements, je l'aide avec la rene du caveçon, de peur d'offenſer les barbes & de leur faire perdre le ſentiment. Je tourne mon Cheval d'une main à l'autre, en obſervant ſoigneuſement la belle & parfaite union; je lui reitére ſon trot, je l'arrête; je le recule quelques pas; je le fais avancer; & je le careſſe.

Le Cheval apprend à connoître le mouvement des renes & à obeïr à celle qui le mene. J'ai deja dit qu'on ne doit jamais uſer de la rene de dehors pour conduire en dedans, je n'ignore pas que la Regle contraire eſt preſque generale dans les manéges; mais il en reſulte deux defauts eſſentiels. Le premier eſt le faux pli du Cheval, lorſqu'il doit aller la tête au mur, & qu'il y eſt mené par la rene de dehors, ce qui detruit entierement l'union. Le ſecond eſt que le Cavalier ne peut pas de cette façon faire aller le Cheval de côté ſans lui appuyer la jambe, ce qui derange la belle Aſſiétte. En un mot le Cavalier & le Cheval perdent par cette methode l'agrement de l'attitude & la nobleſſe du mouvement.

On pretend que la leçon executée conformement à la regle generale, prend à juſte titre le nom de

fuir le talon, mais je n'en ſuis pas d'accord; car je ſoutiens, que le Cheval doit être mené de côté, au pas, au trot, au galop & ſur touts les airs, ſans qu'on remarque le moindre mouvement de la part du Cavalier. Il faut que le Cheval opére ſous lui dans ſa parfaite union & en pleine liberté, comme s'il faiſoit ſon manége de lui même.

C'eſt la ſans contredit le chef d'œuvre de l'art. Je l'ai vû executer de cette ſorte par le Comte de Bahr & le Baron de Reguenthal. Ils n'avoient pas d'autres principes pour dreſſer leurs Chevaux à ce degré de perfection, que d'employer les renes du côté, où le Cheval devoit aller. Cette maniere fait, que les Chevaux ſe determinent aiſément de tout côté, & la rene de dehors n'a d'autre fonction que de ſoutenir la croupe. Au lieu que les Chevaux dreſsés en dedans par la rene de dehors, & de côté par l'appui du talon, ou du moins par l'extenſion de la jambe ſur l'etrier, quelques ſenſibles qu'ils ſoïent, changent toûjours leur poſition ſur le mouvement de la rene de dehors; & le Cavalier ne peut que deranger plus ou moins ſon Aſſiétte.

Je reviens à la continuation du pas raccourci que je fais exercer à mon Cheval. Je l'affermis dans ce, qu'on appelle entrer dans les coins, prendre le bon appui ſur ſon mors, & obeïr aux renes de la bride. Je lui donne enſuite des changemens au travers du manége d'un mur à l'autre, en le menant par la rene de dedans, qui lui plie le col & la tête; & en

appuy-

appuyant le genou du dedans, ce qui le fait avancer & lui plie l'epaule. Je retiens la rene de dehors pour lui contraindre la croupe & pour le faire aller de côté: & voilà mon Cheval qui execute pour la premiere fois la leçon, qu'on apelle, fuir le talon, ſans que je l'aye touché d'aucun mouvement de la jambe.

Telle eſt ma methode. L'exposé ſincére, que je viens d'en faire, ſuffit pour perſuader ſa bonté à tout homme, qui a quelque connoiſſance de l'art. Je la garantis infallible à l'egard de toute eſpéce de Chevaux, qui s'y aſſoupliſſent ſans reſiſtance. J'avoue que dans les commencemens ils ne ſont pas touts egalement prompts à executer cette leçon avec facilité. Il y en a qui balancent à ſe reſoudre d'obeïr; mais alors je ne leur laiſſe pas le temps de la reflexion. Je leur appuye ſubitement une petite pointe d'éperon du côté opposé, où ils doivent aller; & pour peu que cette correction ſoit repetée ils ſont bientôt au fait de ce qui leur eſt demandé par les renes, & ils obeiſſent ſans heſiter.

J'avertis que toutes les operations de cette nature requierent une Aſſiétte ferme & immobile, pour ne pas donner un faux mouvement au Cheval. Le derangement de l'Aſſiétte ſemble indiquer au Cheval quelque commandement du Cavalier. Il ne peut donc que le derouter, ou du moins le jetter dans l'incertitude.

Ma

Ma methode pour inſtruire les Chevaux les rend obeiſſants & attentifs à un tel point, qu'ils n'ont point d'autre objét dans l'idée, que de remarquer les aides & les mouvements, qu'on leur donne; & dés qu'ils les apercoivent, ils executent ce qu'on leur préſcrit avec la derniere exactitude. On voit des Chevaux, apres avoir achevé quelques repriſes à la ſatisfaction du Cavalier, qui les recompenſe de leur obeiſſance par quelques careſſes, recommencer d'eux mêmes la leçon, qu'ils viennent de finir. Ils paroiſſent prendre tant de goût au plaiſir d'avoir reuſſi, qu'on eſt obligé de changer de leçon & de les ramener ſur les inſtructions precedentes, pour empecher, qu'ils ne travaillent de routine, & pour les contenir dans l'obeïſſance ponctuele, qui exige qu'ils ſe bornent à la ſeule action, qui leur eſt demandée par le mouvement des renes & des jarets.

Lorſque le Cheval eſt ſuffiſamment affermi dans l'attention, dans l'obeiſſance & dans la ſoupleſſe; lorſqu'il a pris un appuy ſur le mors, & qu'il connoit les renes & les jarets; je le mets au galop le long du mur d'une main à l'autre ſans changement. Mais je l'arrete à chaque côté pour le reculer quelques pas, & je le mene au pas, au travers du manége de l'autre côté, pour y prendre le galop à gauche.

En galopant ainſi le Cheval avant que de le metre à l'attitude de l'epaule en dedans, mon intention n'eſt pas de lui donner l'action du veritable galop.

Je

Je ne mets cette action en pratique, que lorsque mon Cheval est assoupli & delié des epaules & des hanches. Mais l'experience de quelques Chevaux qu'on avoit arretés long temps dans l'assouplissement des epaules & des hanches, sans les avoir galopés dans les intervalles, m'a apris, que ces sortes de Chevaux se pretent au galop trés difficillement, à moins qu'ils n'y soient rudement chasés. La raison en est bien simple; car le grand mouvement des epaules & des bras qu'ils aquierent, par l'epaule en dedans & par le fuir le talon, leur ôte toute disposition au galop, qui de sa nature est une action libre & legére; & il n'est pas extraordinaire que le Cheval temoigne de l'aversion pour un mouvement opposé à celui dont il a contracté l'habitude. Ainsi l'opinion de ceux qui pretendent, que le Cheval denote l'accomplissement des qualités de son trot, par l'aisance avec laquelle il se préte au galop, est fausse & contraire à l'experience. Nous voyons touts les jours que les Chevaux d'un mouvement legér aiment mieux galoper que trotter, & que ceux qui ont l'action naturellement relevée n'aiment point du tout le galop.

Je me suis toujours bien trouvé d'entremeler le galop avec le trot & le pas, sans cependant contraindre le Cheval à des actions superieures a ce qu'exige la gradation de son Ecole. L'Animal en est devenu plus legér; & j'ai trouvé dans cet Exercice les occasions les plus favorables de lui donner

le bon appui, par les demi-arrets, qui venoient de temps en temps fort à propos.

Je finirai ce Chapitre par une obſervation au ſujet des Chevaux de Chaſſe & de Campagne. Ces Chevaux pour être bien à la main, & pour devenir ſouples aux uſages, qu'on en demande, ſoit au galop, ſoit à d'autres allures commodes, doivent être exercés préciſement en conformité des regles, que je viens de traçer. Je veux dire qu'ils doivent être montés dans le manége au trot, au pas & au galop. Il faut dans les commencemens les dreſſer à l'aide du caveçon & du bridon, afin de leur placer le col & la tête; & dés qu'ils ſont ajuſtés au trot, on doit les pourvoir d'un mors convenable à la ſtructure de leur bouche, dont les branches ſeront reglées ſur la proportion des autres parties du Corps. Enſuite on continuera de les monter avec la bride ſans le Caveçon, pour leur donner le bon appui. On leur pliera les epaules, pour ouvrir regulierement les coins & pour s'y aſſeoir ſur les hanches, autant que la neceſſité le demande. On les menera au travers du manége ſur une ligne oblique d'un mur à l'autre; & toujours par la rene du côté où le Cheval doit aller. On les mettra au galop en leur donnant de temps en temps des demi-arréts, ſelon la qualité de leur appuy. On ſuivra en un mot tout ce que je viens de preſcrire, comme s'il étoit queſtion de Chevaux deſtinés au manége.

Quand

Quand un Cheval de Chaſſe ſera bien affermi dans toutes les leçons précedentes, vous le monterés alors en pleine Campagne, & vous lui donnerés le pas allongé, en le menant par des chemins raboteux & inégaux, afin de mieux aſſurer ſa marche.

Vous trouverés une grande difference entre un Cheval, qui aura reçu les bons principes au manége, & celui qui n'aura pas eu cette inſtruction. Touts les deux ſeront Chevaux de Chaſſe & de Campagne. Mais le premier conſervera ſes jambes & uſera de ſa ſoupleſſe dans les occaſions pour la ſureté du Cavalier, tandis que le ſecond manquera d'obeiſſance, d'adreſſe & de force dans les occurrences; non pas ſimplement parce qu'il n'a pas été dreſsé dans le manége, car le lieu n'a aucune influence ſur l'adreſſe & la bonté de l'animal; mais parce que faute de leçon, il n'aura pas aquis les qualités, qui font le merite du Cheval.

Quand à l'Exercice du feu, du Tambour, & de toute eſpece de bruit, il ne faut que de la patience, & ſcavoir faire connoître au Cheval ce que l'on deſire, ſans le bruſquer & ſans le preſſer; avec cette douceur, on en obtient tout ce qu'on veut.

CHAPITRE TROISIEME

De l'Epaule en dedans & de la Croupe au mur.

Monſieur de la Gueriniere a pensé très-juſte, lorſqu'il a dit que l'action de la tête en dedans & de la

croupe en dehors eſt une exercice des plus pernicieux aux Chevaux. Cependant tout le monde en uſe, parce que tout le monde ignore le mauvais effet de cette leçon. On ſe perſuade qu'elle aſſouplit les epaules & qu'elle les rend libres; & on ne prend pas garde, que les epaules ſont extremement contraintes par la croupe, qui embraſſe le dehors du cercle, & qui par cette poſition charge les epaules de tout le poids du corps.

C'eſt vraiment au grand prejudice des Chevaux, qu'on a établi l'opinion, que cette façon de les faire tourner à l'entour du pillier la tête en dedans & la croupe en dehors, les contraint à l'obeiſſance, & les empêche de reſiſter à la volonté du Cavalier. Il eſt certain qu'un Cheval, quelque mechant qu'il ſoit, n'a dans cette attitude ni le tems ni le pouvoir de ſe defendre; & voilà pour quoi les ignorans tiennent fortement à cette leçon & la regardent comme le point principal de leur habileté.

Si l'on connoiſſoit la vraie mechanique des mouvements du Cheval, on verroit que lorſqu'il tourne ſur un cercle la tête vers le centre, les epaules decrivent une très petite circonference, & les hanches en embraſſnnt une tres grande. Ces dernieres ont une liberté qui contraint les epaules de tout ce que le corps de l'animal a de poids & de force; & de la il arrive, que le Cheval eſt usé des epaules, avant que le Cavalier ait le plaiſir de le voir dreſsé.

La

La ſoupleſſe des epaules, dit Monſ. de la Gueriniere, conſiſte dans le libre paſſage des jambes de devant l'une par deſſus l'autre. Pour aquérir cette liberté, il s'agit de mettre un Cheval dans une poſture, où il ſoit obligé de faire à chaque mouvement ce paſſage des jambes, & c'eſt ce qu'il execute parfaitement dans la leçon, qu'on appelle l'epaule en dedans.

L'epaule en dedans eſt ma leçon favorite, & je n'en connois point de meilleure, pour aſſouplir le devant & le derriere du Cheval. Je le prends ſur la ligne droite le long de la muraille, & je lui porte la tête & le col vers le centre du manége, par la rene de dedans. Je lui plie les epaules du même côté par l'appuy de mon genou de dedans. Je lui fais ſentir la rene de dehors, afin qu'il ne s'appuye pas de la croupe à la muraille. Des que j'entre dans le coin, où le Cheval ſe trouve la tête vis-à-vis de la croupe, je l'apelle de la langue, & il s'aſſeoit tellement ſur ſes hanches, que la quëue traine par terre. Je change enſuite d'un mur à l'autre ſur une ligne oblique au travers du manége, toujours par la rene de dedans, & l'epaule avec le col & la tête pliés du même côté. Je lui retiens un peu la rene de dehors pour accompagner ſon devant avec la croupe. Je l'appelle de la langue, & alors mon Cheval fait l'action la plus charmante, qu'on appelle fuir le talon d'un mur à l'autre; il la fait dans la plus belle union & aſſis ſur ſes hanches la quëue par terre.

On

On croira peut-être que dans cette manœuvre de guider par une rene & de retenir par l'autre, je ſepare les renes & que j'en prends une dans chaque main. Point du tout. Je tiens les renes enſemble dans la main gauche, comme c'eſt la coûtume générale. Je porte les doigts en bas vers le ventre pour racourcir la rene droite & pour retenir la réne gauche, je ne fais que tourner tant ſoit peu le pouce en haut. Le Cheval diſtingue à merveille ce mouvement. Si je veux aller a gauche, je porte ma main les doigts vis-à-vis du ventre, & le petit doigt en montant, c'eſt ce qui raccourcit la réne gauche: & pour retenir la réne droite, je fais deſcendre le petit doigt un peu vers le pommeau de la ſelle. Ainſi le Cheval fait tout ce que je lui demande, ſans que les ſpectateurs puiſſent jamais s'apercevoir de mes commandements.

L'eſſentiel à obſerver dans cette leçon, c'eſt que le Cavalier doit mener ſon Cheval exactement le long de la muraille, les jambes de devant vers le centre du manége, à la diſtance d'un pied & demi du mur, & les hanches ſur la ligne de la muraille. Il doit faire attention a bien ſerrer les genoux & a bien plier les epaules du Cheval, afin qu'il croiſe bien les jambes l'une par deſſus l'autre, qu'il avance toûjours & qu'il ſoit ſur ſes hanches. La main au reſte depend du jugement du Cavalier. Quoiqu'on aye fait beaucoup de diſſertations ſur la bonne & la mauvaiſe main, nous n'en avons aucune definition

exacte

exacte. La sensibilité des bouches est aussi differente que l'humeur & la forme des Chevaux est inegale; & je pense qu'on ne peut rencontrer la precision de la main, que dans le bon jugement du Cavalier.

Dès que je sens mon Cheval assez ferme de l'epaule en dedans sur la ligne droite le long de la muraille, à droite & à gauche; je le méne sur un cercle proportionné à sa force & à sa souplesse; je lui fais decrire ce cercle par deux pistes l'epaule en dedans, en lui donnant des changemens reiterés d'une main à l'autre au travers du cercle. Je lui méts en suite la tête au mur, & je le fais marcher aussi en croisant les jambes de devant & de derriere l'une sur l'autre, sur les quatre lignes droites qui forment la quarré du manége.

Lorsque mon Cheval a atteint la justesse de ce mouvement, & qu'il l'execute dans une belle union, c'est a dire dans une position parfaite des parties de son corps, je le remene sur le cercle la tête en dehors. Je lui en fais parcourir la circonference a demi-croupe, avec des changemens au travers du cercle. Je continue ce mouvement à gauche. Je change de main, j'arréte, & je recule mon Cheval; & alors il est en état d'aller en arriere comme il va en avant.

Les Personnes qui ont la connoissance du manége comprendront aisément que le mouvement par lequel le Cheval faisant deux pistes sur le cercle, le traverse la tête en dehors & la croupe vers le centre en mettant les pieds de derriére, à niveau de ceux du

devant

devant, que ce mouvement dis-je eſt different de celui par le quel le Cheval chemine les pieds de devant ſur le cercle, & la croupe obliquement, deux pieds & demi en dedans du cercle; ce que j'appelle a demi croupe. Je fais executer ce dernier mouvement aux Chevaux qui ne ſont pas encore aſſéz ſouples pour leur porter ſucceſſivement les pieds de derriere vis-à-vis de ceux de devant.

On a vu dans le Chapitre précedent que je commençois à galoper mon Cheval, avant que de lui mettre l'epaule en dedans, & cela dans la vuë de lui donner de la légereté, & de l'accoûtumer peu à peu à ce mouvement, afin qu'il s'y préte ſans difficulté, lors qu'on le lui demande. Je ſuis ici le même principe; & lorſque je ſens que mon Cheval eſt aſſez bien à la main, dans ſa poſition ſur le cercle la tête en dehors & à demi-croupe, je lui en fais executer un ou deux tours; je paſſe au travers du cercle au pas; je reitére la même execution à gauche; Enſuite je le méne ſur les quatre lignes du quarré; j'exerce l'epaule en dedans & les pieds de derriere ſur la ligne droite, en galopant à l'entour du manége; je change de main large à droite juſqu'au mur; j'y entame le galop à gauche; & au bout du tour je rechange de main large à gauche en ſerrant le Cheval au mur; j'y reprends le galop à droite, j'arrete, je recule & je deſcends.

Je ne puis au ſujet de mes aides rien ajouter a ce que j'en ai dit dans le Chapître précédent. Ma méthode n'en admet pas d'autres que les renes employées du côté où je veux aller, les genoux pour plier les epaules & les jarrets pour animer le Cheval. Dans les commencemens, lorſque le Cheval ne connoit pas encore ces aides, je l'inſtruis des mouvements des renes de la bride, par le Caveçon; je lui fais connoître les aides du genou, par le gras de la jambe, & ceux des jarrets par un mouvement de la jambe qui annonce l'eperon. Il faut même de temps en temps que la pointe de l'eperon ſuive pour animer le Cheval, & afin qu'il en aquiere le ſentiment. Mais lorſque le Cheval eſt reduit à l'obeiſſance, je n'uſe de l'eperon que dans le cas de neceſſité, qui ſe preſente rarement.

Le Galop que le Cheval doit executer ſur la ligne du Cercle ou ſur celle du quarré, uni des epaules & des hanches, eſt une action agreable & brillante, lorſque le Cheval ſe tient dans ſa vraie poſition, ſans écarter les pieds de derriere l'un de l'autre, étant bien aſſis ſur ſes hanches, & ſuivant avec diligence des pieds de derriere dans une attitude ferme & bien cadencée. On appelle ce mouvement le galop racourci, & c'eſt le plus beau de touts les galops.

Il y a des Chevaux, qui dans cette allure portent l'un des pieds de derriere trop écarté de l'autre; mais ce defaut ne vient pas de ce qu'on les a galopés, avant que de les dreſſer à l'epaule en dedans. Ce

ſont les renes de dehors employées pour faire aller l'epaule en dedans, qui occaſionent cette irregularité. Les rénes de dehors contraignent la croupe & empêchent qu'elle ne ſuive exactement la ligne droite. Le Cavalier s'efforce en vain d'y remedier par l'aide de ſa jambe en dedans, pour ſoutenir la croupe ſur la ligne; il a beau faire, le Cheval étant forcé de garder la ligne, ſe trouve dans la neceſſité d'écarter les jambes de derriere. afin de prendre un terrain ſuffiſant qui lui donne la facilité de chaſſer ſon devant.

J'ai pratiqué l'une & l'autre de ces methodes; mais l'experience m'a prouvé que celle, que j'ai adoptée eſt inconteſtablement la meilleure, parce que le ſucces en eſt infaillible. Elle paroit difficile à ceux, qui n'en ont pas l'habitude ; cependant il eſt très aiſé de s'y faire; & elle eſt la ſeule qui donne la beauté & la perfection à l'attitude du Cavalier & du Cheval.

Le Duc de Neucaſtel avoit certainement de grandes connoiſſances ſur l'art de monter à Cheval. Mais il ignoroit le mauvais effet de la réne en dehors, qui ſelon ſes principes doit determiner le Cheval à ſe porter en dedans. Il fait mention du galop ſur la ligne droite uni d'epaules & de hanches; & il dit que le ſecret de faire aller le Cheval les jambes de derriere bien jointes, de maniere que celle de dedans ne s'écarte pas de celle de dehors, n'eſt pas de peu de conſequence, & qu'on doit le compter au nombre des plus grandes difficultés de l'art.

Je respecte infinement les talents de Monsieur de Neucastel; c'est lui qui a tiré les élemens de l'art de monter à Cheval de leur Cahos, & ce service merite toute nôtre reconnoissance; mais je me permettrai de dire, que puisque d'aprés ses principes généralement adoptés par les Auteurs, la réne de dehors doit tantôt mener le Cheval en dedans, & tantôt le tourner en dehors, je ne saurois me persuader que le Cheval puisse discerner le different commandement d'une réne dans un même mouvement. Je soutiens que dans ce cas le Cheval ne sauroit avoir un appuy assuré sur son mords, parceque c'est la réne fortement appuyée sur le col, qui le fait tourner; au lieu que la réne de dedans delicatement raccourcie devroit faire cette fonction. Cet abus est suivi d'un autre, c'est qu'on assujetit la bouche du Cheval à la structure du mords, au lieu d'ajuster le mords à la configuration de la bouche; mais je discuterai la chose plus particulierement dans le traité de l'embouchure. L'occasion que j'ai euë de parler de l'aide des rénes m'a entrainé dans cette digression.

Avant que de commencer le galop à deux pistes, je remene mon Cheval sur le cercle, la tête en dehors & la croupe vis-à-vis du devant. Je le proméne ainsi à droite & à gauche, avec les changements sur la ligne transversale qui coupe le cerle. Je renverse mon Cheval la tête en dedans & la croupe sur le cercle, de maniere que la croupe de-

crive la circonference, & que les epaules prés du centre tournent autour par un cercle trés étroit. Dans cette position les epaules sont contraintes, les hanches au contraire doivent tourner avec beaucoup plus de liberté. C'est ce qui m'oblige de retenir mon Cheval & de le pousser en même temps, afin de lui faire plier les hanches & de donner aux epaules quelque liberté. Je change de main comme dans toutes les autres leçons, & dés que le Cheval obeit à tout ce que je lui demande dans cette attitude, je le conduis sur la ligne droite des quatre coins. Je l'opére la tête au mur & ensuite la croupe au mur, alternativement d'une main à l'autre, selon que le Cheval se trouve d'humeur à executer la leçon; je change de main large des deux côtés, & je finis par là l'exercice de l'epaule en dedans & de la croupe au mur.

Resumons les Caracteres de ce mouvement & les bons effets qui en resultent. Il est certain que le Cheval doit être plié de la tête, du col & de l'epaule dans la volte. Il doit porter la Croupe vis-à-vis de la tête, ce qui l'oblige à plier aussi les reins & l'epine du dos. Il doit porter la tête selon une ligne perpendiculaire depuis le haut du front jusques au bout du néz. Il doit bien lever & plier les bras. Il doit trousser les jambes de devant, & chasser les hanches sous le ventre pour être bien assis; la quëue doit s'eloigner tant soit peu de la croupe, elle doit être immobile, flottante & trainante jusqu'a terre.

L'effet

L'effét de cette Poſition du Cheval ſera d'aſſouplir ſes epaules & ſes hanches, & qu'il croiſera les jambes de devant & de derriere l'une pas deſſus l'autre avec aiſance & liberté.

C'eſt au jugement de l'Ecuyer de determiner le plus ou le moins que le Cheval doit être plié & contraint, proportionnellement à la ſtructure & à la force de l'Animal, & relativement à l'air, qu'il ſe propoſe d'exécuter. Il obſervera de tenir ſon Cheval dans une poſition, qui lui laiſſe de la liberté pour embraſſer ſes voltes. J'en traiterai plus au long dans le Chapître ſuivant.

CHAPITRE QUATRIEME

De la Galopade, des Voltes, des demi-Voltes & des Paſſades.

On doit convenir que généralement dans toutes les actions où la croupe doit accompagner les epaules, celles-ci doivent toûjours devancer la croupe, parce que ſi la croupe alloit de niveau avec les epaules, le Cheval n'auroit pas la liberté de paſſer les jambes de devant ainſi que celles de derriere l'une par deſſus l'autre. Il ſe croiſeroit; un pied marcheroit ſur l'autre, en un mot il ſeroit deſuni & hors d'état de produire une belle action.

Mon Cheval vient d'être inſtruit de l'epaule en dedans & de la croupe au mur. Il m'a ſatisfait dans le mouvement que je lui ai fait exécuter ſur le cercle

la tête en dehors, & ſur la ligne droite la tête au mur. L'un & l'autre au pas & au galop à demi-croupe. Il a obeï aux changements larges d'une main à l'autre, en les formant avec preciſion & juſteſſe. Il a operé exactement ſur la volte renversée par les quatre coins. Il a gardé ſa belle union dans touts ces mouvements, à l'aide d'un appui agréable & attentif. Preſentement il me propoſe de lui même de le metre au galop de deux piſtes ſur la volte.

Je le mene ſur une volte au paſſage dans le milieu du manége. J'examine ſa ſoupleſſe, & l'aiſance qu'il a pour prendre de lui même ce galop raccourci. Je l'eſſaye, s'il l'entame avec diligence & les hanches coulées, je lui fais arrondir avec les epaules les coins du grand quarré, en faiſant marcher ſes epaules avant la croupe. J'obſerve ſi par le mouvement des pieds de derriere il marque autant de temps que par celui des pieds de devant. Parceque c'eſt ce qui donne la perfection à l'attitude pour embraſſer juſtement les coins du petit quarré par les pieds de derriere.

La juſteſſe de toutes ces operations ſur les voltes & les demi-voltes depend de la main & des jarrets de l'homme. Le Cheval le plus ſouple, le plus adroit & le plus obeiſſant, quand il travaille ſur les voltes d'une main à l'autre, a beſoin d'être maintenu dans la docilité de n'obeïr qu'à la main & aux jarrets, pour ne pas agir de ſa propre volonté &

par

par routine. Si on leur fait prendre la bonne habitude, les Chevaux deviennent attentifs au mouvement de ces deux parties principales, plus qu'on ne ſauroit croire. Ils ne ſont pas toûjours de même humeur, & ne ſe pretent pas toûjours à la volonté du Cavalier avec le même agrément. Ils s'y opposent quelques fois; ils tachent de le prévenir, de retrecir ou d'elargir les voltes, de fauſſer les demi-voltes, de s'abandonner, de trainer les hanches & de commettre toute ſorte d'irregularités, dont le nombre eſt infini. Le Cavalier doit y remedier par les aides ou par les chatimens établis à cet effet; & c'eſt à lui de corriger l'animal à proportion de ſa faute.

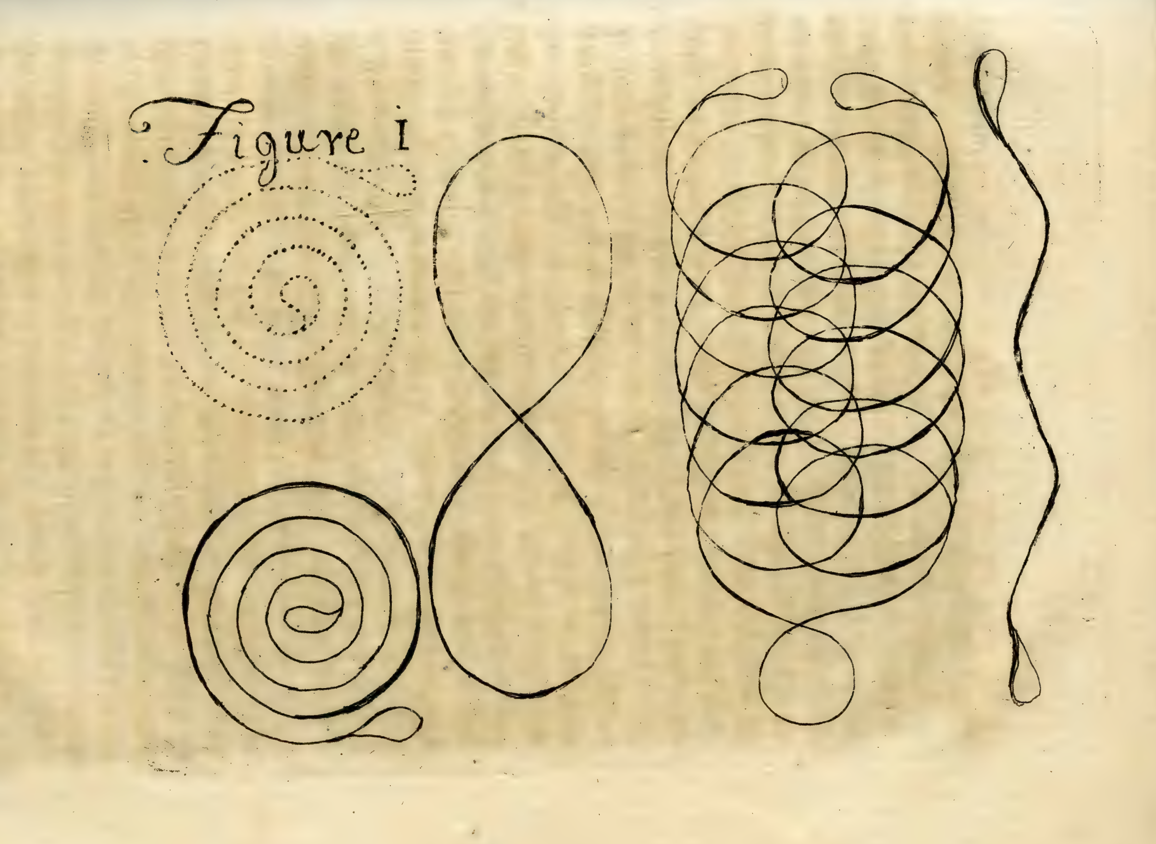
Mes Chevaux ne ſont pas exempts de ces vices; ils aimeroient bien à s'y livrer de temps en temps, & ſurtout lorſqu'ils ſont montés par quelque Etranger, à qui ma methode n'eſt pas familiere. Quant à moi, il eſt bien rare que ceux, qui n'ont eu d'autre leçon que de ma main, me temoignent quelque reſiſtance. Ils reçoivent mes Commandemens avec tant de bonne volonté, qu'ils obeiſſent aux genoux & aux jarrets de la maniere la plus ponctuelle.

J'ai été ſurpris moi-même bien des fois de les voir ſe ſoumettre à mes inſtructions & à mes corrections avec la plus grande tranquilité, tandis qu'avant qu'ils euſſent reçu mes leçons, je les avois connus pour auſſi mechants, qu'une Cheval puiſſe l'être.

Il eſt inutile que j'entre dans une deſcription détaillée des voltes & des demi-voltes, du procedé dont on doit uſer, des divers changemens de main, & de la maniere de doubler les voltes. Monſieur de la Gueriniere nous en a dit aſſez ſur ce ſujet; & ceux qui ne ſont pas au fait de la choſe peuvent le conſulter. Le Lecteur ne doit attendre ici de moi, que des éclairciſſements ſur ce que ma methode a de particulier.

Je commence par une volte mediocre, que je fais decrire par une galopade à deux piſtes, en changeant de main large & en fermant juſtement la volte. Je m'y prends de même à gauche en faiſant un ou deux tours, & en rechangeant de main large juſqu'à la ligne exterieure de la volte. Je continue de galoper ſur la volte, en faiſant dans chaque coin une petite volte d'un ſeul tour. Lorſque j'ai achevé ce tour, je change de main par une demi-volte en dedans; j'agis de même de l'autre main. Je reviens à droite, & je redouble la petite volte au coin, par un changement d'une demi-volte en dehors, d'une main comme à l'autre, & pour finir la repriſe, je rechange à main droite & j'arrete.

Lorſque mon Cheval a pris la bonne habitude de ces mouvements, je lui fais decrire toute ſorte de figures : je diminue ſucceſſivement la courſe du cercle comme par une ligne ſpirale juſqu'au centre. De là je me porte à la circonference du cercle par un changement à gauche entre le centre & cette circon-


Figure I

circonference. Je reviens vers le centre ſur les mêmes traces que la premiere fois, & par un changement à droite je retourne à la circonference. J'appelle ce mouvement la volte en eſcargot. J'imite un 8 de chiffre, en changeant ſur la ligne par une demi-volte en dehors ou en dedans. Ou bien je fais un doublement de voltes, qui ſe ſuivent l'une dans l'autre, pour former la figure ci-jointe. En maniant mon Cheval de cette façon, mon objét eſt de le rendre attentif à la main & obeïſſant aux jarrets. Je continue de temps en temps cet Exercice tantôt à deux piſtes & tantôt l'epaule & la hanche en egalité, de ſorte que le Cheval galope avec les quatre pieds ſur la même ligne; ce qui ne laiſſe pas de l'arrondir pour avoir la tête, le col & l'epine du dos pliés dans la volte. Je viens à bout de le rendre par là ſi aſſuré, ſi adroit & ſi ſouple, que deſormais pour les actions de cette nature, il fera tout ce que je lui demanderai.

V. Fig. I.

Je lui donne en ſuite une galopade bien raccourcie, diligente des jambes de devant & coulée des hanches ſur une ligne droite dans le milieu du Manége. C'eſt alors que je pouſſe l'epreuve auſſi loin qu'elle peut aller. Apres qu'il a fait ſix ou ſept pas avec ordre & juſteſſe, je change la main pour le faire galoper à gauche ſur la même ligne, ſans s'en écarter de la diſtance d'un pouce. Je le remets à droite & enſuite à gauche, & moyenant ces changements alternatifs, apres touts les ſix pas qu'il

aura faits ſur un pied, je fournis la longueur de la ligne juſqu'au bout. Là je lui donne le changement d'une demi-volte à deux piſtes pour le remettre ſur la ligne droite; je repete le même Exercice juſqu'à l'autre bout, où je finis par le changement de la demi-volte à droite juſqu'à la ligne.

Si je reconnois que mon Cheval s'eſt aquité de cette repriſe avec une action libre, unie, bien cadencée & ſelon mes deſirs, je le careſſe & je le renvoye.

Le plus beau de cette leçon eſt de voir opérer le Cheval, ſans qu'on remarque aucune aide & aucun mouvement de la part du Cavalier, qui conſervant toûjours ſa belle aſſiétte, laiſſe flotter les renes de temps en temps; de maniere qu'on diroit que le Cheval manëuvre de lui même, & qu'il obſerve la juſteſſe des changemens & des demi-voltes, ſans y être dirigé par le Cavalier.

Je ne doute pas que la plus part des hommes de Cheval en liſant cet article ne ſoupçonnent qu'il y a de la Charlatanerie dans mon fait, & que l'execution ne ſauroit repondre à une Theorie ſi ſeduiſante. Ils ont pu voir en effét & je m'en ſuis convaincu moi-même par pluſieures experiences, que beaucoup d'Auteurs, qui ont ecrit ſavament ſur l'art de monter à Cheval, en ont donné des leçons brillantes que la pratique n'a jamais juſtifiées.

Je n'ai garde de prononcer ſur la capacité des autres; mais je ſuis en état de donner des preuves

ocu-

oculaires de ma méthode. Mes Chevaux, & entre autres un ſoupe de lait nommé le pouponet, un autre iſabelle doré à crins noirs nommé le diligent rendront temoignage de ce que je viens d'avancer. Quantité d'Etrangers, qui avoient oui parler de ma façon de manier les Chevaux & qui ne pouvoient la croire, m'ont fait l'honneur de venir à mon Manége, & ont été perſuadés par la juſteſſe & la delicateſſe des operations de mes Chevaux.

Preſentement que j'ai dans la ſoupleſſe de mon Cheval la certitude de l'execution, je le conduis ſur une ligne droite, au bout de laquelle je lui fais prendre le tour de paſſade au pas, en revenant ſur la ligne pour former le même tour à l'autre extremité. Apres avoir continué cette promenade par pluſieurs repriſes, je mets le Cheval au galop raccourci, pour le faire paſſer en quart de volte à chaque extremité de la ligne; & je lui temoigne ma ſatisfaction ſelon qu'il a marqué d'obeïſſance & qu'il a executé les mouvements avec preciſion.

Les paſſades ſe font de differente pratique; on les fait en demi-volte à deux, à trois, à quatre temps & en quart de volte; je les fais ſouvent de ferme à ferme en un ſeul temps. Mais je n'y contrains point le Cheval, à moins qu'il ne ſoit parfaitement affermi dans la pirouëtte.

Le principal dans les paſſades, lorſque le Cheval en eſt inſtruit, eſt de lui donner le partir, de maniere qu'il ne ſe deſuniſſe pas dans la courſe, de

l'avertir à temps avant que de lui donner les demi-arrets & enſuite de le faire paſſer. Il faut que le Cheval ſoit bien à la main, pour qu'on exige de lui les paſſades parfaites & ſurtout celles qu'on appelle furieuſes. Cette leçon avoit autrefois pour objét l'avantage, qu'on en tiroit dans les combats particuliers pour gagner la croupe de ſon Ennemi. On s'en ſervoit dans les Carouzels, dans les courſes de bague & de quintain, exercices qui ſe pratiquent encore dans differentes cours. Il faut que le Cavalier donne toute ſon attention à la juſteſſe de cette operation; parceque dans un Carouzel ou dans toute autre courſe, ſi ſon Cheval vient faux au commencement, au milieu où à la fin du partir dans les demi-arrets, ou dans les paſſades mêmes, il perdra infailliblement le prix.

L'exercice des paſſades affermit parfaitement le Cheval dans le bon appui, il le rend legér à la main & il l'aſſouplit des hanches. J'entends, ſi la main eſt dirigée par un homme de bon jugement & d'un caractére diſcrét. Car ſi le Cavalier ne ſonge qu'à exécuter ſimplement ce qu'on appelle paſſade, ſans aider le Cheval à prendre le temps, pour ſe metre en état de ſe ſervir de ſes hanches & de bien fournir les paſſades, il n'y aura pas de leçon plus pernicieuſe pour le Cheval; elle le ruinera de la bouche, des epaules & des hanches; elle l'eteindra & l'avilira tout à fait.

J'aime

J'aime beaucoup de travailler mon Cheval aux passades; je lui en fais faire sur la ligne droite, & aussi sur les voltes sans le faire partir sur le cercle. Je le chasse de temps en temps au galop plus étendu sur la volte, je lui marque des demi-arrets & je le fais passer. Je lui donne ensuite un partir sur la ligne droite, à l'extremité de laquelle je le fais passer. Je le reprends au galop raccourci sur une volte à deux pistes. Je change par une demi-volte, & je reviens sur la ligne droite, où je repéte le mouvement précédent. Ainsi par cet Exercice alternatif je m'assure de l'obeïssance de mon Cheval.

L'arret & le reculer sont sans contredit les deux points, qui caractisent la perfection du Cheval & l'intelligence du Cavalier. On en fait mention dans beaucoup de livres. Il n'y a cependant que trés peu de Chevaux, qui en soient parfaitement instruits. Ni le penchant du terrain, ni l'arrét précipité ne forment la bonne & belle parade. Si vôtre Cheval n'a pas appris successivement les premiers principes, s'il n'a pas été dresé selon les regles de l'epaule en dedans & à l'appui du mors sur l'une & l'autre partie des barres, connoissance qu'il doit aquerir par l'effét des rénes, vous vous donnerés beaucoup de peine pour l'assujéttir au bon arrét, & vous n'y parviendrés que trés-difficillement.

Il est vrai que la proportion du Cheval & la structure des parties de son corps contribuent beaucoup à la bonne & à la mauvaise parade. Prennés un

Cheval mal-bati, dont le garot ſoit moins elevé que la croupe qui ait le col court & les epaules fortes: ce Cheval aura vraiment de la peine à ſe ramener par les defauts naturels, qui lui ôtent le contre-poids de la croupe, de ſorte qu'il ne peut s'en ſervir pour faire un bon arrét. Cependant il ne ſera pas impoſſible, que ce Cheval defectueux apprenne à bien prendre l'arrét, & il le prendra beaucoup plus agréable, s'il y eſt préparé conformement à la méthode, que je pratique, que ſi on veut l'y contraindre par des moyns durs & précipités. L'animal s'habitue aux bons principes & ſe range aiſement à la volonté de l'homme, lorſqu'il comprend ce qu'on lui demande. En profitant de cette docilité naturelle au Cheval, on peut aſſouplir juſqu'à un certain point ſes parties les plus defectueuſes, ſelon l'étendue du mouvement, que la nature leur permet.

Au reſte il eſt faux que des barres trop delicates ou trop dures, la langue epaiſſe, le canal étroit, la ganache ſerrée aïent quelque part au mauvais arrét, puiſqu'en ajuſtant l'embouchure à la configuration de la bouche on remedie à touts ces defauts.

Le Cheval qui dès les commencemens a aquis la bonne poſition de la tête & du col, a été dans le cas d'aſſouplir les autres parties de ſon corps, & d'en proportioner le mouvement à ceux du col & de la tête, par la correſpondence que la nature a miſe entre les fonctions de ces parties. A meſure que la bouche eſt parvenue à connoître le

mouve-

mouvement du mors & qu'elle en a apris l'appui, le Cheval a flechi l'action de ses hanches & de ses epaules pour les rendre obéissantes à la main. Par consequent il a opére dans une harmonie parfaite dont la bouche a conservé la direction. Comme il a été travaille par degrés sur les airs les plus actifs, la bouche, les epaules & les hanches se dirigeant toûjours les unes sur les autres, il est evident que toutes les parties de son corps dans une union egale se preteront sans difficulté à toute sorte d'attitude. Alors si vous demandés à vôtre Cheval de reculer, il obéirà sans resistance en portant les epaules & les hanches en arriere dans la même union qu'il a observée pour aller en avant; & si vous lui donnés un arrêt simple, il le prendra juste sur les hanches, & avec liberté des epaules, sans peser à la main & sans avoir d'autre defense.

Je parlerai en son lieu de la difference des parades. Je ne dirai ici qu'un mot sur la parade simple. J'appelle parade simple, lorsque le Cheval s'arrête sur les quatre pieds egaux l'un vis-à-vis de l'autre, assis sur ses hanches, la tête droite perpendiculairement en bas depuis le front jusqu'au néz & le col bien elevé.

Pour bien reculer, le Cheval doit aller en arriere la tête & le col bien placés, les bras de devant bien levés, les hanches pliées, & il doit prendre son pas en arriere aussi cadancé, que s'il vouloit marcher en avant. Voilà ce qui s'appelle bien reculer & marquer le bon arrêt.

CHAPITRE CINQUIEME

Des Pirouettes & du terre à terre.

La Galopade ſur la volte à deux piſtes decrit quatre cercles concentriques. Le premier qui embraſſe la plus grande circonference eſt tracé par le pied droit de devant. Le pied gauche de devant parcourt le ſecond cercle qui eſt plus étroit. Le troiſiême encore plus étroit eſt tracé par le pied droit de derriere; & le pied gauche de derriere decrit le plus petite cercle. On pourroit nommer ce mouvement, la galopade ſur la volte à quatre piſtes. La choſe arrive en effet ainſi, lorſque vous faites avancer les epaules a moitié de la croupe. Par cet avancement des epaules, vous donnés à vôtre Cheval meilleure grace, & beaucoup de legereté pour embraſſer la volte & pour marquer les temps à meſure egale.

Les Pirouettes ſont une volte à trois piſtes formée par trois jambes & la quatriême ſervant de pivot occupe le centre.

Touts les Chevaux n'ont pas la diſpoſition de manier à pirouette; principalement ceux qui ſont d'un naturel impatient & d'un temperament bilieux; par ce que ces ſortes de Chevaux n'aiment point à ſe laiſſer contraindre. Ceux au contraire qui ont le temperament froid & flegmatique tourneront dix fois ſur une place, au lieu qu'ils devroient fournir une action brillante & ecoutée ſur un cercle étendu.

Le

Le mouvement de la pirouette eſt une attitude leſte & agreable, à la quelle les Chevaux eux mêmes prennent gout, lors qu'ils en ſont bien inſtruits. J'ai eu un Cheval qui tournoit ſi diligemment, qu'il ne ſe donnoit pas la peine de poſer à terre la jambe de devant en dedans. Il la tenoit en l'air & achevoit ſes tours à trois jambes; de ſorte qu'il changeoit de jambe en l'air en changeant d'une main à l'autre.

Ce que la pirouëtte a de plus eſſentiel, c'eſt qu'il faut que le Cheval la fourniſſe dans ſa belle union, les hanches pliées, & ſuivies, & qu'il ne ſe couche pas dans la volte. Ma pratique à l'egard de mes Chevaux eſt de les conduire de la réne de dedans ſur la volte; je ſoutiens leurs hanches par la rene de dehors, & par l'aide de mon genou en dedans que j'appuye bien fort, en etendant le pied dans l'etrier. Je pouſſe mon Cheval toûjours en avant, pour qu'il ne s'accule pas. Je change de ferme à ferme; j'avertis le Cheval de ce changement par la main que je lui rends avant que de changer, & je finis a droite ou j'avois commencé.

La belle parade de la pirouëtte ſera toûjours celle d'une peſade bien ſoutenue. Les Chevaux y doivent être dreſſés entre les piliers pour la ſureté du fait. J'en parlerai dans le Chapître des piliers, & je ferai connoître les utilités qui en reſultent, quand la choſe eſt exercée par des perſonnes prudentes & intelligentes.

On fait les pirouëttes à quatre & à deux temps, ſelon les forces & la viteſſe du Cheval. J'en ai un qui les fait en un ſeul temps trois à quatre fois de ſuite à chaque main. Il eſt vrai que pour parvenir à une viteſſe & à une adreſſe auſſi rare, on doit laiſſer un peu plus de liberté à la croupe. Parce que ſi elle étoit trop contrainte, le Cheval n'auroit pas les forces ſuffiſantes, pour tourner le devant avec tant de préciſion. Cependant la croupe ne doit pas échaper, & le Cheval doit être aſſis ſur ſes hanches. Celui dont je viens de parler finit ordinairement la pirouëtte par une peſade ſi ſoutenue, qu'il reſte pendant une ſeconde en l'air, avant que de poſer les pieds à terre.

Le terre à terre eſt preciſement un galop à deux piſtes. Le Cheval leve les deux pieds de devant & les remet à terre, levant & repoſant les pieds de derriere avec la même cadence & dans la même meſure. Il ne marque que deux piſtes, l'une par les epaules & l'autre par les hanches. C'eſt ſans contredit un des plus beaux mouvements qu'un Cheval puiſſe executer.

Je manie mon Cheval terre à terre ſur toute ſorte de figures. Il ne peut pas être plié dans la volte comme dans les autres airs, parceque la poſition des epaules pliées l'êmpecheroit de poſer les pieds au niveau les uns des autres, & que les hanches dirigées dans la volte feroient le même effet a l'egard des pieds de derriére; ce qui derangeroit entierement l'attitude qui caracteriſe le terre à terre.

Il ſuffit donc que le Cheval porte la tête & le col un peu plies dans la volte, & qu'il ſoit d'autant plus deſſous lui & ſur ſes hanches. Il en reſulte une action très racourcie, baſſe, tride & cadancée, dont le Cheval marque touts les temps par un fredon des hanches.

Je commençe par une volte mediocre terre à terre, en changeant en demi-volte pour aller à gauche, & de là par une autre demi-volte pour revenir à droite. Je change en ſuite par des demi-voltes en dehors, & puis de ferme à ferme. J'exerce le Cheval de toute façon, afin de le rendre attentif au mouvement des renes & des jambes.

En continuant de le mener terre à terre, je lui fais decrire la figure d'un 8; je le manie de temps en temps en volte renversée, avant que de changer à l'autre main. Je repéte à gauche ce que je viens de faire à droite, pour achever la repriſe reguliérement, & pour revenir dans la même attitude à l'endroit où j'avois commencé.

Ce qui donne au Cheval la facilité d'exécuter cette action avec juſteſſe, c'eſt ſur-tout la fermeté immobile du Cavalier; & la partie la plus difficile de l'homme de Cheval eſt de tenir ferme en ſelle ſans remuer. Il y a des Ecuyers qui font les braves, & qui prétendent poſſeder la fermeté à Cheval, au point de monter les ſauteurs les plus rudes ſans perdre un etrier; mais je ſuis perſuadé qu'ils ſe trouveroient bien embarraſsés au terre à terre ſur un

Cheval ſenſible, qui leur marqueroit tout de ſuite l'effét de leur aſſiétte mobile & inquiete. Autre choſe eſt d'être ferme à Cheval pour ne pas être ebranlé par un ſaut violent, & avoir cette eſpéce de fermeté, qui conſiſte à tenir en ſelle ſans remuer.

CHAPITRE SIXIEME

Du Piaffer, du Paſſage & de l'utilité des Pilliers.

Les Regles qu'on a établies pour dreſſer le Cheval au piaffer & au paſſage ſont trés bonnes & très-utiles; mais ſi vous ne rencontrés pas dans l'animal la diſpoſition naturelle, l'humeur gaye & patiente, avec un mouvement noble & relevé; vous aurés beau vous donner toutes les peines imaginables pour le dreſſer au paſſage: le Cheval vous contentera par ſon obeïſſance; mais il n'exécutera qu'un action affectée & deſagreable. L'art ſe borne à tirer de la nature le parti le plus avantageux. Il ne ſauroit ſuppléer les qualités, que la nature ne donne pas.

Les Pilliers ſont d'une grande reſſource, & leur uſage eſt plus eſſentiel que toute autre methode relative à l'inſtruction des Chevaux, dans les grands airs du Manége. Le Duc de Neucaſtel n'en faiſoit pas de cas. Je ſuppoſe qu'un grand homme comme lui avoit ſes raiſons pour penſer de la ſorte. Je n'examinerai point ſi elles étoient bonnes ou mauvaiſes. Mais je penſe que pour l'ordinaire ſi on

neglige

neglige l'ufage des pilliers, c'eſt qu'on ne connoit ni leur effét ni la maniere de s'en ſervir.

Les inſtrumens qui reſiſtent directement aux forces & à la liberté du Cheval exigent beaucoup de diſcretion & de patience de la part de l'Ecuyer, qui les employe. Un imprudent qui uſe avec excés du ſecours de ces inſtrumens pour contraindre l'animal, & le forcer à ce qu'il à deſſein de lui faire exécuter, a bientôt abimé ſon Cheval & perdu ſa reputation.

Si vous voulés apprendre l'air du Paſſage à un Cheval doué des qualités requiſes pour ce mouvement, mettés le entre les Pilliers; animés le de la langue ou du ſifflement de la gaule. Vous pouvés auſſi le toucher à meſure qu'il ſe diſpoſe à obeïr & à marquer un temps du pas du paſſage. Contentés vous pour peu qu'il vous temoigne de bonne volonté. Donnés vous patience; recompensés le Cheval de quelques Careſſes, & demandés lui encore quelques pas. Il vous comprendra aiſement, & vous ne l'aurés pas mis trois fois entre les pilliers, qu'il ſe portera de bon-gré à vous ſatisfaire.

Le Paſſage eſt une action relevée, grave & racourcie. Le Cheval reuſſira dans cette attitude d'autant mieux qu'il levera & trouſſera les bras d'avantage, & qu'il ſoutiendra ſes jambes en l'air plus long temps. Un pied de devant & le pied de derriere du côté opposé doivent ſe lever en même temps. Il faut que le pied de derriere qui doit ac-

compagner celui de devant ne leve pas ſi haut. Il ne doit arriver avec la pince du pied qu'au milieu du Canon, tandis que le pied de devant trouſſe au deſſus du genou.

Pour dreſſer le Cheval à ce mouvement, il eſt néceſſaire de le mettre entre les pilliers. Lorſqu'il leve les jambes, il faut lui toucher les pieds au deſſous du Sabot avec une gaule. Cette aide de la gaule lui fera bien lever le pied, & il le ſoutiendra auſſi long temps que la gaule y ſera appuyée.

Dés que vôtre Cheval aura compris le mouvement que vous lui demandés, & qu'il ſe preſentera aisément au ſeul appel de la langue, vous pourrés alors le chaſſer plus vigoureuſement dans les cordes, afin de l'aſſembler & de le mettre deſſous lui. Si de temps en temps au lieu de paſſager, il ſe leve avec bonne grace en peſade; il ne fera qu'embellir ſon action par ce melange. Obſervés ſeulement que ce ſecond mouvement doit ſe faire beaucoup ſur les hanches, & qu'il ne doit pas être reïteré trop ſouvent.

Faites monter vôtre Cheval entre les piliers par un homme qui ait l'aſſiette aſſurée. Faites lui tenir les renes de la bride egales dans la main; & qu'il n'uſe d'autres aides que d'etendre les jambes ſur les etriers, & d'appuyer les genoux des deux cotés. Appelles le Cheval de la langue & faites le paſſager bien deſſous lui, en l'aidant à bien levér les jambes, & à les ſoutenir en l'air.

Comme

Comme l'action du paſſage eſt principalement deſtinée à la fonction d'un grand Prince qui fait ſon entrée publique, ou du moins de celui qui dans une occaſion d'eclât repréſente la perſonne du Souverain, elle doit être meſurée & cadencée relativement à cette deſtination.

Il y a quelques fois dans les operas des ſituations qui exigent la repréſention d'un Roy à Cheval. Il eſt beau alors de voir un Cheval paſſager en cadence, & ſuivre la meſure avec les voix & les inſtruments. Mr. de Reguental à Vienne s'étoit attiré l'admiration univerſelle par ſes Chevaux dreſſés au paſſage. L'Empereur Charles ſix étoit dans l'uſage de les monter deux ou trois fois par ſemaine au manége. Il s'en ſervoit avec ſuccés dans toutes les fonctions publiques, que la bienſeance lui permettoit de faire à Cheval. Outre ceux que l'Empereur montoit ſeul, je me ſouviens d'en avoir vu comparoître douze ſur le theatre, qui formerent un ballet, ſuivant exactement les pas tracés par le maître des ballets, & marquant la cadence avec la derniere preciſion.

Les Napolitains & les Eſpagnols font grand cas de l'air du paſſage. Ils dreſſent leurs Chevaux à jambe elevée & ſoutenue, ſans la plier du pied, comme nous le pratiquons pour donner meilleure grace à l'action. Les Napolitains nomment cet air de manége *la Ciambella* & les Eſpagnols *Paſſadores*.

Quand au mouvement qu'on appelle piaffer il eſt different de celui du paſſage. Il exige un action

plus

plus diligente, avec une attitude moins elevée & moins ſoutenue; de ſorte que le piaffer le plus excellent n'a aucun rapport avec le mouvement du Cheval qui paſſage regulierement ſelon la meſure de la muſique.

J'eſtime autant un bon piaffeur qu'un parfait paſſager, chacun dans ſon eſpece. On doit inſtruire l'un & l'autre à ſe ranger de coté, à avancer, à reculer dans la même attitude & avec bonne grace. Et lors qu'ils auront aquis cette perfection; ils ſeront propres à touts les uſages que je viens de dire.

Commencés par faire comprendre à vôtre Cheval entre les piliers ce que c'eſt que le mouvement du paſſage & du piaffer. Il aquerrà cette connoiſſance par le ſecours des aides que j'ai indiquées. Vous le metrés en ſuite hors des piliers; vous le monterés, & vous lui ferés executer l'air du paſſage ſur la ligne droite, pour l'affermir dans cette attitude. Après quoi vous le rangerés d'un coté à l'autre, l'epaule un peu avant la croupe, en le ſoutenant dans ſa cadence. Enfin vous lui retiendrés les renes egales pour le faire aller en arriere dans la même attitude & dans la même meſure; vous l'avancerés encore quelques pas & vous finirés.

Je manie les Chevaux de paſſage ſur le cercle à deux piſtes l'epaule avant la hanche. Je les tourne en demi-volte pour aller à gauche. Ils ont le galop bien ſouple, raccourci & ecouté, lors qu'on le leur

demande

demande & ils manient noblement en courbette & à mez-aire.

Les Chevaux uniquement destinés aux fonctions publiques ne doivent être exercés qu'au passage & aux courbettes, pour ne pas confondre les differents airs ensemble. Je donnai un Cheval gris pommelé à monter à l'Electeur de Cologne mon maître, pour le jour du couronnement de son Frere l'Empereur Charles sept à Francfort. La magnificence du cortege de la Cour de Cologne attirà une foule prodigieuse de spectateurs. Mais l'attitude du Cheval que l'Electeur montoit l'emportà sur tout le reste. Il continuà son passage de puis le *Rômer* jusqu'à l'Eglise, & au retour depuis l'Eglise jusqu'au *Rômer*, sans manquer à la cadence. Agité d'une fierté noble & courageuse, il embellissoit son action par deux ou trois courbettes aprés quelques pas du passage, & en entremelant à propos ces deux mouvements, il fit l'admiration de tout Francfort.

Avant que de finir ce Chapître, il convient que je dise quelque chose de l'utilité des pilliers.

Les pilliers sont le vrai moïen de tranquiliser les Chevaux impatients, de corriger les rétifs, d'adoucir les fougueux, d'assouplir les roides & d'allegir les pesants. L'usage des pilliers pratiqué avec jugement & prudence remediera à touts ces defauts. Les pilliers vous donneront la facilité de mettre le Cheval sur les hanches, si vous observés de ne pas le chatier avant qu'il connoisse ce que vous lui demandés.

 mandés.

mandés. Avec un peu de patience vous lui aprendrés les passades sans risquer de le mettre en colére.

Pour convaincre de leur erreur ceux qui regardent les pilliers comme la destruction des Chevaux; je puis assurer que j'ai travaillé à courbette des Chevaux rétifs à un tel point, que toutes les fois qu'on les montoit, ils se cabroient & se renversoient. Mais depuis que je les eus mis sur les hanches, & que je les eus levés de devant à l'aide des pilliers, il ne leur arrivoit plus de se cabrer.

Si vous avés quelqu'un de ces Chevaux qui resistent entierement au reculer, mettés le entre les pilliers; laisés lui faire tout ce que la colére lui inspirera, sans le chatier. Appellés de temps en temps par le sifflement de la gaule. Observés dés que le Cheval commencera de s'asseoir sur ses hanches. Alors il se pretera avec facilité à reculer.

Il y a au reste une grande différence entre ce qu'on nomme être sur les hanches & plier les jarrets. Le prémier assouplit & contribue aux forces. Le second detruit & cause des douleurs. Je conseille à ceux qui ne connoissent pas cette différence, de ne jamais faire usage des pilliers.

CHAPITRE SEPTIEME

De la Pesade & du Mez.Air.

Voici la maniere dont on doit instruire le Cheval aux pesades. Aprés qu'il aura pasé par touts les

dégrés

dégrés contenüs dans les leçons précédentes, & qu'il y fera parfaitement affermi, mettés le entre les pilliers attaché avec les deux cordes du Caveçon. Racourcissés les renes de la bride autant qu'il est nécéssaire pour tenir le Cheval dans la bonne disposition de la tête, & attachés les au pomeau de la selle. Placés vous ensuite directement derriere le Cheval & vis-à-vis de la croupe. Appellés de la langue & du sifflement de la gaule. Empêchés avec la gaule que le Cheval ne se traverse d'aucun côté, & disposés le successivement à aller dans les cordes. Contentés vous dans les commencemens du moindre mouvement, qui prouvera son obeïssance & recompensés le de caresses.

Quand le Cheval se presente à lever le devant, mettés un Palefrenier intelligent à côté de sa tête, & ordonnés lui lorsque le Cheval se leve, de le toucher delicatement de la gaule sur le poitrail & precisement à *l'os sternum.* Vous éprouverés deux efféts de cette aide de la gaule. L'un que le cheval levera & pliera les bras, l'autre qu'il chassera les hanches sous lui, & qu'il les baissera en levant le devant.

Ne laissés jamais lever le cheval du devant, avant qu'il ait les hanches sous le ventre. C'est le moïen d'êmpecher qu'il ne se roidisse sur les jarrets & qu'il ne se borne à les plier. De plus, lorsque vôtre Cheval donne bien dans les cordes & qu'il fait les passades telles que vous les souhaites, ne le con-

traignés à aucun mouvement de la croupe. Vous ferés peut-être tenté de le faire, dans l'esperance de le rendre plutôt disposé au mouvement de courbette; mais vous y serés trompé. Le Cheval apprendra à sauter de la croupe, sans savoir l'usage de ce mouvement; & lorsque vous le mettrés en liberté pour exércer les passades, il confondra l'un avec l'autre, & au lieu de lever du devant à pesade, il ne fera que des pointes & des elancements.

Mettés vôtre Cheval en liberté & demandés lui quelques passades sur la ligne droite, en lui touchant l'epaule de la gaule, en retenant les rénes egales de la bride & en serrant les genoux. Il connoîtra l'objét des aides, qu'on lui applique, & il obeira.

Les pesades d'une mediocre hauteur sont les plus belles, & les plus propres pour aller à mez-air.

Je mets mon Cheval à mez-air aprés les pesades. Comme il a été suffisamment instruit au térre à térre, je n'ai pas de difficulté de le mener sur un cercle & de le faire operer à mez-air. Parceque la difference du mez-air au térre à térre n'est autre, qu'un mouvement plus élevé du devant & plus rabbatu des hanches : le térre à térre ne faisant suivre les hanches que par un fredon de la croupe, qui étant contrainte sous le Cheval, ne peut opérer que par un mouvement fort tride & fort bas.

On pratique le mez-air sur différentes lignes courbes, avec des changements variés en dehors, en dedans & de ferme à ferme. La prudence vous

dictera

dictera de ne pas trop plier le Cheval, afin de lui laiſſer la liberté de tenir ſes pieds de devant, egaux dans le galop & de les accompagner avec juſteſſe des hanches.

CHAPITRE HUITIEME

Des Courbettes communes & des veritables Courbettes.

Avant que d'apprendre les Courbettes au Cheval, il faut qu'il ſoit parfaitement dreſſé aux peſades, & qu'il en ait aſſéz de connoiſſance pour faire la diſtinction des unes & des autres. Les aides pour aller à peſade ſont de toucher de la gaule aux epaules, d'appeller de la langue & d'appuyer les genoux. Celles pour aller à Courbette ſeront de toucher de la gaule aux epaules, de ſerrer les genoux, & d'etendre à propos les jambes ſur l'etrier. Les unes & les autres doivent ſe donner en retenant les rénes, & en rendant la main lorſque le Cheval doit avancer.

Pour obliger le Cheval a rebattre des hanches, lorſqu'il eſt prét de poſer à terre les pieds de devant; vous le toucherés dans ce moment de la gaule au milieu de la croupe; & dez qu'il aurà fait ce petit ſaut vous le recompenſerés de careſſes. Continués de lui faire repetér ce mouvement juſqu'à ce qu'il vous obéiſſe avec facilité. Quittés les piliers & demandés lui quelques peſades, en retenant les

rénes & en appellant ſeulement de la langue pour lui faire connoître la difference des deux mouvements, & vous trouverés vôtre Cheval aſſujetti à vôtre volonté.

Je pratique une eſpece de Courbette que je n'ai jamais vu pratiquer que par Meſſieurs de Bahr & de Reguental, je l'appelle Courbette veritable, parce qu'elle eſt toute differente des autres que je nomme Courbettes communes.

Le Cheval ſe met en action de peſade, & dans le temps qu'il ſoutient en l'air, il rebat des hanches ſans retomber de devant à terre. En ſuite il retombe en rebattant en Courbette commune. Il ſe relève en peſade & rebât comme la premiere fois le devant en l'air. Il fait ainſi alternativement une Courbette veritable & une Courbette commune. Il fournit une repriſe de Courbettes ſi bien cadencées & ſi exactement unies, qu'on ne peut rien imaginer de plus parfait.

La Courbette veritable eſt plus lente, plus ſoutenue & plus écoutée. La Courbette commune eſt plus diligente & plus prompte. Et la Succeſſion alternative de ces deux Courbettes produit la cadence ſuivante.

Ta-paſ-tapaſ. Ta-paſ-tapaſ-ta-paſ-tapaſ &c.

L'air de Courbette veritable eſt très difficile; & le nombre des Chevaux qui ſe laiſſent contraindre à ce degré de ſoupleſſe eſt bien petit. Elle demande de la part du Cavalier une aſſiette tranquille, & une main delicate & attentive.

Je méne mon Cheval ſur un cercle & je le fais opérer à Courbette veritable. Je change au travers du cercle ſur une ligne tranſverſale à deux piſtes. Je reviens au tour du cercle à une piſte. Je rechange comme auparavant, je paſſe dans le milieu du cercle ſur une ligne droite, & je finis par une couple de peſades bien ſoutenues.

Lorſque vous aurés bien exercé vôtre Cheval aux courbettes en avant & de coté, vous ne trouverés pas de difficulté à lui faire executer les courbettes en arriere. Tout depend de la main dont vous lui marquerés les temps, dans le moment qu'il eſt préz de poſer les pieds à terre. Prenés garde que pour aller en arriére, il ne faut pas trop contraindre le Cheval ſur les hanches, afin qu'il ait aſſés de liberté pour vous obéir. Autrement il ne ferà, que battre la pouſſiére & trainer les hanches. Les Courbettes veritables ne ſont pas aisées à pratiquer en arriére. Cependant la bonne methode & la diſcretion de la main les feront executer de tout côté.

CHAPITRE NEUVIEME

De la Croupade, de la Balotade, de la Capriole, du pas & le ſaut.

Les airs, dont je dois traiter dans ce Chapître, quoiqu'ils ſoient les plus releves du manége, ne ſont pas cependant d'une grande conſequence, & qui-

quiconque ſçaurà donner aux Chevaux les bons principes pour exécuter avec préciſion la peſade & la courbette, parviendrà ſans beaucoup de peine à leur apprendre la croupade, la balotade, la capriole, & le pas & le ſaut.

Pour avoir de bons ſauteurs, il faut choiſir des Chevaux qui ſoient legers & nerveux, vifs & d'un humeur guaye. Si la neceſſité vous contraint de faire un ſauteur d'un Cheval qui n'aurà pas ces qualités, ce ſerà beaucoup ſi vous venés à bout de le faire ſauter, en y mettant bien de l'art & de la peine. Une fois qu'il en aurà pris l'habitude, il ſauterà tant que vous voudrés; mais ſon action dans le ſaut ſerà toûjours forcée & imparfaite.

Le Duc de Neucaſtel à bien raiſon de dire, que la perfection des airs relevés du manége depend principalement des diſpoſitions que les Chevaux ont reçues de la nature, & dont ils uſent avec bonne volonté pour ſatisfaire l'homme.

J'avois un Cheval barbe de taille mediocre qui exécutoit touts ces airs relevés dans la derniere perfection, ne reſtant pas plus long temps à terre qu'en l'air; de ſorte que parmi cent ſauteurs on n'en auroit pas trouvé un qui lui fut égal. Mais cette ſinguliére ſoupleſſe lui venoit de ſes diſpoſitions naturelles, étant également fort, adroit & de bonne volonté.

Le pas & le ſaut eſt le plus beau des airs du manége, & le plus propre à former l'ecoliér qui ap-

prend

prend à monter à Cheval. Il lui eſt plus facile de conſerver la belle aſſiette dans ce mouvement, que dans les ſauts irreguliers qu'il eſt d'uſage de pratiquer entre les piliers, pour donner au Cavalier de la fermeté & de la tenüe. J'appelle irreguliers les ſauts qui s'executent entre les piliers; parceque dans ces ſortes de mouvements le Cheval ne ſauroit uſer de l'accord & de l'harmonie de ſes membres, pour faire un ſaut bien égal, étant contraint par les pilliers qui lui rompent les temps, & qui l'empêchent de prendre une reſolution determinée pour bien achéver ſon ſaut.

Je ne fais jamais ſauter le Cheval qu'en liberté. Il ſemble que le Cheval montre plus ou moins de courage, ſelon qu'il voit plus ou moins d'etenduë & de liberté dans le lieu, où on le ſoumet à cet exercice. Je fais ſauter mon Cheval ſur la ligne droite, ſur la volte en changeant de main, en courbette d'une main à l'autre, & pour finir la repriſe, je paſſe au milieu par une ligne droite, en lui demandant deux ou trois temps du pas & le ſaut, de férme à férme.

Les airs du ſaut ſont un ornement du Manége. Il en faut uſer avec prudence, pour ne pas expoſer l'Ecolier à des accidens facheux. A l'egard des Chevaux, il faut y proceder avec intelligence & diſcretion, pour les dreſſer de maniere qu'ils attirent l'admiration des Spectateurs & qu'ils faſſent honneur à l'Ecuyer.

Tout Cheval, qui eſt employé au ſaut, ſe preſente de lui même tantôt à croupade, tantôt à balotade. Obſervés celui de ces deux mouvements pour lequel il a naturellement plus de facilité & de penchant, & tenés y le Cheval. Vous ſerés ſur alors d'une exécution degagée & agréable.

Je finirai ma deſcription de l'art du Manége, en diſant un mot des diſpoſitions naturelles des Chevaux, & en faiſant quelques obſervations ſur les regles, que différents Auteurs nous ont données au ſujet des haras. Ce qu'ils diſent ſur le choix du terrain & de la ſituation ne ſouffre aucune difficulté. Il eſt également certain, que les bonnes qualités de l'étalon & de la jument contribuent à la perfection de la raçe; que les defauts paſſent du Pere & de la Mere aux Enfants; que le climat communique ſa proprieté aux animaux, & que les aliments ſecs & ſubſtantiels nourriſſent les parties nerveuſes, & préſervent le Cheval d'une ſurabondance d'humeurs, qui produit quantité d'accidents.

On ſe plaint de la petiteſſe des Chevaux, qui naiſſent dans les Provinces de France & dans les haras de ce Royaume. On ordonne de ne pas donner une jument plus grande que l'etalon; & on decide en même temps, que les etalons d'Eſpagne, les Barbes & les Arabes ſont ceux qui engendrent la meilleure eſpéce.

Je conviens que les Chevaux Orientaux & Meridionaux ſont certainement les meilleurs, pour en tirer

la race; mais pour avoir de grands poulains, il faut leur donner des juments grandes, bienfaites & ſans defaut. Pourquoi dans les haras d'Autriche voit-on des Chevaux d'une grandeur prodigieuſe, & d'une beauté achevée engendrés par des étalons Arabes, Barbes, ou Eſpagnols? pourquoi trouvet-on dans le Royaume de Naples de très grands mulets engendrés par des anes dont la grandeur n'excede pas de beaucoup la taille commune de cette éſpece? c'eſt que dans ces endroits on choiſit de grandes & belles juments.

Tout l'art des haras conſiſte a choiſir des étalons dont l'exterieur ſoit ſans defaut & le caractere ſans vice, & de leur donner des juments grandes, bien faites, & qui aïent le coffre aſſéz large pour y loger le poulain à ſon aiſe. L'étalon ne fait que feconder l'ovaire & animer le foëtus. La jument donne la nourriture & l'accroiſſemens; la grandeur & la force des Chevaux depend donc eſſentiellement de la grandeur & de la force des juments.

La grandeur des juments quelque demeſurée quelle ſoit, pourvu qu'il n'en reſulte aucun defaut dans la proportion, qui fait la belle figure, ne nuit jamais à la race. On ſe perſuadera peut-être qu'on ne pourroit avoir par cette voye des Chevaux de taille mediocre, & qu'on n'en tireroit que des Chevaux de Caroſſe. Mais l'experience demontre le contraire. Dans les haras, où l'on n'employe que les plus grandes juments, on trouve toûjours parmi

les poulains assez de Chevaux de selle, & des Chevaux de toute taille pour les differents usages.

Qu'on se borne donc à choisir les plus belles juments; qu'on préfere celles, qui sont grandes, fines & à coffre large; qn'on fasse venir des pays chauds les etalons les plus parfaits, sans regarder ni au prix ni à la grandeur, & employant toute son attention à la perfection de leur structure, & aux qualités de leur humeur. On aura certainement des Chevaux excellents, sans defauts & sans vices.

C'est une erreur de croire que les bonnes qualités de la jument peuvent corriger les defauts de l'etalon. On s'imagine par exemple que si un etalon est trop fin, & qu'il soit donné à une jument forte, il naitra de ce melange un poulain, qui tenant des deux aura la juste proportion de force & de finesse. Cette experience pourra reussir dans certains cas, qui ne sont pas communs. Mais il est incontestable, que la jument par l'influence de ses bonnes qualités ne sauroit remedier aux autres defauts de l'etalon; tels que la mauvaise proportion des parties du corps, les parties defectueuses, l'humeur & le caractére vicieux. Tout cela se communique au poulain, quelque parfaite que soit la jument.

La nature opére dans un secret impénétrable & ne nous permet pas d'aprofondir le mistére de ses operations. L'experience nous decouvre quelques effets, mais trop peu pour établir des regles infail-

lible.

libles. Cependant il eſt plus ſimple & plus vraiſemblable de penſer que la bonne ſemence engendre le bon fruit, & que l'etendue du vaſe contribue à la grandeur du Volume.

NOUVELLE METHODE

Pour l'Embouchure des Chevaux.

L'art de monter à Cheval, quelque ſublime qu'il puiſſe être dans ſes principes, ſera toûjours bien imparfait dans l'exécution, s'il n'eſt pas accompagné de la vraie methode d'emboucher les Chevaux.

Il ne faut pas croire que le fer forgé en mors ſuffit pour brider le Cheval, pour le tenir & l'arrêter dans ſa courſe, & pour le mener de tout côté ſelon la volonté du Cavalier. Il s'agit d'emboucher le Cheval de maniére que le mors ne le gene point, qu'il ne contraigne pas une partie de la bouche plus que l'autre. Sans quoi le mors lui cauſera des douleurs, lui offenſera la bouche. Cette incomodité detruira la bonne volonté du Cheval, elle l'impatientera, & elle eſt capable de le mettre au deseſpoir.

Il arrive ſouvent que des perſonnes imaginent une bride de leur invention, elles lui donnent une forme qui paroit aſſez commode, à cauſe que les branches en ſont legéres, courtes & agreablement deſſinées. Le hazard veut que ce mors appliqué à un Cheval peu ſenſible produit un effet convena-

ble: ce ſuccés fortuit eblouit les éſprits foibles, & leur perſuade la bonté de l'invention. Ils la communiquent à toutes les perſonnes de leur connoiſſance; ils en font des éloges emphatiques comme du meilleur mors qu'on ait jamais vû. Et voila une bride à la mode dont une armée entiere ſe ſervira aveuglément. Les Chevaux auront beau s'y oppoſer, on les y aſſujettira à force de chatimens; comme ſi toutes les bouches des Chevaux étoient égales, ou ſi l'on pouvoit deranger leur configuration ſelon le caprice des modes.

Certains Ecuyers préſomptueux font proviſion d'une quantité de mors differents dont ils rempliſſent un magaſin. S'il s'agit d'emboucher un Cheval de prix, ils les eſſayent l'un aprés l'autre juſqu'à ce qu'ils aïent trouvé celui qui paroit le plus convenable à leur idée. Ils pourront reuſſir par cette voye; mais ce ne ſera jamais qu'un effet du hazard. Et ils ne ſeront point en état de rendre raiſon ni du bon effet du mors qu'ils choiſiſſont, ni du mauvais effet de ceux qu'ils rejettent.

Les anciens ſe ſont appliqués à inventer toute ſorte de mors. Nous en trouvons la deſcription dans beaucoup de livres; ce ſont des machines monſtrueuſes, dont l'éffet devoit être terrible. Il nous paroit très difficile qu'on puiſſe trouver aſſés d'eſpace dans la bouche des Chevaux, pour embraſſer la quantité d'inſtruments violents dont les mors d'autrefois étoient composés. On diroit que ces anciens

n'avoient

n'avoient d'autre vüe que de ſe rendre maîtres de l'animal à quelque prix que ce fut, ſans s'attacher aux moïens doux qui ne nous manquent pas de vaincre & de dompter les naturels les plus feroces.

Il y a des modernes qui condamnent cette pratique des anciens, par la ſeule raiſon que tant de fer entaſſé dans la bouche du Cheval devoit lui ôter la reſpiration. Mais cette critique ne prouve que leur ignorance. Le Cheval reſpira par les naſeaux & point du tout par la bouche. Pour s'en convaincre, il ſuffit de faire attention aux Chevaux de courſe & de chaſſe, qui n'ouvrent jamais la bouche dans les mouvements les plus violents.

Je ne perdrai point le temps à refuter l'opinion d'une infinité de gens prevenus en faveurs des mors qu'ils ont inventés. Je dirai ſeulement qu'il faut des regles établies ſur la connoiſſance phiſique des Chevaux pour les bien emboucher; qu'il faut faire en ſorte de ne pas leur rendre le mors odieux, & que les branches qui dirigent le mors ne leur ôtent pas le bon mouvement des jambes.

Touts les Auteurs qui ont écrit ſur cette matiere, & qui nous ont donne des mors de leur invention, ont parlé de leur effet; mais ſans dire aucune raiſon qui le perſuade. De ſorte que l'embouchure eſt devenuë une affaire d'opinion; & chacun y procedant ſans principe, les erreurs ſe ſont multipliées à l'infini.

Je vais prendre une route toute contraire. Je donnerai dabord une connoissance exacte de la bouche des Chevaux & des variations qui s'y rencontrent. De là je tirerai les regles de l'embouchure; & ces regles étant établies sur des principes incontestables, on sera sur en les suivant de ne pas s'egarer.

CHAPITRE PREMIER

De la Bouche des Chevaux, & des diversités, qui s'y rencontrent.

Deux choses sont à considerer dans la bouche des Chevaux, ses parties interieures & ses parties exterieures: les parties interieures sont la langue, le canal dans lequel la langue doit se coucher, les crochétes, les barres & le dedans des lévres: les exterieures sont les ganaches, le canal entre les ganaches, la fénte de la bouche, le dehors des lévres & la barbe.

La vuë qu'on doit se proposer dans l'embouchure du Cheval doit être de trouver un mors, qui soit tellement ajusté aux parties interieures de la bouche, qu'il ne contraigne pas l'une plus que l'autre; & si les circonstances demandent qu'il agisse plus sensiblement sur quelqu'une de ces parties, il faut avoir une connoissance exacte de cet organe, pour faire la charge plus ou moins forte selon le besoin, & pour ne jamais l'exaggerer sans necessité.

Lorsque les parties interieures de la bouche sont égale-

également ſenſibles, le mors le plus convenable ſera celui qui touchera également toutes les parties ſans les comprimer. Il aura plus de douceur & plus de proprieté que ſi appuyant davantage ſur quelqu'une de ces parties, il étoit dans le cas de l'offenſer. Il faut donc commencer par l'inſpection de la bouche, pour diſtinguer les parties, qui ſont plus ſenſibles, de celles qui le ſont moins.

Les parties ſenſibles ſont les barres & la barbe. Celles qui ont le moins de ſentiment ſont la langue & les levres.

Il y a des degrés dans la ſenſibilité des parties, & elle differe du plus au moins. Les barres elevées tranchantes & decharnées, la barbe maigre & aigue denotent un ſenſibilité extréme. La ſenſibilité diminue à proportion que les barres ſont baſſes, rondes & chargées de chair; & que la barbe eſt epaiſſe & charnue. La langue & les lévres ſont indolentes relativement aux autres parties.

Si vous obſervés que vôtre Cheval a les barres elevées, maigres & tranchantes, la langue mince & le canal aſſéz creux pour l'y coucher commodement; donnés lui un mors briſé qui ſoit égal & qui ne laiſſe à la langue aucune liberté. On appelle cette eſpece de mors canon ſimple. Il appuye également ſur la langue & ſur les barres. Il faut que le fer ait plus de groſſeur à ſes deux extremités, qu'on appelle fonceaux, afin qu'il charge les levres & qu'il ſoulage d'autant les autres parties de la bouche.

 che.

che. Avec cette attention vous le rendrés doux & agréable. Le Cheval le recevra avec facilité, & il fera connoître en le mâchant, qu'il n'a aucune peine de s'y aſſujettir. La raiſon eſt, que les parties interieures de la bouche ſont également chargées, qu' aucune n'eſt genée & offensée; les lévres par leur peu de ſenſibilité ayant la force de ſoutenir le mors, pour qu'il ne faſſe pas trop d'effét ſur les barres, & pour empêcher qu'il n'y appuye, au point de cauſer des douleurs.

Je parlerai des branches dans le Chapître ſuivant & de l'effét qu'elles font ſur le mors. L'Article des gourmettes ſera également traité à part avec toutes les parties qui compoſent la bride. Continuons en attendant d'expliquer tout ce qui concerne l'ajuſtement du mors.

Vous comprennés aisément que le Cheval cherche à être genée & contraint dans la bouche le moins qu'il eſt poſſible. Si vous pouvés l'aſſujèttir par des moïens doux, qui ne l'impatientent pas; pourquoi recourir à des moïens violents qui lui alterent l'humeur & qui l'expoſent à s'irriter contre ſon homme.

Les Chevaux ne naiſſent point durs de bouche. Ceux qui ſont devenus les plus durs, ſont préciſement ceux, qui avoient reçu de la nature une bouche plus delicate & plus ſenſible, & qui par l'ignorance des Ecuyers & par l'embouchure defectueuſe ont été reduits à la mauvaiſe bouche.

Vôtre

Vôtre Cheval a-t-il les barres ſenſibles, la langue epaiſſe & le canal point aſſéz creux pour l'y coucher commodement; donnés un peu de vuide au milieu du mors, afin de laiſſer à la langue un peu de liberté, de maniere que le mors appuye ſur la langue & ſur les barres, ſans qu'il en reſulte aucune géne. Le canon droit, ajuſté à un Cheval qui a la bouche ainſi configurée, oteroit à la langue ſa liberté. Le mors porteroit uniquement ſur la langue, qui eſt la partie la plus inſenſible. La bouche ſeroit genée & le mors n'exciteroit aucun ſentiment. Le Cheval peſeroit à la main, & reſiſteroit à l'obeïſſance.

Les barres plattes arrondies & charnuës exigent un canon montant; parceque ces ſortes de barres étant peu ſenſibles ne peuvent aquerir de ſentiment que par l'appuy du mors qui les comprime. Le mors à canon montant ne porte pas directement ſur le plat des barres, il n'y feroit pas l'effét nécéſſaire à cauſe de la chair dont l'os eſt couvert. Il touche leur parois exterieures qui ſont un peu tranchantes, & il donne de la liberté à la langue. Cependant pour ne pas trop charger les barres par l'ajuſtement de ce mors; vous laiſſerés de l'epaiſſeur du fer aux extremités des fonceaux, afin de charger en même temps les lévres, qui aident à ſoulager les autres parties de la bouche.

Quiconque s'applique ſerieuſement à la ſcience de l'embouchure, en obſervant la ſtructure des parties de la bouche, qui doivent donner le modelle du

mors, rencontrera parmi les Chevaux de grandes diverſités.

Les bouches trop fendues ou qui le ſont trop peu, ſont difficiles à bien brider. Vous laiſſerés au mors le fer plus gras lorſque la bouche ſera beaucoup fendue, & lorſqu'elle le ſera peu, vous ferés le mors plus maigre.

La bouche beaucoup fendue demande beaucoup de fer, afin d'empêcher que le Cheval ne boive la bride; c'eſt à dire qu'il ne retire le mors avec la langue, & qu'il ne l'ôte de l'endroit, ou il doit faire ſon effét. On peut à la verité prévenir cet inconvenient par la gourmette bien ajuſtée pour tenir le mors en reſpect.

Le fer maigre du mors, qu'on ajuſte à la bouche peu fendue, fait un excellent effét, quoiqu'en puiſſent dire la plus-part des Auteurs de l'embouchure, qui prétendent que la fineſſe du mors offence la bouche, & que ſon epaiſſeur convient mieux au Cheval. Il eſt phiſiquement certain que le fer du mors opere plus de ſenſibilité, à proportion qu'il a plus de fineſſe. Or quel effét puis-je eſperer d'un mors gras que j'ajuſterai à une bouche delicate, dont la fente ne s'etend qu'un peu au deſſus des crochettes? le mors ſe placera tout prés de ces parties, ne pouvant l'attacher plus haut ſans froncer les lévres ſuperieures; ce qui feroit l'effét le plus abſurde & le plus deteſtable.

La

La bouche petite & peu fendue demande un mors proportionné & delicat, pour ne pas deranger sa beauté. Mais comme le peu de fer pourroit lui être désagreable, parceque les Chevaux qui ont la bouche ainsi faite, ont ordinairement les barres fines & sensibles, j'employe un canon simple & droit qui appuye beaucoup sur la langue, & je dirige les branches sur les voyes les plus douces & les moins hardies.

Il y a des Chevaux qui au dedans des lévres ont une espece de peau detachée, que les lévres dirigent à leur gré. Le Cheval se sert de cette peau pour s'armer contre le mors, en la plaçant entre le fer & les barres, pour empêcher l'effét du mors sur les gencives. Dans ce cas vous ordonnerés un mors un peu plus large que la bouche, afin que par son mouvement il écarte les lévres, & leur ôte le moïen de se servir de la peáu interieure pour s'armer contre le mors.

Les Chevaux se defendent du mors lorsqu'il leur cause des douleurs. Les Chevaux les plus sensibles sont ordinairement les plus fougueux. Dés que le mors les tourmente, ils poussent en avant dans l'idée d'eviter les douleurs, qu'ils prennent pour un chatiment, ne connoissant point encore le mouvement & l'appuy du mors. Plus ils avancent, plus ils sont retenus par une main indiscrete; ce qui rend la compression des barres plus forte & augmente le mal au lieu d'y remedier. A la fin ils se mettent en ardeur

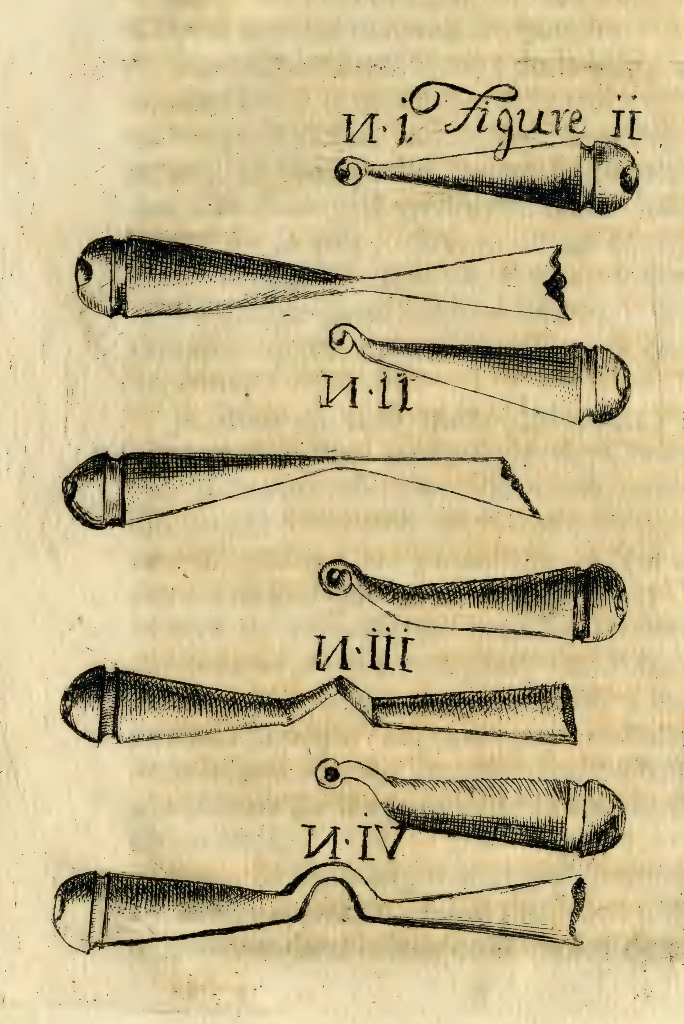
& en fougue; ils l'emportent ſur les forces du Cavalier; les barres comprimées s'endorment & le Cheval devient mauvais de bouche.

Tout Cheval qui ſecoue de la tête, annonce l'incommodité, qu'il ſouffre de l'embouchure. Il faut viſiter ſa bouche, & reparer dans l'ajuſtement du mors, ce qui peche contre la regularité. Il y a des Chevaux qui perſiſtent dans l'habitude de ſecouer de la tête, quoiqu'on ait corrigé l'embouchure & qu'on la leur ait rendue commode. Alors la main ſeule peut corriger ce vice, & non la martingale, qu'on ſuppoſe fauſſement être le remede à ce mal.

Je joins ici cinq mors differents, qui ſuffiſent pour emboucher toute ſorte de Chevaux, & qui par le ſecours de leurs branches convenablement dirigées feront l'effét que vous deſirés. Je dois vous avertir qu'il ne faut point vous ſervir de mors entier, à moins que ce ne ſoit pour un Cheval qui a le vice de prendre les branches du mors avec les dents ou avec les levres pour s'en defendre; ou bien pour des Chevaux qui s'oppoſent à l'appuy & qui peſent à la main. Le mors entier n'aïant pas de jeu dans la bouche, ne ſera pas ſi aisé à badiner, Il ſera plus ferme ſur les parties de la bouche & les tiendra en reſpect.

Vous pourrés augmenter ou diminuer l'élevation au milieu du mors, ſelon que vous obſerverés plus d'épaiſſeur dans la langue & moins de creux dans le

canal


N·I. Figure II
N·II
N·III
N·IV

canal où elle doit ſe loger. C'eſt une erreur de croire que cette elevation puiſſe offencer ou chatouiller le palais. Cette elevation eſt dirigée par les branches vers la racine de la langue & point du tout vers le palais. Elle ne le touchera jamais, a moins que les branches ne trebuchent, ce qui ſeroit un defaut conſiderable. Il ne peut provenir que de la gourmete trop longue, ou de l'oëil du banquet trop bas.

N. I. Le canon ſimple qui ſe place également dans la bouche du Cheval eſt le plus doux & le plus propre pour les jeunes Chevaux. Il porte beaucoup ſur la langue quelque mince qu'elle ſoit, & quelque facilité qu'elle ait pour ſe loger commodement dans ſon canal. De là vient qu'il menage les barres infinement ſenſibles, dans les Chevaux qui n'ont pas encore la connoiſſance de l'appuy. Le Cheval ne ſouffre aucune incommodité du ſimple canon. Il s'habitue inſenſiblement à cette embouchure; il en vient par degrés à connoître ſon mouvement & a y prendre l'appuy. v. Fig. II.

N. II. Dès que vous obſervés que le Cheval appuye trop ſur le ſimple canon, & qu'il péſe à la main, quoiqu'il obéiſſe & qu'il aille du côté où on le méne; donnés lui le canon à demi liberté de langue, le quel touchera les barres & empéchera qu'il ne peſe à la main.

N. III. Le canon montant eſt un mors aſſer hardi, qu'on ne doit ajuſter qu'aux Chevaux qui ont la langue epaiſſe & les barres baſſes & charnues. Il

porte

porte ſur les parois exterieures des barres qui ſont plus tranchantes & par conſequent plus ſenſibles. C'eſt pour cela qu'il ne faut pas en uſer pour les jeunes Chevaux & pour touts ceux qui ont les barres elevées tranchantes & maigres. Il leur cauſeroit des douleurs qui diminueroient leur obéiſſance. Quoique la groſſeur du fer à l'extremité des fonceaux en portant ſur les lévres, remedie à la rigueur de ce mors en partie, elle ne ſuffiroit pas pour ſoulager l'extreme delicateſſe des barres.

N. IV. Le mors à demi col de cigne convient pareillement aux Chevaux, qui ont la langue epaiſſe & les barres peu ſenſibles. Mais il n'eſt pas auſſi efficace que le précedent. Parceque ſon canon ne va pas en montant, & qu'il ſe place tout droit ſur les barres, & non ſur leurs parois exterieures.

N. V. Le mors à gorge de pigeon eſt fait pour les Chevaux qui ont la bouche dure & gatée. Il donne liberté entiere à la langue. Il porte directement ſur les barres. Il empêche que le Cheval n'agiſſe avec la langue ou avec les lévres pour s'armer contre le fer. Ce mors, ſi les branches en ſont bien dirigées, eſt ſuffiſant pour aſſujettir tout Cheval, quelque rebelle qu'il ſoit, & pourvû qu'on ſache s'en ſervir, il aura la proprieté de rafraichir, de raccomoder même la bouche dure & les barres endormies.

Comme les mors doivent être gouvernés par les branches dont ils recoivent la force neceſſaire pour

agir

agir ſur la bouche du Cheval, il faut être au fait des parties qui les compoſent, connoître la fonction de chaque piece en particulier, pour les adapter avec la precifion convenable à l'effet, qu'on ſe propoſe.

Je vais entrer dans le detail des branches, & j'en donnerai une explication aſſez ample pour l'inſtruction de ceux qui veulent ſavoir emboucher methodiquement leur Chevaux & leur menager la bouche.

CHAPITRE SECOND

Des Branches & de leurs Fonctions.

Chaque Nation ſe flatte de poſſeder la meilleure methode pour brider les Chevaux. Cependant les différentes methodes ne ſont la plus part qu'une routine uſitée depuis bien des ſiecles, qu'on a recue par tradition des premiers hommes de Cheval. Ils l'avoient peut-être employée pour des raiſons de commodité particuliere, que nous ignorons, & on y tient encore par préjugé & par habitude.

Les Italiens n'ont pu renoncer juſqu'à preſent à leurs branches de Connetable & à la Pignatelli. Ils ont diminué à la verité de leur prodigieuſe grandeur & de la charge inſupportable des mors; mais ils veulent toûjours en conſerver la forme, avec celle de touts les ajancements, qui compoſent la bride.

Les François ne s'attachent qu'aux inventions nouvelles. Tout ce qui est d'un nouveau gout à leur préference & leur approbation. Ils rencontreroient sans doute la justesse de l'embouchure, s'ils avoient le secret de former la bouche aux Chevaux naissants de maniere à l'approprier aux mors, que leur caprice met à la mode.

Les Anglois conservent l'usage de ne pas charger la bouche de leurs Chevaux, afin de leur donner plus d'aisance dans la course; parce qu'ils sont dans l'erreur de croire, que le Cheval respire par la bouche.

Les Allemands sont les singes de toutes les Nations. Ils contrefont tout ce qui vient des Païs étrangers. Je leur pardonnerois cette imitation, si elle étoit exacte, & s'ils alloient à la rechérche des principes qui ont determiné ceux qu'ils veulent imiter; mais dés que je vois, qu'ils n'ont d'autre motif que de suivre aveuglement la mode de tel ou tel Païs; je ne saurois m'empêcher de citer contre ceux ce passage d'Horace

Imitatores servum pecus.

Les branches doivent être différentes, selon que le corps du Cheval est bien ou mal proportionné; sur quoi il y a bien des observations à faire. Il y a des Chevaux, qui ont la tête belle & bien proportionnée au reste du corps, la bouche petite & mediocrement fenduë, le dedans de la bouche delicat & sensible, les ganaches maigres, plattes & bien entre-



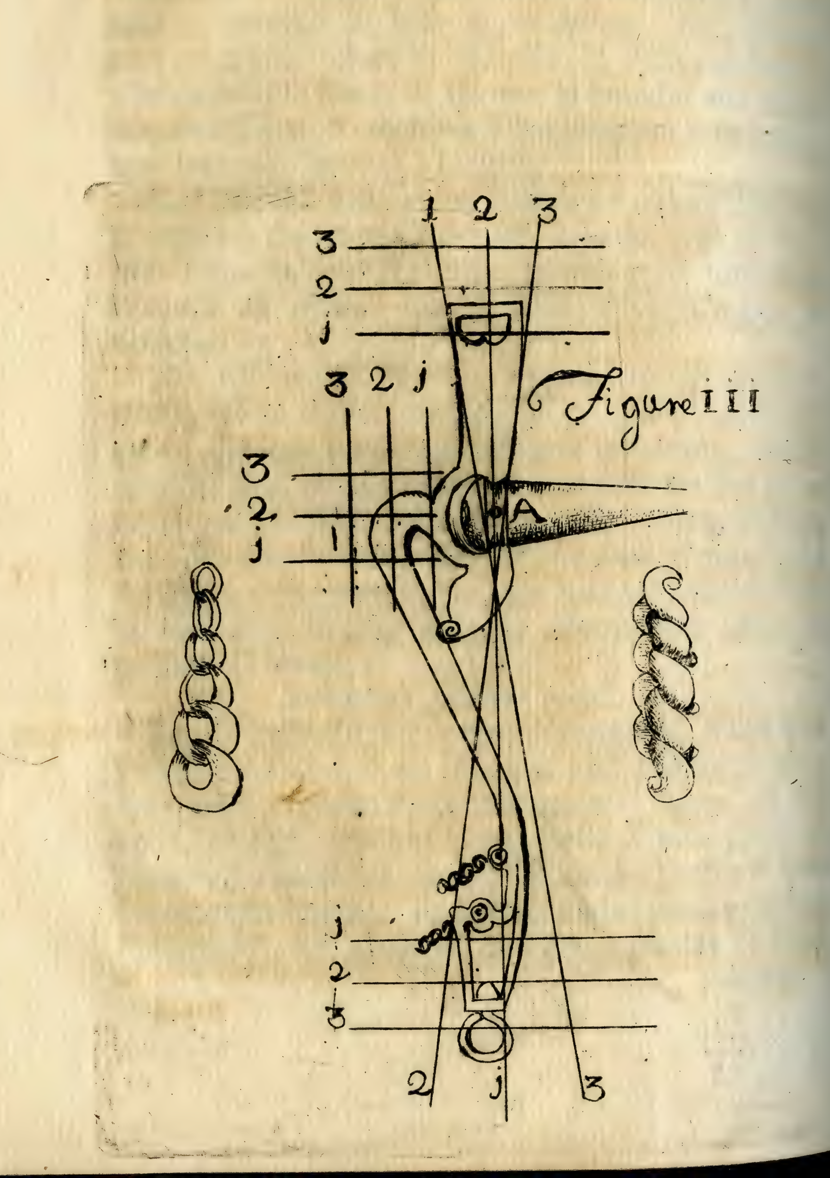


Figure III
A

entrevuidées, le col de cigne, & qui font plantés de même hauteur fur les jambes de devant que fur celles de derriere. Ce font les Chevaux les plus parfaits, & il eft aisé de les bien emboucher.

D'autre Chevaux ont l'encolure de Cerf & demandent une embouchure différente. Les uns ont l'encolure de coup de hache, qu'on nomme l'encolure fauffe; les autres font plus bas du devant que du derriere; ceuxci ont la croupe moins elevée que le garrot; ceux là ont le corps long, d'autres ont le corps ramaſsé & bien pris. Toutes ces diverſités exigent des différences dans la maniere de brider. Il y auroit beaucoup d'autres obſervations à faire fur la compoſition mechanique du Cheval; mais elles nous meneroient trop loin.

L'explication que je vais donner de mes branches prouvera l'attention, que j'ai euë de les rendre propres à operer leur effét dans tous les cas, qui peuvent fe préſenter.

Obſervés d'abord que les branches agiſſent avec plus ou moins de force ſelon que leurs parties font plus ou moins eloignées de l'ame du mors marquée *A*. v. Fig. III.

L'oëil du banquet, le coude & le tournet dirigé fur la ligne 3 feront l'effét du mors le plus rude: fi ces parties font dirigées fur les lignes 1 & 2. l'effét fera beaucoup plus doux.

Les parties des branches qui font au deſſous du banquet & du mors, eleveront la tête du Cheval d'autant plus, qu'elles feront plus raprochées de la

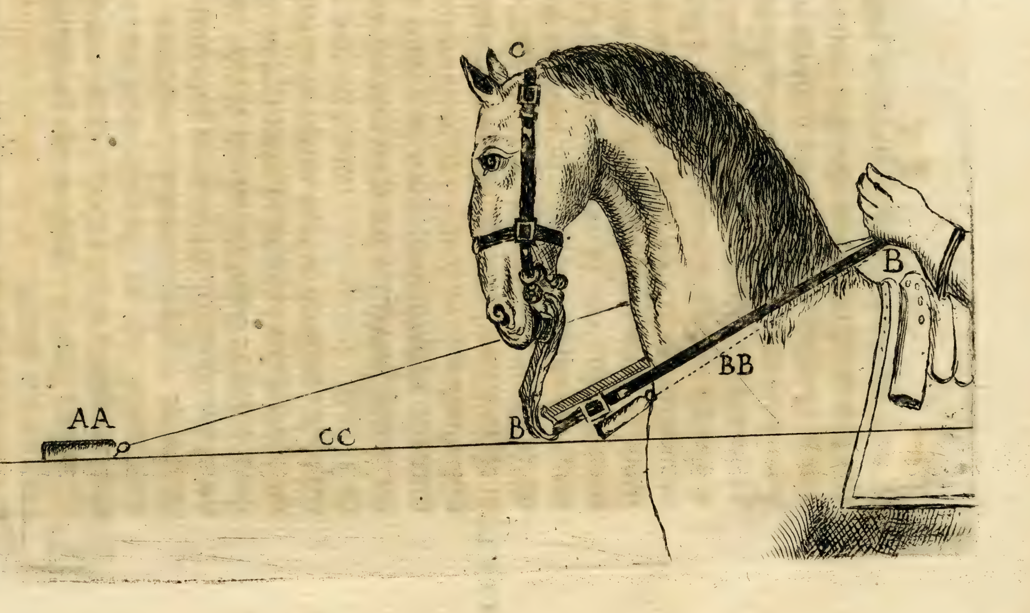
main du Cavalier; & plus elles s'en eloigneront, plus elles rameneront la bouche du Cheval.

Je prouverai la verité de ces deux obſervations par des raiſons de Mechanique, qu'on ne peut revoquer en doute.

Toute force mouvante produit d'autant plus d'effét, qu'il y a plus de diſtance entre elle & le point d'appuy. C'eſt un principe reconnu en Mechanique, & qu'on voudroit envain conteſter. Or l'ame du mors marquée *A* eſt le veritable point d'appuy de la bride. Donc l'oëil du banquet, le coude & le tournét dirigé ſur la ligne 3. étant plus eloigné de l'ame du mors produiront un effét plus rude, & leur direction ſur les lignes 1 & 2. les raprochant de l'ame du mors produira un effét plus doux. Ce raiſonnement ſimple demontre la verité de la premiere obſervation.

V. Fig. IV. Etabliſſons avec la même evidence la certitude de la ſeconde. Attachés à un filet un morceau de fer *A A.* ou de toute autre matiere péſante, vous le placerés ſur un plan hoiſontal C C. & vous le tirerés à vous vers le point *B*. Il eſt certain que ce morceau de fer rampera ſur la plan, juſqu'à ce qu'il ſoit prés du point *B*, eloigné de C autant que vôtre main en eſt eloignée elle même. Le morceau de fer parvenu au point *B*, ceſſera de ramper, & prendra la direction oblique de la ligne inclinée *B B*, qui fait la baſe du triangle *B C B.*; parceque le filet qui le tire devenant ſucceſſivement plus court, & ab-

regeant


Figure IV
c
AA
CC
B
BB
B

regeant de plus en plus le côté horiſontal du triangle, le contraindra de ſe raprocher par degrés de la ligne perpendiculaire. Cette experience appliquée à l'ajuſtement des branches du mors demontre la verité de la ſeconde obſervation.

Le Cheval deſigné dans la Fig. IV. a le col long. Les branches ſont trés eloignées de la main puiſque le tournét eſt au point 2. & c'eſt ce qui ramene le Cheval. Si au contraire le Cheval avoit le col court & ſi les rénes attachées au tournét ſuivoient la ligne inclinée *B B.* le coude de la branche *A* étant d'ailleurs beaucoup dirigé vers la main; toute la direction de cette bride leveroit la tête du Cheval & lui feroit porter le nez au vent.

Il eſt nécéſſaire de ne pas perdre de vuë ces obſervations; & ce n'eſt qu'en s'y conformant, qu'on parviendra à emboucher le Cheval avec juſteſſe. Le haut de la tête du Cheval, le bas des branches & la main du Cavalier forment le triangle 1 2 3. ſelon que vous abregerés ou que vous alongerés la ligne 2 3. de ce triangle, vôtre Cheval levera la tête ou la ramenera: vous ſerés donc le Maître de la lui faire porter dans la ſituation que vous voudrés.

Tout ce que je viens de dire n'eſt relatif qu'à l'encolure du Cheval. Si toutes les autres parties du corps repondent à ſa beauté, il n'y a rien de plus à faire que de l'emboucher de la facon qu'il ſe preſente, & d'accompagner l'embouchure d'une main ſavante & diſcrete.

Les Chevaux qui ont le corps long repugnent à s'asseoir sur les hanches. Ils ont ordinairement le dos bas, ce qu'on appelle être ensellé ; & le préjuge commun en augure peu de force.

L'experience ne m'a jamais fait connoître aucun de ces Chevaux, qui fut léger & agréable à la main. Je les bride en dirigeant les branches selon le degré d'ardeur qui leur convient.

A l'egard du banquét & de son oëil, il faut observer que la proportion différente de cette partie influe sur l'action du mors plus ou moins violente. La partie superieure augmente ou diminue l'effét des parties inferieures des branches.

Si l'oëil du banquét est haut, il resiste au mouvement des branches & les tient droites ; de sorte qu'en tirant le bas des branches, le mors qui est entre deux, fait un impression plus forte sur la bouche, que si l'une des deux parties cedoit au mouvement qu'on lui imprime. Si au contraire le banquét & son oëil sont bas, ils cedent au mouvement des branches, & le mors n'a aucun effét. Le mors trebuche, l'oëil du banquét s'avance, le tournét des branches s'approche du col du Cheval, le mors tourne dans la bouche, & le Cheval s'arme contre le mors.

L'oëil du banquét haut, sur la ligne 3 & la branche courte font l'effét le plus rude. L'oëil du banquét bas, sur la ligne 1. & la branche longue sur la ligne 3. font trebucher le mors. L'oëil sur la ligne 2. &

le tournét ſur la ligne 2 font l'effét le plus juſte & le plus doux.

Les branches longues ramenent la bouche, parce qu'elles ſont eloignées de la main; & les branches courtes diſpoſent à lever la tête; parce qu'elles ſe rapprochent de la main.

Le mors à l'Angloiſe S. eſt un inſtrument, qui n'a aucune utilité. Les Anglois en font uſage pour courir à la chaſſe, & pour les courſes, où il y a un prix à gagner. Ils ſe perſuadent, que la légereté de ce petit mors contribue à la viteſſe & à la durée des Chevaux, s'imaginant fauſſement que le Cheval reſpire par la bouche, & que ce petit mors leur facilite la reſpiration. Cette Nation, d'ailleurs ſi eclairée, ne ſauroit nous rendre une raiſon ſolide de l'habitude où elle eſt, de couper la quëue aux Chevaux, d'uſer de ſelles raſes, & d'avoir des buades au lieu de brides.

Pluſieurs Anglois ſont convenus avec moi, qu'un mors ajuſté regulierement à la bouche étoit d'un grand ſoulagement pour les Chevaux, & mettoit le Cavalier à l'abri de tout accident. Ils m'ont avoué que le mors à leur maniére les fatiguoient à un tel excés, qu'en revenant de la chaſſe ils ne ſentoient ni bras ni jambes, & qu'il leur otoit toute facilité de tourner, de mener & d'arreter leurs Chevaux; mais que l'uſage de ces mors étant établi dans le Roïaume, c'étoit pour eux un nécéſſité de s'en ſervir, pour ne pas s'expoſer à la critique générale.

Les buades Angloises genent le Cheval de tout côté. Elles lui causent des douleurs sur les barres. Elles lui froncent les lévres & lui contraignent la langue ; elles trebuchent à cause de la petitesse du banquét & de la disposition de son oeil. Le Cheval ouvre la bouche & met la langue par dessus le mors. En un mot ce mors a touts les defauts, que l'embouchure peut avoir ; & n'a aucun avantage pour assouplir le Cheval, & le rendre obeïssant.

J'ai cherché à deviner les raisons, que les Anglois pouvoient avoir, de couper la queue à leurs Chevaux ; & voici ce qui m'a paru le plus vraisemblable.

Cette Nation ambitionne de surpasser les autres dans l'exercice de la course & de la chasse. Elle a observé que les crins de la queue se coupoient dans le bois, au travers des buissons & des brossailles. S'arreter pour trousser la queue toutes les fois, qu'elle venoit à se defaire, autoit emporté trop de temps. Pour n'en point perdre, ils se sont avisés d'un expedient plus court, c'est celui de couper la queue.

Ils prétendent que la queue coupée porte les humeurs aux yeux & donne de la force aux reins. Je ne suis rien moins que persuadé de cet effét. Il me semble que l'oeuvre de la nature seroit imparfait, si elle donnoit aux Chevaux un superflu, qui pût leur être nuisible. Mais en suposant que la chose fut ainsi ; ne pourroit-on pas couper les deux vertebres superflues de la queue, sans deformer le Cheval, en lui ôtant les crins, qui sont un de ses plus beaux ornements?

J'ai cherché également quelles pouvoient être les raiſons de l'uſage des ſelles raſes & des buades. J'ai compris, qu'une Nation amie des courſes violentes vouloit les ſelles les moins embarraſſantes & les moins garnies d'arçons, & de trouſſequins. Il importe au Cavalier dans une courſe précipitée d'étre libre en ſelle & de pouvoir s'en debarraſſer dans le cas d'une chute, où de quelque autre accident. Mais de la qu'arrivet-il? c'eſt que le Cavalier eſt fort detâché en ſelle, & qu'il n'y a aucune tenue. On eſt donc obligé de brider les Chevaux avec des branches extremement courtes, qui n'operent pas ſenſiblement ſur le mors, & qui permettent au Cavalier de s'y attacher pour qu'il puiſſe tenir en ſelle. Voilà ſi je ne me trompe les meilleures raiſons qu'il ſoit poſſible d'apporter pour juſtifier les uſages Anglois. Je doute que les Lecteurs intelligents en ſoïent eblouis & qu'elles les determinent à préferer ces uſages à ma methode.

CHAPITRE TROISIEME

Des Gourmettes & de leurs Fonctions.

La gourmette eſt une chaine composée de pluſieurs mailles, dont les extremes ſont beaucoup plus petites que celles du milieu. Cette chaine attachée au mors le tient en une eſpece d'equilibre, & lui donne la facilité d'agir ſur la bouche du Cheval.

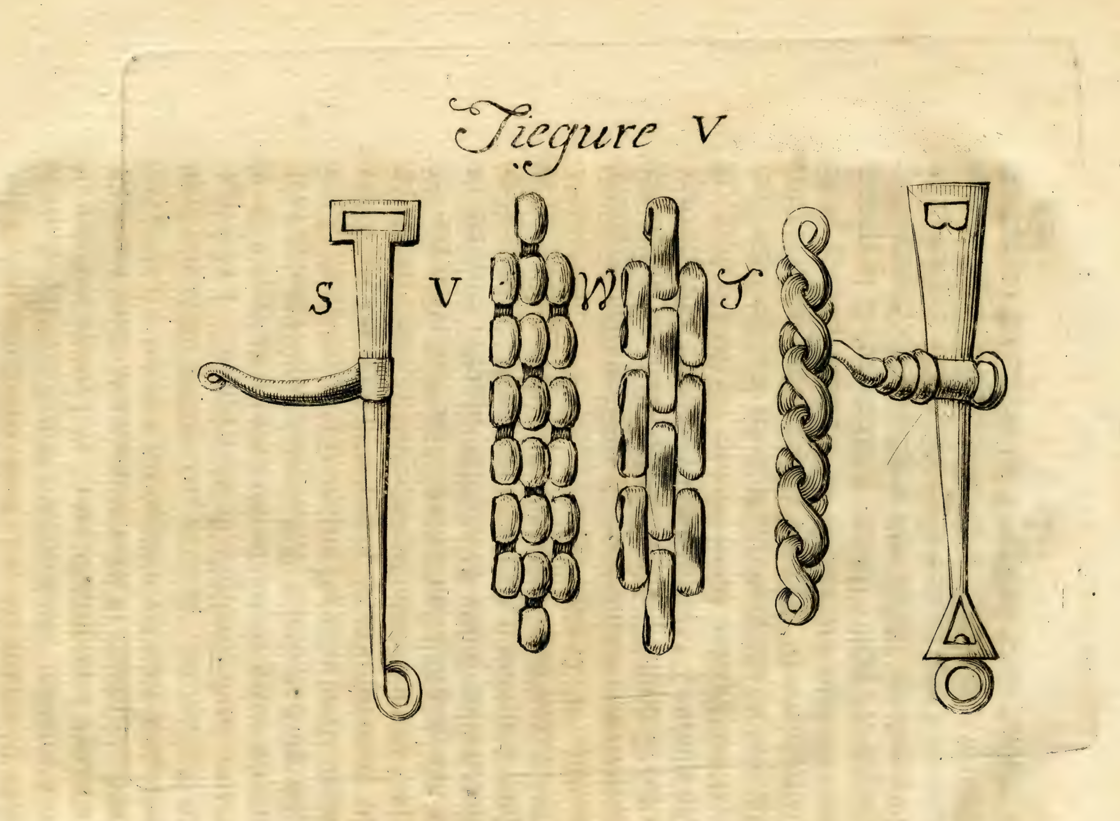
On fait des gourmettes de différentes ſortes. Celles que je préfere aux autres ſont la gourmette commune marquée O P. & la gourmette à mailles doubles entrelaſsées. Cette derniere eſt plus fixe, & fait plus d'effét ſur un Cheval, qui a la barbe relevée & tranchante.

Il faut faire beaucoup d'attention à la barbe des Chevaux, quand on veut les bien emboucher. Il y en a, qui ont la barbe ſi maigre, ſi relevée & ſi ſenſible, que pour peu que le fer la touche, il leur cauſe de vives douleurs. J'ai été ſouvent obligé de me ſervir d'un morceau de cuir en guiſe de gourmette, parceque l'extreme ſenſibilité du Cheval ne permettoit pas, qu'on lui mit une gourmette vraie, quoiqu'on l'eut choiſie des plus douces & des plus plates. J'ai accoutumé inſenſiblement ces Chevaux ſenſibles à s'appuyer ſur le mors en lui appliquant une gourmette trés douce enveloppée dans une peau bien ſouple. Ce menagement a produit l'effét, que je deſirois. Peu aprés j'ai decouvert le fer en otant la peau; & le Cheval s'eſt fait à la gourmette.

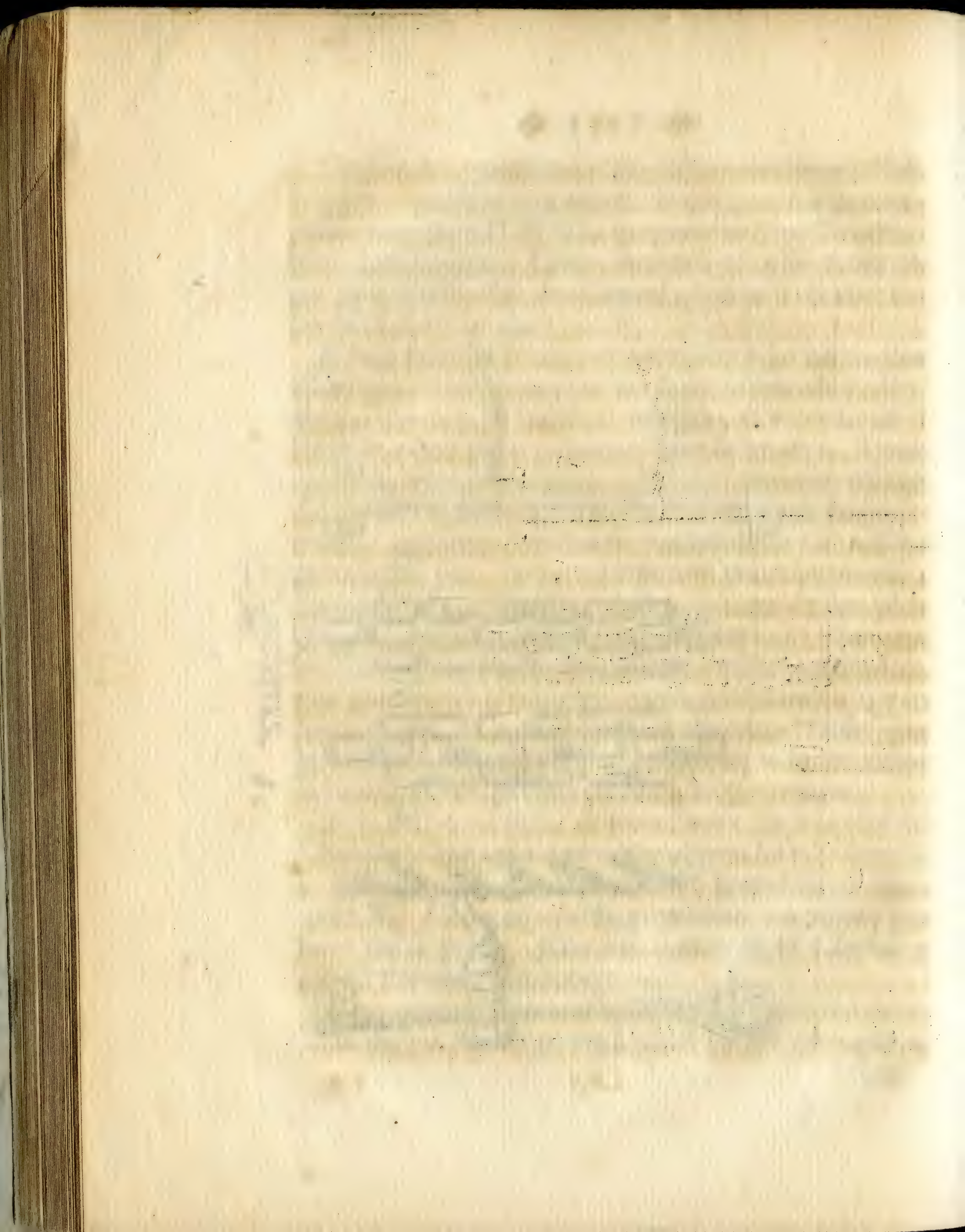
Si la barbe eſt ſeche & tranchante, & ſi la tête du Cheval n'eſt pas chargée de ganaches, ſervés vous de la gourmette à doubles mailles entrelaſsées marquée X. Cette eſpece de gourmette ne monte pas hors de ſa place. Elle eſt douce & le Cheval y prend aiſement ſon appuy.

Il y a une autre ſorte de gourmette fort commune, dont on ne ſe ſert point à cauſe de ſon ancienneté,

qui



Tiegure V
S
V
W
T



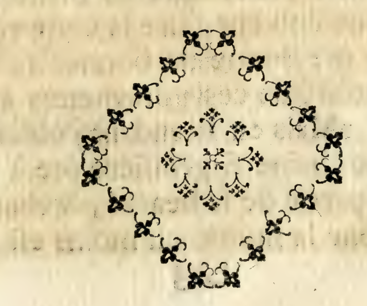
qui fait pourtant un trés bon effét lorſqu'on l'employe à propos, & à l'égard d'un Cheval, dont la barbe exige une gourmette, qui ne monte pas au deſſus de ſa place. Celle marquée V dont les mailles ſont en forme de noiſettes convient à une barbe ronde & charnuë, & celle marqué W ſera fort utile pour une barbe maigre & tranchante. Les gourmettes de cette façon maintiennent la barbe & la bouche en bon état. Elles paroiſſent rudes & malfaiſantes, leur effét eſt pourtant trés moderé. Je ne ſai pas pourquoi on a renoncé à leur uſage. L'ancienneté des inventions n'eſt pas un motif de les rejetter dés qu'elles ſont utiles. Ne ſe ſert-on pas encore touts les jours de vieilles pieçes, comme de boulets à melon, de poires & de pluſieurs inſtruments anciens pour inventer de nouveaux mors & emboucher à la mode les Chevaux?

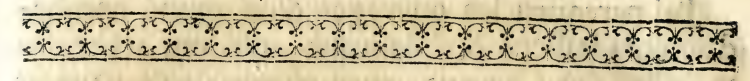
La gourmette marquée T eſt d'un uſage général chez les François, quoique ſon effét ne puiſſe pas être le même à l'égard des Chevaux, dont la bouche eſt configurée differément. Elle a même un defaut trés eſſentiel, c'eſt que ſes mailles étant ſerrées inégalement doivent faire la compreſſion plus aigue. Si l'on me donne de bonnes raiſons pour me prouver l'utilité de ces gourmettes à la mode, je m'y rendrai. Mais en attendant j'obſerverai que le volume d'une chaine ſi groſſiére ôte à la bouche du Cheval une partie de ſa beauté, & charge la tête d'un poids, dont la moitié au moins eſt ſuperflue.

En un mot il eſt abſurde d'inventer des mors & des brides de caprice, ſans avoir égard à la ſtructure de la bouche & à l'arrangement de ſes parties. C'eſt comme ſi un Cordonnier faiſoit une forme de ſoulier proprement taillée, & qu'il voulut l'approprier à toute ſorte de pieds. Je ne puis approuver la forme que ſur la connoiſſance du pied, qui doit être chauſſé.

Non content de cauſer au Cheval, par un mors ſans proportion, des douleurs qui l'inquietent & qui le deſeſperent, on a recours au caveçon pour ſerrer la bouche de ce pauvre animal avec violence au deſſus du mors. On le force à obeïr en lui prodiguant les chatimens, ſans faire aucune attention aux ſuites de l'état douloureux, où on le met. On parvient enfin où à le rendre colére, où à lui perdre la bouche.

Ces abus ſont certainement de conſequence. Je crois en avoir ſuffiſement manifeſté le deſordre, & j'eſpere, que les Ecuyers intelligents & ſensés me ſauront gré de les leur avoir fait connoître.

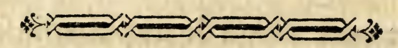




SECONDE PARTIE

CONNOISSANCE ABREGE'E

Des principales Maladies des Chevaux & du traitement qui leur est propre.



INTRODUCTION.

J'ai cherché avec toute l'ardeur imaginable à penetrér les Causes des Maladies aux quelles les Chevaux se trouvent sujets, & à decouvrir les remedes qui peuvent procurer leur guerison. J'ai été autre fois la dupe comme bien d'autres de la charlatanerie des Marechaux. Je leur croyois beaucoup de science, parceque je les voyois decider avec hardiesse, & prononcer leurs arrêts d'un ton assuré. Mais à mesure que l'âge & l'experience m'ont rendu plus attentif à ne ceder qu'au seul empire de la raison; j'ai reconnu que leur pratique n'étoit qu'une routine aveugle qu'ils se transmettent de pére en fils; qu'elle n'étoit fondée que sur des préjugés enfantés par l'ignorance; & qu'elle n'étoit propre qu'à accrediter les erreurs les plus pernicieuses.

J'ai

J'ai parcouru les ouvrages d'un grand nombre d'auteurs Italiens & Allemands, qui ont traité des maladies des Chevaux, avec esperance de trouver dans ces écrits volumineux la verité que je cherchois & les lumieres dont j'avois besoin: mon étonnement a été grand, lorsque je n'y ai trouvé qu'un raisonement faux & obscur, nulle definition exacte des maladies, leurs causes determinées au hazard sur les présomptions souvent les plus ridicules, & des recettes à l'infini.

Veritablement affligé de ne pouvoir satisfaire mes desirs par cette voye, & voulant absolument me mettre au fait de l'œconomie animale, parceque le bons sens me dictoit que le seul moyen de juger des maladies & de leur causes, est de bien connoître les fonctions des parties interieures du corps: j'ai pris le parti de m'appliquer à l'anatomie du corps humain. J'en ai fait un étude assidue & approfondie. Cette connoissance à rempli mon objet. Je me suis trouvé en état d'introduire le flambeau d'une phisique exacte dans l'observation des maladies des Chevaux, d'en etablir les causes par un raisonnement juste, & d'administrer les remedes avec quelque assurance de succés.

J'en étois la, lorsque l'ouvrage de Mr. Bourgelat m'est tombé entre les mains. J'ai admiré l'intelligence & la sagacité de cet auteur celebre, dans l'explication qu'il nous donne de toutes les parties de l'animal & de leurs fonctions. Pour rendre cet ouvrage

ouvrage d'une utilité plus generale, je l'ai traduit dans mes Commentaires allemands, éſperant qu'il ſerviroit d'inſtruction à nos Marechaux, & qu'il leur feroit ſentir le faux des methodes empiriques, qu'une ancienne habitude à conſervées parmi eux, comme les procedés d'une ſcience merveilleuſe.

Cet ouvrage, auquel je ne ſcaurois donner trop de louanges, me diſpenſe d'entrer ici dans la deſcription anatomique des organes du Cheval. Il me ſeroit impoſſible de rien ajouter à ce que Mr. Bourgelat a dit ſur cette matiere. On trouvera dans cet auteur dequoi ſe ſatisfaire pleinement ſur le denombrement & ſur la denomination de toutes les parties du Cheval. Je me bornerai donc à joindre ici ce que l'experience & une étude de pluſieurs années m'a fait connoître ſur les maladies des Chevaux.

CHAPITRE PREMIER

De la Saignée & de ſon Utilité.

Pour bien juger de l'utilité de la Saignée, il faut connoître la maniere dont le ſang circule dans le corps de l'animal.

Le mouvement, par le quel le ſang eſt porté du cœur dans toutes les parties du corps & rapporté de toutes ces parties au cœur, eſt ce qu'on nomme la circulation du ſang. Voici comment ce mouvement s'execute.

Les veines caves aſcendante & deſcendante s'uniſſent en un ſeul tronc ſur l'oreillete droite du cœur & y verſent le ſang dont elles ſont remplies. Cette oreillete, ſe trouvant alors en dilatation, recoit ce ſang, & venant en ſuite à ſe contracter elle le pouſſe dans le ventricule droit, qui ſe trouve lui même alors en dilatation. Le moment d'aprez ce ventricule ſe contracte & pouſſe le ſang dans l'artére pulmonaire. Il y a à l'orifice de chaque oreillete une valvule tellement diſposée qu'elle ſe ferme lorſque le ventricule ſe contracte & quelle empeche le retour du ſang dans les veines. Ces valvules des oreilletes ſont appellées triglochines. Les artéres au contraire ont à leur orifice des valvules qui s'ouvrent dans la ſiſtole ou la contraction du ventricule, & laiſſent au ſang un paſſage libre. On nomme ces dernieres valvules ſemilunaires.

Le ſang, ainſi porté dans l'artére pulmonaire, ſe diſtribue dans ſes differents rameaux juſqu'aux plus capillaires. De la il revient par des rameaux preſque imperceptibles dans la veine pulmonaire, qui le verſe dans l'oreillete gauche du cœur. Cette oreillete par ſa contraction le pouſſe dans le ventricule gauche qui eſt alors en dilatation ou en diaſtole. Ce ventricule ſe contracte à ſon tour. Parce mouvement il pouſſe le ſang, qui heurte contre la valvule triglochine de la veine pulmonaire. Il écarte la valvule ſemilunaire de l'aorte, & y trouvant un paſſage libre, il ſe diſtribue dans touts les rameaux de ce canal.

Dans

Dans le corps du Cheval, l'aorte depuis l'endroit ou elle s'unit au cœur est portée un peu en avant, & se plie ensuite en arriere. Elle se partage en deux troncs, dont l'un destiné à porter le sang aux parties superieures se nomme le tronc ascendant, & l'autre destiné à porter le sang dans les parties inferieures se nomme le tronc descendant. De la structure de cet organe il arrive, que le sang, poussé avec forçe par la contraction du ventricule gauche du cœur, heurte contre les parois de l'aorte dans l'endroit où elle est pliée. Cet obstacle rallentit son impetuosité. Une partie de ce sang se porte dans les rameaux ascendants; & le reste en plus grande quantité coule dans les rameaux descendants. De là par des ramifications innombrables il se distribue dans toutes les extremités du corps; d'ou il revient par des ramifications pareilles dans la veine cave qui le rapporte au cœur. Tel est le mechanisme de ce mouvement admirable de circulation, source principale de vie.

Pour connoître avec quelle vitesse le sang circule dans le corps du Cheval, il faut observer que chaque ventricule du cœur peut contenir au moins deux onces de sang. Ces ventricules se trouvent pleins dans leur dilatation: on peut donc supposer que dans leur contraction, ils poussent au moins deux onces de sang dans les artéres. Le cœur se contracte environ 4000 fois dans une heure. Le temperament & l'age de l'animal mettent du plus

ou du moins dans ce calcul. Il paſſera donc dans le cœur 8000 onces ou 500 livres de ſang par heure. On ſuppoſe communément que toute la maſſe du ſang n'excede pas 50 livres. Il faut donc que tout le ſang paſſe dix fois au travers du cœur dans une heure.

Le ſang paſſe immediatement des artéres dans les veines, par l'anaſtomoſe ou la jonction imperceptible des rameaux capillaires. Il ſe meut plus lentement à meſure qu'il revient au cœur. Il n'y revient pas tout entier comme il en eſt ſorti; de ſorte qu'il n'eſt pas poſſible d'aſſigner un temps, où toute la maſſe du ſang ait circule une ſeule fois.

Je ne ſai ſi les Auteurs ſont bien aſſurés de leur calcul dans la quantité de ſang, qu'ils attribuent au Cheval. Je ne vois gueres de moïen d'en avoir une connoiſſance exacte, même en ſaignant l'animal juſqu'à la mort; parce qu'on ne peut tirer plus de ſang que l'aorte n'en contient. On pourroit approcher de cette connoiſſance, ſi l'on ſavoit précisément la proportion, qu'il y a entre les cavités de touts les vaiſſaux & l'epaiſſeur de leurs membranes. Ceci ſe decoure aiſément dans les artéres & dans les veines, mais dans les vaiſſaux plus petits il eſt extremement difficile de s'en aſſurer.

Quoiqu'il en ſoit de cette connoiſſance dont l'extréme exactitude ſeroit peut-être d'une utilité mediocre; il ſuffit d'obſerver le mechaniſme de la circulation du ſang, pour n'avoir plus de doute ſur l'uti-

l'utilité de la ſaignée. Elle ſert à deſemplir les vaiſſeaux, & à faciliter la circulation troublée par une trop grande abondance de ſang. Toute repletion de ce fluide derange les fonctions de l'economie animale; & ce derangement eſt la ſource, d'où procedent les maladies.

La qualité du ſang eſt alterée par differentes cauſes. Ses parties ſalines & ſulfureuſes devenues trop volatiles le mettent dans une agitation & un mouvement précipité. Les humeurs qui ſont melées avec le ſang peuvent ſe refroidir, par la ſuppreſſion des eſprits animaux qui entretiennent la chaleur naturelle; & alors le ſang s'epaiſſit. Dans ces deux cas la circulation ne ſe faiſant plus au degré de mouvement qui convient à l'économie animale, le ſang ſe trouve retenu dans les vaiſſaux capillaires; ces vaiſſaux s'obſtruent; & le cours libre des fluides eſt arreté.

L'agitation du ſang causée par ſes parties trop volatiles, lui donne une qualité acre, qui tend à l'inflammation. Son mouvement rallenti par la ſuppreſſion des éſprits animaux, lui donne la conſiſtance d'une humeur viſqueuſe & gluante.

La Circulation derangée par l'une de ces deux cauſes exige une prompte diminution de la maſſe ſanguine. La ſaignée, qui n'eſt qu'une ſimple evacuation, n'a pas ſans doute la vertu de changer la qualité du ſang; mais ſi le ſang ſe trouve engorgé dans les vaiſſaux ou par une trop grande agitation

ou

ou par un mouvement trop ralenti; il faut avant toutes choſes que la ſaignée enleve un quantité de ſang ſuffiſante pour desobſtruer les vaiſſaux.

L'impetuoſité ou la lenteur avec la quelle le ſang eſt pouſſé dans les artéres ne provient pas toûjours de la qualité, ou de l'état plus ou moins volatile de ſes parties ſalines & ſulfureuſes. L'ecoulement des éſprits animaux ou du ſuc nerveux dans les muſcles en eſt une des principales cauſes. A meſure que cet écoulement eſt plus ou moins rapide, la contraction & la dilatation des muſcles ſe ſuccedent plus ou moins promptement. Le cœur, muſcle principal dont le mouvement dirige toute l'économie animale, eſt lui même dirigé par cet écoulement des éſprits vitaux. Ils ſortent goute à goute des nerfs pour entrer dans les fibres muſculaires. S'ils ſont fort agités, leur ecoulement dans les fibres du muſcle eſt très rapide; le mouvement du cœur s'accelere; ſa contraction eſt plus violente; & il pouſſe le ſang avec plus d'impetuoſité dans les artéres. Le contraire arrive, ſi l'ecoulement du ſuc nerveux ſe trouve trop rallenti. Touts ces cas indiquent la ſaignée comme un moïen de prevenir ou de faire ceſſer l'engorgement des vaiſſeaux.

La ſaignée eſt certainement evacuative. Eſt elle egalement revulſive? l'experience le prouve à l'egard des hommes. Dans de grands maux de tête, la ſaignée du pied leur eſt beaucoup plus ſalutaire que celle du bras. Le mechaniſme du Cheval à beaucoup d'affinité avec celui du corps humain.

La

La circulation du ſang eſt la même dans l'un & dans l'autre. On doit donc préſumer qu'ils ſeront ſoulagés par les mêmes moïens.

Dans la neceſſité de diminuer la maſſe du ſang, la veine du col me paroit la plus propre à une prompte ſaignée. Je ne fais pas plus de cas de la pratique des Marechaux, qui dans les cas urgents ont recours à la ſection de certaines veines, que de l'influence de la lune & des aſtres, qu'ils ont la ſuperſtition de faire entrer pour quelque choſe dans leurs remedes.

CHAPITRE SECOND

De la Fiévre & de ſon Effet.

Le fameux Roſetti vient de nous donner la definition de la fiévre. Elle n'eſt autre choſe ſelon lui qu'un mouvement intrinſéque dans le ſang, causé par une impulſion particuliere des éſprits vitaux, que l'*Enormon* comprime, pour les degager de la maſſe ſanguine. Il arrive de la, dit-il, que le ſang fait effort pour ſe depurer des parties qui lui ſont nuiſibles. C'eſt ce qui occaſionne une fermentation dans toute ſa maſſe que l'on nomme fiévre. Il entend par le mot d'*Enormon* cette vertu ſecrete qui agite les éſprits animaux & qui donne le mouvement à toute la machine. Definition de la Fiévre.

Pour bien comprendre cette definition, il faut ſavoir qu'outre les parties ſanguines, il y a dans le ſang des parties aqueuſes, ſulfureuſes, ſalines &

terre-

terreſtres; & que la liaiſon & la proportion de toutes ces parties compoſent la maſſe du ſang. Quelque preſſée que ſoit l'agglomeration de ces parties, il reſte toûjours entre elles des interſtices, qui ſont remplis par les éſprits animaux. Ces éſprits ont une elaſticité propre qui agit ſur le ſang, pour le maintenir dans ſa fluidité & le faire circuler. S'ils ſont comprimes par quelque cauſe particuliere, leur action ſur le ſang diminue, & la marche de ce fluide devient plus lente. Il s'epaiſſit, il perd de ſa chaleur naturelle & cauſe le friſſon au malade. Mais auſſitôt que la vertu de l'*Enormon* l'emporte ſur la cauſe qui comprimoit les éſprits, ceux-ci agitent le ſang avec toute l'impetuoſité d'un reſſort qui ſe debande. Ils le chaſſent avec violence dans les artéres. Le ſang aquiert dans cette circulation precipitée une ardeur extraordinaire, qui fait evaporer une partie de ſa ſeroſité. Il engorge l'extremité des vaiſſeaux. Il fait ſouffrir au malade des chaleurs exceſſives & une grande ſechereſſe.

Connoiſſance de l'accés febrile.

La plus part des Marechaux font très peu d'attention au mouvement & au periode de l'accés febrile. D'ordinaire ils ne connoiſſent la fiévre que lorſque le Cheval eſt en danger de mort; & alors même ils ne ſavent point diſcerner les fiévres differentes, dont la qualité leur eſt inconnue.

Signes de la fiévre.

Toute fiévre cauſée par l'introduction dans la maſſe du ſang de parties contraires à ſa bonne qualité, & propres à interrompre ſon mouvement, donne

donne les ſignes d'un poulx peſant, confus & ſuprimé. On remarquera la triſteſſe du Cheval, à ſes yeux fletris & à ſa tête penchée. Il tremblera du friſſon; & il aura la bouche ſeche & gluante. Un moment aprez, le Cheval paroîtra accablé de chaleur. La celerité & l'irregularité de ſon poulx annoncera la grande agitation du ſang. Il battra des flancs. Il aura la reſpiration plus courte, l'haleine de mauvaiſe odeur & plus chaude qu'a l'ordinaire. Il quittera abſolument le boire & le manger.

Ces ſimptomes ſont les indices d'une fiévre commune, causée par une matiére vicieuſe qui s'eſt introduite dans le ſang. Une indigeſtion peut occaſioner ce derangement. Les aliments mal digerés entrainent dans le receptacle du chile des matieres crues. Le chile les porte avec lui dans le ſang, ou leur acrimonie excite la fermentation. La tranſpiration interceptée par un réfroidiſſement ſubit, peut produire un effet ſemblable. La matiere de la tranſpiration arretée fermente & s'aigrit. Elle rentre dans le ſang & en derange la circulation.

Le Cheval n'eſt ſujet à aucune debauche. Il n'a aucune des paſſions qui dans nous alterent ſi ſouvent l'économie animale. C'eſt donc dans les cauſes les plus communes que nous devons chercher le principe du derangement de ſa ſanté. On le met ſans menagement à toute ſorte d'uſages. Le pauvre animal ſatisfait de tout ſon pouvoir à ce que l'homme lui demande. Lorſqu'il eſt tout en ſueur, on le laiſſe

Cauſes des maladies.

N expo-

exposé au grand air & on l'abandonne aux injures du temps. Quelque fois dans le moment même qu'il eſt le plus echaufé, les palefreniers ont l'imprudence de le faire boire, ſans lui donner en ſuite du mouvement pour entretenir la tranſpiration.

Les mauvaiſes qualités des alimens ne contribuent pas moins à alterer la ſanté des Chevaux. On en a la preuve dans ceux qui reviennent d'une longue & penible Campagne, pendant la quelle la neceſſité a obligé de les nourrir de toute ſorte de fourages ſans choix.

Les effets, produits par ces cauſes, doivent être recherchés dans les excremens dont on doit faire une inſpection attentive; & en obſervant en quoi l'habitude de l'animal differe de ſon état ordinaire. Differences dont on peu s'informer auprez de celui qui le panſe.

Traitement de la fiévre.

Voici la maniere dont il convient de le traiter dans les fiévres communes. Saignés le Cheval au col. Gardés du ſang dans un vaſe, pour obſerver s'il y a quelque indice de malignité. Donnes des lavements reiterées & uſés des remedes ſuivants.

Dans le cas d'un fiévre commune qui n'eſt causée que par un ſimple derangement du mouvement naturel du ſang, faites prendre au Cheval l'hidromel dont voici la recette.

℞. D'orge 4 onces, faites le boullir dans 4 pots d'eau fraiche. Filtres l'eau & ajoutes y 1 liv. de ſuc d'ozeille & autant de ſuc de laituë, avec 6 onces de miel,

melés

melés bien le tout ensemble, & donnés en un pot à la fois de six en six heures au Cheval par la bouche.

Le matin & le soir donnés à vôtre Cheval

℞. Magnes alb. ℥iv
⊖ ♀ & ⦶tri aa. ℥i
⦶ depurat. ℥ß
♂ diaph. ʒii
M. C. mel. elect. ℥vii
f. elect. det. ad usum.

Prennés de cet electuaire avec une espatule de bois la grosseur d'un oëuf de poule. Ouvrés la bouche du Cheval, tirés lui la langue, & appliqués à la racine cette prise de l'electuaire, que le Cheval avalera en retirant la langue.

Regime.

Il est absolument necessaire de faire observer au Cheval malade un regime exact. Otés lui l'avoine & le foin. Donnés lui de la farine d'orge melée avec du son un peu humecté avec de l'eau; ajoutés-y de la paille de froment, & de l'eau blanche.

Connoissance de la fiévre accidentelle.

La fiévre accidentelle est ordinairement occasionnée par l'inflammation d'une partie du sang qui se trouve engorgée. Le degré de cette fiévre est plus ou moins fort, suivant que l'inflammation se trouve formée dans des vaisseaux plus ou moins considerables, & suivant que ces vaisseaux sont plus ou moins susceptibles de la chaleur inflammatoire.

La fiévre accidentelle n'est pas plus dangereuse que l'inflammation qui la produit. Si cette inflammation pronostique par elle même des suites peril-

lieuſes, la fiévre qui ſurvient rendra la maladie encore plus critique & plus difficile à guerir; parce que le derangement du cours libre du ſang augmentera l'obſtruction de la partie engorgée; & l'humeur arretée dans cette partie deviendra corroſive & cangreneuſe.

On obſervera que les fiévres accidentelles ne ſont point intermittentes, & qu'elles augmentent ou diminuent ſelon le degré d'inflammation qui les produit. Toute inflammation interieure & exterieure peut occaſioner la fiévre. Si le mal eſt dans un degré aigu & dangereux, il faut travailler promptement à calmer l'impetuoſité du ſang. Si au contraire la fiévre ne pronoſtique aucun dangér, il faut s'attacher à detruire l'inflammation qui l'occaſionne. On ne peut trop s'attacher à bien connoître la nature du mal & ſes circonſtances, pour ne pas tomber dans des mepriſes dont les ſuites ſont irreparables. Souvent en voulant remedier à une partie, on employe des medicaments contraires à une autre partie beaucoup plus eſſentielle & il en reſulte toûjours de funeſtes accidents. Telle eſt la pratique de la plus part des Marechaux. Ils ne ſcavent employer que de fortes doſes d'antimoine, & les breuvages qu'ils appellent raffraichiſſants, ne contiennent que des ingredients émetiques, purgatifs ou diuretiques. Adminiſtrer de tels remedes qui ne peuvent que redoubler l'agitation du ſang, c'eſt proprement jetter de l'huile ſur le feu.

Je me ſers avec ſuccés dans les fiévres accidentelles de l'electuaire qui ſuit.

Traitement de la fiévre accidentelle.

℞. Conch. ppt. ℥iii
♀ ⊖ti ℥ß.
⦶ depurat. ʒv.
Croc. ♂ aperitiv. ʒvi.
M. C. ▽. fl. papav. errat. ℥ii
mel. commun. ℥iv. det.

J'en donne trois fois par jour, le matin, à midi & le ſoir de la groſſeur d'une noix à la racine de la langue du Cheval; en lui faiſant obſerver le regime dont j'ai parlé plus haut.

CHAPITRE TROISIEME

Des Fiévres malignes & peſtilentielles.

Il ne faut pas confondre la fiévre maligne avec la fiévre peſtilentielle. Leur nature eſt auſſi differente que leur cauſe. Les plus ſcavants Medecins conviennent que la fiévre maligne eſt causée par une matiere acre & ſaline, qui venant à s'introduire dans le ſang l'echauſe, le met en inflammation & le corrompt. Au lieu que le principe de la fiévre peſtilentielle eſt dans un virus venimeux, le quel inſinué dans le ſang l'enflamme & le pourrit.

Les fiévres de l'une ou l'autre de ces eſpéces les plus perilleuſes ſont celles qui produiſent des inflammations dans le cerveau, dans les poumons, dans le foye, ou dans quelqu'autre principal viſcere, &

qui

qui attaquent en même temps les parties externes. Ces fiévres qui ſuppoſent des cauſes d'une très grande activité, & le ſang dans un état d'epaiſſiſſement ſi général qu'il s'engorge par tout, ſeront appellées peſtilentielles, lorſqu'elles ſeront épidemiques, & qu'il en reſultera une mortalité générale. Toutes les autres fiévres d'une nature ſemblable, on les nommera ſimplement fiévres continues inflammatoires.

Cauſes des fiévres malignes & des fiévres continues inflammatoires.

Le paſſage ſubit d'une chaleur exceſſive à un air froid; le grand froid d'hiver changé tout à coup en un temps tiede & humide, peuvent occaſionner un changement entier de la maſſe du ſang. L'air, qui s'inſinue dans le ſang par la reſpiration & par la tranſpiration, y agit en conformité de ſa nature; & il n'eſt pas poſſible que l'économie animale ne ſe reſſente de ſes variations. Le Cheval avoit reſpiré un air chaud propre à diſſoudre les molecules ſalines & ſulfureuſes, à les volatiliſer, & à mettre par là le ſang dans un mouvement très précipité. Il ſurvient un air froid humide, qui s'introduit par les mêmes voyes, il ſaiſit les humeurs tout à coup. Il ſupprime leurs parties volatiles & les coagule. Ces humeurs ainſi arretées s'aigriſſent. Elles epaiſſiſſent le ſang, l'enflamment & le mettent en pourriture.

Le travail violent & outré peut occaſionner le même effet. Ce travail echauffe prodigieuſement le ſang. Si le Cheval etant dans un état de ſueur eſt exposé ſubitement à l'air froid, ſon ſang ne reſiſtera point à un contraſte ſi dangereux. Les

Les opinions ſur les cauſes des fievres peſtilentielles ſont pleines d'obſcurité & d'incertitude; & il eſt difficile de reconnoître par une raiſon plauſible la quelle eſt la vraie.

Cauſes des fiévres peſtilentielles.

Les uns prétendent, qu'un terrain, où l'on a enterré une quantité de cadavres, renferme un venin extremement corroſif & que ſi l'animal le reſpire, il ne peut manquer d'én être infecté. Les autres attribuent la malignité qui atteint les animaux aux vapeurs marecageuſes. Quelques autres prétendent avec un peu plus de vraiſemblance, que le mal peut venir de la mechante qualité de certaines eaux croupies, lorſque le Cheval en boit.

Il n'y a rien de decidé ſur la nature & la qualité du virus, qui cauſe les fievres peſtilentielles. Les eſpéces en ſont très différentes, & leurs éffets ne ſont pas moins diverſifiés. Quoiqu'il en ſoit, les fievres dont je parle ſont des fievres contagieuſes & générales. La rapidité de leurs progrés empêche ſouvent le ſecours des medicaments. Le ſang s'arrête dans les viſcéres; il s'y engorge; il y forme une inflammation, & l'animal meurt en peu de jours.

Signês de la maladie.

Le Cheval denote la maladie par ſon inquietude. Il ne ſe couche point; ou s'il ſe couche un moment, il ſe releve le moment d'aprés. On ſent dans tout ſon corps une chaleur brulante. Il a les lévres & les oreilles pendantes. Un flegme d'une odeur puante lui ſort des naſeaux. Une exceſſive difficulté de reſpirer, le battement precipité des flancs, & la

puanteur d'une haleine brulante annoncent l'inflammation générale. Le pouls est intermittant & inégal. Dans cette situation il est inutile de s'epuiser en conjectures pour deviner la cause de la maladie; l'essentiel est de s'opposer trés promptement à l'inflammation.

Traitement de la maladie.

La saignée est le premier & presque l'unique remede, attendu que la maladie ne vient que du grand desordre du sang. Il s'agit donc pendant la fievre même, de diminuer le plus que l'on peut le volume du sang par la saignée, que l'on reïterera plus ou moins, pour couper court à l'inflammation.

L'usage des lavemens emolliens aidera beaucoup à diminuer l'ardeur de la fiévre. On ne sauroit trop en donner; principalement lorsque le ventre paresseux ne rend que des excrements dessechés, ou qu'on apperçoit un flux de ventre dissenterique, qui prouve plus clairement encore l'inflammation.

Donnés au Cheval d'heure en heure un pot de l'eau d'orge dont j'ai donne la recette dans le Chapître précedent, pour la fiévre commune. Vous y ajouterés de trois en trois heures une verre rempli de la composition suivante.

℞. ♄ rite ppt.
Lap. 69
Magnes alb. aa. ℥i
⊖ ♀ri.
⊕ depurat aa. ʒv.
M. C. ▽ Papav. errat. ℥viii
f. mixtur. det.

CHAPITRE QUATRIEME

Des Fiévres bilieuses, appellées par les Marechaux, maux de tête, mal de feu, mal d'Espagne, & de la Jaunisse.

Les Marechaux par les differents noms qu'ils donnent aux maladies nous instruisent aussi peu de la nature du mal, que leurs opinions sur les causes des maladies s'accordent peu avec l'experience. Il n'est pas etonnant que leurs raisonnemens soient faux, vu que ce sont gens sans étude & sans theorie. Il est bien plus surprenant de voir des hommes qui pretendent avoir penetré dans le fond de l'économie animale, se laisser entrainer dans toutes les erreurs familieres aux Marechaux.

Les maladies qu'on nomme communément maux de tête, mal d'espagne, mal de feu, sont des fiévres inflammatoires & quelques fois convulsives, qui resultent des mêmes causes que les fiévres malignes & pestilentielles. Ces maladies s'introduisent assez souvent dans les armées; elles attaquent une grande quantité de Chevaux à la fois, & elles sont si dangereuses qu'au bout de 24 heures il n'est plus temps d'y remedier. Quelques fois aussi l'inflammation est si prompte, qu'il n'y a pas moïen de sauver le Cheval.

L'unique remede que je connoisse à ce mal, ce sont les promptes saignées reiterées coup sur coup, Remedes.

& le breuvage, dont j'ai donné la compoſition dans le Chapître précedent, adminiſtré de trois en trois heures.

De la jauniſſe. La jauniſſe n'eſt autre choſe qu'un epanchement de la bile, forcée par quelque compreſſion du foye de s'extravaſer hors de ſa veſicule & de ſon canal, & melée avec le ſang.

Signes. On apperçoit les ſignes de cet epanchement ſur les parties du corps du Cheval, ou la couleur des fluides qui le nourriſſent ſe montre. Les genſives & les lévres ſont teintes d'un rouge jaunatre; le blanc des yeux eſt tout jaune: effet certain du melange de la bile avec le ſang, qui communique cette couleur jaune à toutes les liqueurs emanées du ſang.

La bile par ſon acreté corrompt le maſſe ſanguine. Elle diſſout les parties ſulfureuſes & ſalines. Elle ſuprime les volatiles; elle donne au ſang une qualité corroſive. Elle l'epaiſſit & le coagule. J'ai ſouvent obſervé l'effet funeſte de l'acreté bilieuſe dans le ſang. Elle l'altére ſi promptement qu'on n'a pas toûjours le temps d'y remedier; & l'inflammation générale qu'elle produit, rend ſouvent touts les medicaments inutiles.

Experience. Pour m'aſſurer par experience de l'effet de cette acreté corroſive, j'ai fait injecter un éſprit acide dans une veine d'un animal vivant. L'animal a donné très promptement les ſimptomes d'un ſang caillé; & il eſt mort bientôt apres. Je l'ai fait ouvrir, & j'ai trouvé toute la maſſe de ſon ſang coagulée.

J'ai

J'ai fait injecter dans un autre, un ésprit urineux & alkalin. Cette injection à produit des simptomes convulsifs & un morte prompte. J'ai fait ouvrir l'animal, & j'ai trouvé toute la masse du sang en dissolution & dans l'état d'un fluide corrompu. Il est donc certain que les matieres acides qui s'insinuent dans le sang sont aussi pernicieuses à l'économie animale que les alkalis lixivieux & urineux.

Si la fiévre bilieuse est causée par un acide extraordinaire qui dispose le sang à la coagulation, vous trouverés un pouls lent, foible, inegal & souvent intermittant. L'animal perd tout à coup sa vigueur. Il respire avec beaucoup de difficulté. De temps en temps il lui survient une suëur froide & accablante. Son urine est presque claire comme de l'eau & n'a point d'odeur. Simptomes

Les simptomes sont bien differents dans une fiévre causée par l'abondance d'un ésprit urineux qui met le sang en dissolution. Dans le commencement de la maladie, le pouls est très agité & inegal. Il s'affoiblit à mesure que la dissolution du sang fait des progrés. Il devient foible & obscur, gardant pourtant toûjours sa vitesse & inégalité. L'animal eprouve des convulsions intermittentes. Son urine change de couleur, elle est rouge, brune, verdatre & noiratre; ces simptomes sont les pronostics d'un mort prochaine.

Touts les Marechaux persistent dans l'habitude erronée de tater le pouls en posant la main au defaut

de l'epaule vers le coude. Si la main dans cette poſition ne ſent pas le battement du cœur, ils ſoutiennent que le Cheval eſt ſans fiévre. On voit par la qu'ils ne font point la difference du battement du cœur à la ſimple pulſation. Prendre le battement du cœur pour l'unique ſigne de l'acces febrile, c'eſt s'expoſer à connoître la fiévre trop tard. Il eſt très certain que le battement du cœur n'eſt apperceu exterieurement que lorſque la fiévre eſt à ſon plus haut degré.

LesChevaux ont une artére ſur la quelle on peut tater le pouls en tout temps. Appuyés le doigt un peu fort au larmier, un ou deux pouces au deſſus du petit coin de loeil en biaiſant vers l'oreille. La vous ſentirés très nettement la pulſation de l'artére qui vous apprendra en quel état ſe trouve le ſang.

Remede. Si vous jugés que la fiévre eſt cauſée par un acide coagulatif, diminués la maſſe du ſang par une prompte ſaignée. Faites la aſſez abondante, pour qu'elle puiſſe desobſtruer les petits vaiſſeaux, qui ſe trouvent engorgés par l'epaiſſiſſement du ſang, & rendre plus libre la circulation de ce fluide.

Les lavements reiterés ont toûjours été employés avec ſuccés dans ces ſortes de maladies. Si les remedes ordinaires ne ſuffiſent pas pour vaincre la malignité, du mal ſervés vous du medicament qui ſuit, dont j'ai ſouvent experimenté le bon effet.

℞.

℞. ▽. Scabios.
Scordy aa. ℥vi.
De Cinamom. deſtill. ℥iß.
⊖ volat. oleos. noſtri ʒvi.
∼ Camphorat. gt. xx
Corn. cerv. philoſ. calcin.
♁ diaph. aa. ʒiii.
M. d. Sig. F. Mixtura.

Vous en donnerés une once de trois en trois heures par la bouche du Cheval, en lui faiſant garder un regime rigoureux; c'eſt à dire en lui retranchant l'avoine & le foin, & en lui donnant de temps en temps un peu de ſon humecté, & de l'eau blanche avec du miel.

Les promptes ſaignées & les lavements reïterés ſont également utiles dans les fiévres bilieuſes cauſées par un alkali diſſolutif. Vous y joindrés le medicament qui ſuit:

℞. ▽. Papav. errat.
Acetos.
Boragin. aa. ℥iii.
Diaſcord. fracaſtor. ℥ß.
Cordial. Saxon. frigid. ℥ij.
M. f. Mixtur. det.

Vous en donnerés une once au Cheval de deux en deux heures, en lui faiſant garder le même regime.

Pour operer une ſecrétion plus prompte des liqueurs qui engorgent les orifices des petits vaiſſeaux & qui empêchent le cours libre du ſang; vous pour-

rés

rés mettre au Cheval quelques ſettons au poitrail, entre les jambes de devant, au deſſous du ventre, au col des deux côtés, & même au front : Il faudra les laiſſer juſqu'â la gueriſon de l'animal.

CHAPITRE CINQUIEME
Du Vertigo.

Quoiqu'on pretende que la maladie connuë ſous le nom de Vertigo ſoit un accident particulier aux Chevaux, je ſuis perſuadé, qu'elle n'eſt autre choſe que l'effét convulſif d'une fiévre maligne, causé par l'acreté bilieuſe du ſang. C'eſt la fiévre qui produit le vertigo, & non le vertigo qui occaſionne la fiévre.

J'ai parlé dans le Chapître précédent des ſimptomes convulſifs, qui ſurviennent dans les fiévres malignes, qui annoncent la maladie dans ſon dernier periode; & qui ordinairement ſont les avant coureurs de la mort. Cas ſimptomes ſont l'effét de la diſſolution du ſang, lorſque les eſprits animaux étant dans un grand trouble, coulent confuſement & en deſordre dans les fibres muſculaires, & leur donnent des contractions inuſitées. On donne communement à ces mouvements convulſifs le nom de vertigo. On devroit au contraire les regarder comme l'effét d'une autre maladie, & comme les ſignes de l'état dangereux du Chaval malade.

Le vertigo entendu dans ſa vraie ſignification eſt une intermiſſion de la circulation reguliere du ſuc

ner-

nerveux dans les organes des ſens. Les petits vaiſſeaux obſtrués par quelque matiére viſqueuſe provenant d'un ſang epais, empêchent le cours libre des fluides, les quels arretés dans leur progrés privent de temps en temps l'animal de ſes ſens.

La trop grande rarefaction du ſang, ou ſon epaiſſiſſement, ou même quelque fois une ſimple indigeſtion peut occaſioner ce derangement dans la circulation reguliére du ſuc nerveux: une ſaignée proportionnée ſerà trés utile; & le jugement que l'on portera de la qualité ou ſang decidera des remedes ſuivants.

Si le ſang paroit trop attenué & de peu de conſiſtence; donnés touts les matins pendant huit jours la groſſeur d'une noix de l'electuaire composé de

℞. Rad. Acitoſell.
Scorzon. aa. ℥iij.
fl. aquileg. ℥iß.
⊕ depurat. ℥ß.
M. C. ▽ anal. S. Cord. ℥iß
Mel. elect. ℥iv. f. elect. det.

Si le ſang eſt trop epais, & ſi ſa ſeroſité contient beaucoup de flegme, donnés la même quantité de l'Electuaire composé de

℞. Magnes alb. ℥iij.
Oximel. ſquill. ℥i.
⊖ amoniac. aniſat. ʒvi.
Extract. hb. nicot. ʒiij.
M. C. ∀camphor. ʒv.
Mel. elect. ℥vi. f. elect. det.

Si le mal eſt l'effét d'une indigeſtion cauſée par des aliments inuſités, comme du bled nouveau, des féves, ou d'autres grains indigeſts, donnés pendant huit jours touts le matins à jeun un once du medicament qui ſuit, & faites obſerver un regime exacte.

℞. ♁ rite ppt.
hb. abſinth. ʒi.
Gumm. maſtich. ʒij.
eſs. amar. ℈ij.
▽ Stomach. ℥ij.
Ceraſ. nigr. ℥vi.
M. fiat. Mixtur. det.

CHAPITRE SIXIEME.

De la Fourbure, de la courbature & du gras fondu.

La fourbure eſt une eſpéce de rhumatiſme univerſel qui entreprend tout le corps du Cheval & particuliérement le train de devant.

Bien des Marechaux definiſſent cette maladie ſi ridiculement, que ſi l'on ajoutoit foi à leurs diſcours, on croiroit qu'elle ne peut ſe guerir que par des ſuperſtitions contraires au bon ſens. Ils ne connoiſſent cette maladie que lorſqu'elle eſt à ſon plus haut degré; & alors ils ont recours à leurs remedes auſſi ſtupides que violents. De vingt Chevaux attaqués de fourbure ils en detruiſent dix neuf, pour être incertains de guerir le vingtiéme.

La

La fourbure est l'effet d'un réfroidissement subit que le Cheval a souffert tout à coup, après avoir eu grand chaud. La transpiration ayant été interceptée par un froid qui a fermé subitement les pores, la limphe sortie des anastomoses des vaisseaux limphatiques & ne pouvant plus y rentrer, se trouve arretée entre la peau & les muscles, elle s'aigrit, & cause des douleurs aux fibres musculaires aux quelles elle s'attache. Elle les roidit & les entreprend.

Cette limphe extravasée aboutit successivement à son centre perpendiculaire. Elle tombe dans les pieds du Cheval. Par son acreté, elle y fait fermenter les fluides qui nourrissent le petit pied, & elle rend le Cheval boiteux.

Plusieurs maux se compliquent souvent avec la fourbure, selon que le réfroidissement a été plus ou moins universel, & que l'animal a été plus ou moins de temps sans être secouru par les remedes.

La courbature & le gras fondu sont ordinairement les suites de la fourbure, lorsqu'on n'a pas été prompt à y apporter du remede. La limphe extravasée se dilate de plus en plus. Elle se répand dans tout le corps du Cheval. Son acidité augmente, elle s'insinue dans toutes les liqueurs & les fait fermenter. Enfin elle les altére de façon qu'on les voit sortir melées avec les excrements. C'est alors qu'on donne à la maladie le nom de gras fondu. Elle n'est jamais sans fiévre; & elle est toûjours fort difficile à guerir.

Le Cheval peut gagner la fourbure dans l'ecurie & toutes les fois que le passage subit d'une grande chaleur à un grand réfroidissement l'expose a avoir la transpiration interceptée.

Il ne faut pas confondre cette maladie, avec celle qui provient d'une simple indigestion & que les Marechaux appellent très abusivement la fourbure du verd : cette derniere maladie n'etant autre chose qu'une oppression de vigueur, causée par une repletion d'estomach passagere.

Le principe de la vraie fourbure est dans la serosité du sang. Cette serosité poussée par la chaleur hors des orifices des petits vaisseaux, est la matiere de la transpiration. Si elle est interceptée par un froid qui ferme les pores subitement; certe humeur qui ne peut plus ni rentrer dans les petits vaisseaux ni sortir par les pores, devient un corps etranger entre la peau & les muscles & se dispose à la corruption.

Plus les fluides ont de vertu balsamique dans leurs vaisseaux & dans leur fonctions, plus ils aquierent d'acreté maligne lorsqu'ils sortent de leur circulation reguliere. Voila pourquoi la fourbure a des consequences si funestes, lorsqu'on ne vient pas promptement au secours de la nature, pour en detruire la cause.

La serosité maligne, qui est le principe de la courbature, se repand peu à peu dans toutes les parties musculeuses, elle y met les liqueurs en fermentation

&

leur communique sa qualité acre & corrosive. Elle produit la fiévre qui n'est pas sans danger. Elle ronge dans les parties basses comme dans le pied, où elle fait souvent dessouder l'os du petit pied.

La roideur des muscles comprime quelques fois la vesicule du fiel, & verse la bile dans le sang, où la matiere bilieuse excite la fermentation & cause la fiévre. Il arrive aussi que la serosité bilieuse se communique au chile & le dissout au point qu'on le voit sortir avec les excrements. Telle est cette matiere blanche que les Marechaux appellent gras fondu, & qui même aprés être sortie du fondement conserve encore quelque temps son bouillonnement & sa fermentation.

Commencés à donner du soulagement à l'animal par une saignée. Faites suivre des lavements reiterés. S'il est question d'une fourbure simple qui entreprend le train de devant & tout le corps de l'animal, usés du remede qui suit. Traitement de la maladie.

℞. ♁ rad. squill. marin. ℥ij.
Rhubarb. ust. ℥iv.
hb. sanic. ℥i.
Croc. ♂ aperitiv. ℥ß
⊖ 🜿 & ⦶ri aa. ʒvi.
🜿 ⊕ti ʒiij.
⊖ volat. C. C. ʒij.
M. f. p. divid. in partes æqual. vij.
det. ad Chtm.

Vous donnerés touts les matins à jeun une dose de cette poudre dans une chopine de vin blanc. Cette Medecine est propre à dissoudre les serosités malignes & à les faire evacuer par la transpiration ou par l'excretion.

Il est necessaire de les extirper des parties inferieures, & principalement du pied qui en souffre de vives douleurs. Preparés.

℞. Farin. fav. lib. ij.
℅ laurin. ℥iij.
V optimi. q. s.

Melés le tout ensemble & faites en une pâte bien liquide. Faites la bouillir, un moment. Prennés la toute bouillante & mettes en dans les deux pieds de devant, de maniere qu'ils en soient bien remplis. laissés un peu réfroidir le reste, & lorsque le degré de chaleur sera tel que vous puissies manier cette pâte sans vous bruler, appliques en à l'entour de la couronne des deux pieds. Mettés une bande pour l'y assujettir, & afin qu'elle ne puisse se detacher ni de la couronne ni de la sole du pied. Continues cette operation touts les jours pendant huit jours, & elle aura l'effet que vous desirés.

Les lavements que j'ai reccommandés pour la commencement de la maladie doivent être continués jusqu'au retablissement du Cheval. On peut les réiterer hardiment trois fois par jour, sans craindre d'exceder. Leur composition sera de

℞.

℞. Scor. ♁ij ℥v.
fl. malv.
hb. Camomill. aa. m. j.
⊖ polychreſt. ℥ij.
Coccin. in cerevia. Menſur. j. per horam quadrant. filtr. & addet.
☍ laurin. ℥vj. det. & applicet. pro duabus vicibus.

Si le mouvement du pouls annonce la fiévre. N'attendés pas les ſignes du battement du cœur. La maladie alors ſeroit trop avancée, & le remede viendroit trop tard. Saignés promptement des deux côtés du col. Employés les lavements réiterés, & prepares en ſuite.

℞. ♁ rad. ſquill. marin.
Chin. el. aa. ℥iij.
Rhabarb. uſt. ℥iv.
♁ diaph. ♂liſ. ʒij.
Conch. ppt. ℥ß.
⊖ abſinth.
☿ ⊖ti. aa. ℥iij.
🜄 fol. ☿
Croc ♂ aperit. aa. ʒiv.
M. C. eſs. vitr. ♂tis ℥ß.
🜅 camphorat. ℥ij.
▽ deſtill. alexiph. ℥v.
Syrup. de nicot. ℥iij.
Mel. elect. ℥vi.
f. elect. det.

Vous

Vous donnerés touts les jours le matin, à midi & le ſoir la groſſeur d'un oeuf de poule de cet electuaire à la racine de la langue du Cheval. Continués juſqu'a ce que la fiévre ceſſe, & faites garder un regime exact.

Quand à la maladie de gras fondu qui ſurvient quelque fois au Cheval, ſans avoir été precedé de fourbure; elle eſt l'effet d'un travail outré, par le quel le ſang & les liqueurs emanées du ſang ont été pouſſées dans un mouvement precipité. La ſeroſité extravasée par les orifices des petits vaiſſeaux s'eſt melée avec les humeurs bilieuſes, qui lui ont communiqué leur qualité acide. Elle a été enſuite repompée dans le ſang. Elle y à excité la fermentation & produit la fiévre.

Pluſieurs Marechaux ont cru juſqu'a preſent, que comme cette maladie n'attaque guéres que les Chevaux gras, elle provenoit de ce que la graiſſe fondoit dans leur corps & ſortoit enſuite avec les excrements, prennant pour de vraie graiſſe cette liqueur blanchatre qui ſort du fondement. Il eſt bon de les detromper de cette erreur, en leur apprennent la veritable cauſe de cet effet.

Le gras fondu, dont le nom eſt une conſequence de leur fauſſe idée, provient de ce que le ſang étant trop epais circule difficillement. Si un ſang de cette nature vient a être agité par une cauſe violente, la forte extenſion des vaiſſeaux fait, que la bile s'embarraſſe dans le foye & qu'elle en engorge les glandes.

Cet

Cet engorgement empeche le cours libre du ſang qui vient de l'eſtomach, de la rate & des inteſtins. Le ſang ainſi gené depoſe dans les glandes inteſtinales un trop grande abondance de limphe ſalivale. Cette limphe étant miſe en fermentation par l'acide bilieux, diſſout celle qui eſt attachée aux parois des inteſtins & l'entraine avec les excremens. Cette limphe eſt l'humeur viſqueuſe qu'on apperoit au tour de la fiente & qu'on prend pour du gras fondu.

Le Cheval perd l'appetit. Il ſe couche ſouvent & ſe releve auſſitôt. Il regarde ſes flancs & perd ſes forces tout à coup. S'il ſort de ſes naſeaux une matiere melée avec du ſang, le ſigne eſt mortel. Signes.

Employés d'abord les ſaignés du col & les lavements. Uſés du lavement que j'ai indiqué pour la fourbure, & ajoutes y une demi once d'un baume que l'apotiquaire connoîtra ſous le nom de Traitement.

Balſ. opiat. ſpagbyrice correct. prepares en ſuite

℞. ♁ Magnes alb.
ovorum teſt. aa. ℥ij.
⊖ abſinth. ʒij.
Liqu. 🜄 fol. ♀ri. ʒiv.
eſs. ⊖ ♂is. ʒi.
▽ deſtill. ex fl. Ranunc. ℥iv.
Analept. ℥v.
Ceraſ. nigr. liv. ß.
M. f. Mixtur. det.

Vous

Vous en donnerés toutes les deux heures une demi once, & vous ferés garder au Cheval malade un regime exact. Si la fiévre ne diminue point, réiterés la saignée, & prodigués les lavements. Appliqués quelques settons à la poitrine & sous le ventre. Continues ce traitement jusqu'à ce que le Cheval soit retabli.

CHAPITRE SEPTIEME

Du mal de Cerf.

L'etimologie de cette denomination n'est pas facile à decouvrir. Les opinions varient à cet egard, aussi bien que sur la nature & les causes de eette dangereuse maladie.

Signes. Elle s'annonce par des signes clairs & sensibles. Le col & les machoires du Cheval deviennent roides & immobiles. Les yeux lui tournent par intervalles. Il a le corps & les deux trains tout entrepris. Sa peau est seche. Il lui prend de temps en temps des battemens de flancs & de cœur très violents. Ces battemens reviénnent quelque fois coup sur coup & toûjours sans regle.

Je regarde le mal de Cerf comme l'effet spasmodique d'une humeur acre. Cette humeur composée de parties spiritueuses & volatiles se joint aisément au suc nerveux & est entrainée avec lui dans les nerfs. Là elle irrite les ésprits nerveux & met les nerfs dans une contraction spasmodique.

On

On a connu pas experience que ſi la fiévre ſurvient le quatriême ou le cinquiême jour, cette fiévre aïant la force de ſeparer, par la concuſſion des fibres, l'humeur acide du ſuc nerveux, il y a de l'eſperance que le Cheval en réchapera. Il eſt difficille que l'animal vive au de là du neuviême jour, qui eſt le jour critique de cette maladie, principalement lorſque le ſpaſme a entrepris tout le corps du Cheval. Il y a fort peu d'exemples de Chevaux guéris de ce mal. Ce que j'ai trouvé de plus ſalutaire, c'eſt une ſaignée très prompte, & quantité de lavements emollients.

Les Marechaux font des efforts inutiles pour ouvrir la bouche du Cheval malade, parcequ'ils croyent que le mal ne vient que du ſerrement des machoires, & que ſi elles étoient une fois deſſerrées, le mal ſe diſſiperoit tout d'un coup. Mais cette pratique comme tant d'autres ne prouve que leur ignorance profonde.

Lorſque vous apercevrés les prémieres atteintes du mal de cerf, que vous reconnoîtres au col roide que le Cheval étend en ouvrant les naſeaux & en vous regardant de travers. Préparés.

℞. Cremor. Cinnab. ʒi.
-^- vitriol. antepilept. gt. xxx.
▽ papav. errat. ℥i.
Ceraſ. nigr. ℥i.
M. f. Mixtur. det.

Faites avaler cette composition tout à la fois au Cheval malade. Repetés la même dose de six en six heures. Faites le frotter en suite avec un bouchon de paille sur toutes les parties que vous jugés être entreprises du spasme, principalement sur l'epine du dos. Quand il aura été fortement frotté à sec & que la peau sera bien échaufée, frottés les mêmes parties avec l'onguent dont voici la composition.

℞. ℅ destill. succin.
lumbric. ☿ aa. ℥ß.
~ Camphorat. gut. xv.
pingued. Castor. ℈ij.
M. f. unguent. det.

Donnés souvent de l'eau d'orge avec du miel, & si le Cheval ne peut boire, laissés toûjours à ses cotés un sceau rempli de cette eau, afin qu'il puisse rafraichir sa bouche quand il voudra.

CHAPITRE HUITIEME.

De l'effort du muscle pectoral vulgairement appellé avant cœur & de l'effort des muscles de l'aine.

Le mal que les Marechaux appellent avant cœur est une tumeur qui se forme au poitrail vis-à-vis du cœur. Cette tumeur est presque toûjours accompagnée d'une fiévre violente.

Signes. Le mal s'annonce par la tumeur qui paroit au dehors. Le Cheval devient triste. Il tient la tête basse, & on lui sent un grand battement de cœur. Il tombe

par

par terre de temps en temps comme ſi le cœur lui manquoit & qu'il fut pret à s'evanouir. Il perd totalement l'appetit; & la fiévre devient quelques fois ſi violente qu'elle lui cauſe une douleur aigue & qu'elle eſt capable de le faire mourir en fort peu de temps.

Cette maladie peut avoir deux cauſes. Une morfondure peut avoir epanché du ſang dans les graiſſes & dans les attaches du muſcle pectoral. Ce ſang epanché y forme de la matiere laquelle venant à fermenter dans un endroit ſi ſenſible, allume neceſſairement une fiévre violente. Cauſes.

L'autre cauſe qui n'eſt pas moins vraiſemblable & à la quelle touts ceux qui ont écrit de ce mal n'ont pas même penſé, eſt un ecart ou un effort du Cheval, qui aura forcé les tendons du muſcle pectoral. Cet effort ne peut manquer de cauſer une vive douleur au Cheval, vu la ſenſibilité de ces parties. L'irruption du ſang des vaiſſeaux dans le temps de l'ecart a du produire une tumeur, & l'inflammation en eſt la ſuite.

Quelle que ce ſoit la cauſe de ce mal, on doit toûjours le regarder comme un abſcés qui s'eſt formé dans le muſcle dont nous parlons. Tout abſcés eſt douloureux dans le temps que la ſuppuration ſe prepare. Cette douleur jointe à l'inflammation des parties voiſines ou le ſang eſt arreté & caillé, produit la fiévre. Il eſt donc neceſſaire d'en prévenir les mauvaiſes ſuites par la ſaignée. Il faudra en même Traitement.

aider la ſuppuration par des onguents emollients. Si la ſuppuration aboutit au dehors, de maniere que par les remedes ou par l'operation on puiſſe faire ſortir la matiere, le mal n'aura rien de dangereux.

Si au contraire l'inflammation ſe communique au pericarde & aux fibres du cœur, ſi elle produit des anxietés & des evanouiſſemens, il faut ſecourir promptement le Cheval malade, par des ſaignées reiterées & par des medicaments cordiaux. Il eſt a craindre que la ſuppuration n'aboutiſſe au dedans, ce qui ſeroit certainement mortel.

Il vient auſſi au Cheval une groſſeur douloureuſe au haut de la cuiſſe, à l'endroit on elle ſe joint au bas ventre, c'eſt a dire à l'aine. Ce mal eſt auſſi dangereux que le précedent, lorſque la ſuppuration eſt interne; parceque la matiere ne pouvant pas être evacuée, corrompt les parties du dedans & cauſe la mort de l'animal.

L'un & l'autre de ces maux produiſent la fiévre par l'inflammation du ſang arreté dans la tumeur. Il faut ſaigner le Cheval du col, & lui donner beaucoup de lavements. Vous graiſſerés la tumeur avec des ſuppuratifs; & ſi vous apercevés que la tumeur aboutiſſe au dehors, il faudra la percer pour faire ecouler la matiere afin de remedier à la fiévre & de calmer la grande agitation du ſang. Préparés

℞.

℞. ♄ magnes alb. ℥iij.
Cinnab. montan. ʒiij.
Croc. ♂ aperitiv. ℥i.
⊖ ♀ri ℥iß.
M. C. mel. elect. lib. ß.
🜄 ☾ dulc. ℥ij.
f. elect. det.

Chaque jour le matin à midi & le soir vous donnerés la grosseur d'un oeuf de poule de cet electuaire à la racine de langue du Cheval. Le régime doit être de l'eau blanche, & du son avec un peu de farine d'orge mouillée.

CHAPITRE NEUVIEME

Des avives & de l'etranguillon.

Les Chevaux ont des glandes à la machoire au dessous des oreilles qu'on nomme avives, ce sont les mêmes que celles qu'on nomme parotides dans le corps humain. Il y a d'autres glandes à la racine de la langue qu'on nomme simplement glandes du gosier du Cheval. Ce sont les mêmes qui aux hommes portent le nom d'amigdales.

Les Marechaux pretendent que les avives sont par elles mêmes sujettes à des maux douloureux & lorsque la chose arrive, ils disent que le Cheval à les avives. Le gonflement des glandes du gosier est comme l'esquinancie aux hommes. Ce gonflement contraint la respiration du Cheval, & c'est ce qu'on nomme étranguillon. J'ap-

J'approuve l'opinion de Mr. de Garſault qui n'admet pas la ſenſibilité des avives. „ On pourroit, „dit-il, en douter aſſez raiſonnablement, attendu „que les operations qu'on fait aux Chevaux, qu'on „dit avoir les avives, qui eſt de les preſſer, de les „piquer, de les battre & dans le temps qu'on les „croit aſſez douloureuſes pour tourmenter un Che„val de la force dont il agit alors, ſeroient capables „d'y exciter une inflammation beaucoup plus vio„lente, d'allumer ſon mal & de le rendre comme „fol!

Je crois donc que les avives ſont inſenſibles, puiſqu'elles ne font pas cet effet; & je ſuis perſuadé qu'on eſt bien eloigné de la ſource du mal, quand on ſe borne à la ſenſibilité des avives.

Je trouve dans l'expreſſion ordinaire des Marechaux une raiſon pour appuyer mon ſentiment. Ils diſent qu'il n'y a jamais d'avives ſans tranchées. Il pourroit ſe faire en effet, que ce qu'on nomme avives, ne fut autre choſe qu'un mal de ventre: d'autant plus que les ſignes des avives ſont les mêmes que ceux des tranchées. Le Cheval ſe tourmente exceſſivement par la douleur qu'il ſoufre. Il ſe couche, il ſe roule par terre, il ſe releve ſouvent & il ſe débat fortement.

Le gonflement des avives provient d'une réplétion de ſang dans les veines jugulaires, dont quelques rameaux paſſent au travers des avives. Lorſque la maladie des tranchées ou quelque autre

mala-

maladie aigue cauſe l'emotion du ſang, les veines jugulaires en ſont plus remplies, & dilatent par conſequent le volume des parotides qu'on appelle avives. C'eſt pour quoi l'on obſervera preſque dans toutes les maladies aigues, que les avives ſont gonflées. Les Marechaux eux mêmes prouvent par leur pratique l'abus de leur opinion; puiſqu'ils gueriſſent les avives avec les remedes faits pour guerir les tranchées. Je ne dirai rien de certains Marechaux qui prétendent guerir les avives avec des paroles. Cette abſurdité eſt digne de leur charlatanerie.

L'etranguillon eſt une maladie réelle. Les glandes du goſier ont un gonflement ſenſible & douloureux. Le Cheval tient la tête haute, a cauſe de la tenſion de cette partie. Ses temples, ſa tête & ſes yeux s'enflent en même temps. A peine peut il boire & manger. Il ne reſpire que difficillement, & à meſure que le mal augmente, la langue lui ſort de la bouche. Il ne peut plus avaler & il rejette la boiſſon par les naſeaux. Enfin le gonflement peut devenir ſi fort qu'il comprime la trachée artére, ôte la reſpiration & etouffe le Cheval. Signes de l'etranguillon.

Cette maladie eſt un embarras & un epaiſſiſſement de la limphe dans les glandes du goſier. Elle peut venir de ce que l'animal a paſſé d'un grand chaud à un grand froid, ou de ce qu'il a bu aïant trop chaud, après avoir été fatigué à outrance. Cauſes.

Comme l'etranguillon eſt une inflammation des amigdales ou glandes du goſier, par l'arrét du ſang

&

& de la limphe dans le corps de ces glandes, & que le mal fait quelques fois beaucoup de progrés en peu de temps; il faut d'abord ſaigner le Cheval deux ou trois fois. On lui injectera en ſuite un gargariſme avec une ſeringue faite exprés pour cet uſage. Ce gargariſme ſera composé de

℞. hb. abſinth.
melilot. aa. m. ij.
fl. Camomil. m. j.
Coccin. in ▽. fontan. menſur. ß
per horam ß. filtr. & addet.
⊖ ♀ri ℥ß.
Syrup. viol. ʒij.
Suc. mali citr. ℥i.
f. gargariſm. det. ad uſum.

Préparés en ſuite.

℞. ⊖ ♀ & ☽ri. aa. ℥ij.
Croc. ♂ aperit. ʒiij.
♁ diaph. ʒij.
M. C. mel. elect. ℥viij.
f. elect. det.

Donnés au Cheval deux fois par jour de cet electuaire de la groſſeur d'une noix; & frottés exterieurement les glandes du goſier avec l'onguent ſuivant.

℞. unguent. de Althe.
Verbaſc.
de Linar.
℅ melilot. aa. ℥i.
Sapon nigr. ℥ij.
M. f. unguent. det.

CHAPITRE DIXIEME

Des Tranchées.

Aucun animal n'eſt ſujet aux douleurs d'entrailles comme le Cheval. Pluſieurs cauſes peuvent lui occaſionner des tranchées inſupportables, qui mettront ſa vie en danger. Pour en donner une connoiſſance plus exacte, je les diviſerai en ſix éſpeces, qui ſont.

Les Tranchées d'ingeſtion & de vents.

Le *Convulvulus* ou *Miſerere.*

Le Teneſme.

Les Tranchées de retention d'urine.

Les Tranchées rouges ou bilieuſes.

Les Tranchées causées par les vers.

De quelque éſpece que ſoient les tranchées, elles cauſent beaucoup de douleur au Cheval, & s'annoncent toutes à peu près par les mêmes ſignes. Le Cheval ſe débat, ſe couche & ſe releve ſouvent. Il regarde ſes flancs & la ſueur lui prend : voila les ſignes généraux. Il y en a de particuliers à chaque éſpece, leſquels avec l'inſpection des excrements peuvent faire decouvrir la cauſe. Signes.

Les tranchées d'indigeſtion & de vents proviennent d'avoir trop mangé ou trop à la hate. Les Chevaux qui tiquent y ſont fort ſujets, parceque moïenant le mouvement du tic & une éſpece de rot dont le tic eſt accompagné, ils avalent beaucoup de vent. Ce vent remplit leurs inteſtins & les étend au point de leur cauſer les douleurs les plus aigues. Cauſes.

Traitement.

Cette maladie demande un prompt ſecours. Il faut toûjours commencer par les lavements. Celui dont vous trouverés plus bas la recette n'a jamais manqué de faire ſon effet dans cette maladie. Si vous obſervés que la fiévre accompagne les tranchées, ſoyes aſſuré que l'inflammation ſe prépare dans les inteſtins. L'extenſion causée par les vents empêche le cours libre du ſang dans cette partie. Le ſang s'y arréte. Il engorge les petits vaiſſeaux. De la l'inflammation. Faites ſaigner le Cheval ſur le champ. Prépares.

℞. Theriac. de Veniſe ℥i.
Mettés le dans de l'eau de ceriſes noires ℥ij.

melés le tout enſemble, & faites avaler.

Voici la recette du lavement ſpecifique.

℞. Scor. ♂ ℥iv.
hb. Camom.
de alth. aa. m. j.
Sem. fænic. & aniſ. aa. ℥i.
Coccinet. in cereviſia. Menſur. j. per horam quadrant. filtr. & addet.
☍ laurin. ℥v.
⊖ polychreſt. ℥i.
Balſam. oppiat. ſpaghyrice correct. gt. xx.
det. pro duabus vicibus.

Convul-

Convulvulus.

Les vents peuvent occaſionner une éſpece de tranchée très dangeureuſe qu'on nomme *Convulvulus* ou *Miſerere*. Il ſe fait un repli de l'inteſtin ſur lui même, qui empêche les matieres de paſſer. Il faut ſur toutes choſes tacher de prevenir l'inflammation de l'inteſtin. Car lorſque cette inflammation ſe forme, elle fait mourir le Cheval en très peu de temps.

Le ſeul moïen eſt de ſaigner juſqu'a defaillance, & de réiterer les lavements. L'inteſtin ne peut reprendre ſa ſituation naturelle, lorſqu'il a été une fois entrepris par l'inflammation. C'eſt donc a detruire cette cauſe qu'il faut principalement s'attacher. Les medicaments par la bouche ne ſont d'aucune reſſource, parceque le pli de l'inteſtin leur intercepte le paſſage. Le lavement dont j'ai donne ci-deſſus la recette ſera le meilleur de touts pour calmer les douleurs & éteindre l'inflammation.

Teneſme.

Le Teneſme, outre les ſignes généraux de tranchées, ſe fait connoître par les efforts que le Cheval fait pour fianter. Efforts inutiles, il ne rend que des glaires qui ſe detachent des boyaux avec douleur. Le Cheval ne fait pas continuellement ces efforts. Il y revient par intervalles, & toûjours avec des douleurs exceſſives. Ce mal eſt ordinairement precedé d'un flux de ventre, & il a beaucoup de raport avec la diſſenterie de l'homme. Il provient d'une

grande acreté dans le ſang, qui depoſe des humeurs mordicantes dans les inteſtins par les glandes dont ils ſont remplis; & comme ces humeurs ne peuvent ſe detacher que très lentement, elles cauſent des douleurs inſupportables. Cette matiere acre ronge quelques fois les parois de l'inteſtin, & y produit une inflammation, qui ſe manifeſte par la fiévre qui ſurvient, & qui eſt toûjours dangereuſe dans cette maladie.

La ſaignée eſt peu utile au mal, a moins que ce ne ſoit pour s'oppoſer à l'inflammation & à la fiévre accidentelle. Les lavements anodins frequemment réiterées ſont le remede le plus efficace. Préparés.

℞. Son & grain de lin aa. 1 poignée
huile commune 6 onces.
Jeauns d'œufs N. 2 ou 3.
Baume opiatique 20 gouttes.

Delayés le jeaune d'œufs avec l'huile. Melés le tout avec une chopine de lait de vache. Et appliqués le tiede.

Donnés deux ou trois fois par jour le medicament qui ſuit.

℞. Rhubarb. uſt. ℥iv.
Magnes alb. ℥ij.
Suc. lign. ſant. Citrin. ℥i.
°/° ſem. papav. alb. ℥i.
M. C. mel. eleƈt. ℥v.
f. eleƈt. det.

Appli-

Appliqués en de la groſſeur d'une noix à la racine de la langue. Faites obſerver un régime ſevere. Donnés de l'eau blanche melée avec du miel & une once de nitre depuré.

Tranchée de retention d'urine.

L'urine eſt une liqueur que le ſang dépoſe dans les reins, & par la quelle il ſe decharge d'une ſurabondance de parties ſalines & ſulfureuſes, qui s'étoient introduites dans ſa maſſe. Cette liqueur ſe filtre dans la veſſie, comme la matiere de la tranſpiration paſſe au travers des pores de la peau.

Si l'urine ſe trouve chargée d'une matiere epaiſſe, gluante & acre; il ſe peut que cette matiere s'amaſſe dans le col de la veſſie, qu'elle obſtrue le canal de l'uretre, & qu'elle produiſe ainſi la retention d'urine. Ce mal eſt douloureux en lui même. Il devient très aigu & très dangereux, lorſque l'extenſion de la veſſie & l'acreté de la matiere font craindre l'inflammation de cette partie. Il eſt de la derniere conſequence de prevenir cette inflammation par une ſaignée ſuffiſante & par les lavements emollients. L'un & l'autre eſt neceſſaire pour empêcher la complication de la fiévre, qui augmenteroit l'inflammation. La gangrene ſuivroit bientôt dans des parties ſi delicates & qui ſont composées d'une ſi grande quantité des petites fibres & de nerfs.

Dans le cas d'une obſtruction rebelle, ou d'un inflammation au col de la veſſie, annoncée par de la fiévre; il n'eſt pas apropos d'employer beeucoup Traitement.

de

de diuretiques, qui chariroient dans la veſſie de nouvelles ſeroſités, & augmenteroient les douleurs & l'inflammation. Il faudra ſeulement aider la nature par des remedes exterieurs & par des diuretiques froids & adouciſſants.

Quand la maladie conſiſte dans une ſimple retention d'urine causée par les glaires ou par les vents qui engorgent ou qui compriment le canal de l'uretre: il ſuffit quelquesfois de mener le Cheval dans une bergerie, & de lui faire ſentir la fiente des moutons. Les parties ſalines volatiles qui ſortent de cette ordure picotent le conduit de l'urine; elles le diſtendent, & l'urine paſſe à ordinaire.

A l'égard d'une retention douloureuſe, que le Cheval annonce en ſe debatant continuellement, & par l'anxiete qui le met en ſueur; il faut employer la ſaignée & les lavements emollients. Prêparés

℞. ♁ ſem. petroſell. ℥ß.
Cryſt. ♀.
♀ ⊖ti. aa. ℥i.
Infund. in ▽ deſtill. ex fl. Ranunc. ℥viij.
f. Mixtur. det.

Donnés en deux onces de deux en deux heures.

Composés le lavement ſuivant.

℞. Scor. ♂ij ℥vi.
hb. melilot.
fl. Chamomil. aa. m. j.
Sem. fœn. græc. ℥ij.
⊖ polychreſt. ℥ij.

Cocci-

Coccinet. in cerevisia. Mensur. j. per horam quadrant. filtr. & addet.

°₀° laurin. ℥viij.

Balsam. oppiat. spagh. correct. gt. xxx.

det. pro duabus vicibus.

Tranchée bilieuse ou tranchée rouge.

Les Marechaux qui en faisant l'inspection du Cheval mort de la maladie dont nous parlons ici, ont observé les boyaux rouges, en ont tiré la consequence de lui donner le nom de tranchée rouge. Ils ignorent que toute inflammation dans les intestins, les rend rouges par le sang qui s'y arrete.

La tranchée bilieuse provient d'une bile arrétée dans le foye, qui retenant le sang dans les intestins, y cause l'inflammation qui est bientôt suivie de gangréne.

Il n'est pas facile de distinguer ces tranchées des autres, elles ont les mêmes signes. Elles n'attaquent d'ordinaire que les Chevaux d'un temperament bilieux. Ainsi ce n'est que par la connoissance du temperament de l'animal que l'on peut conjecturer ce mal.

Il faut saigner précipitamment, plusieurs fois coup sur coup, faire beaucoup boire le Cheval, en lui donnant du Cristal mineral quatre onces pour un sceau d'eau. Il faut retrancher toute nourriture, & prodiguer les lavements emollients. Traitement.

Tran-

Tranchées de vers.

Il y a quatre éspeces de vers qui s'engendrent dans le corps du Cheval. On trouve dans son estomach des vers gros comme des feves blanches. Ils sont rougeatres, & un peu velus sur le dos. Ils n'ont rien de dangereux.

D'autres semblables a ceux la, mais plus petits, sortent avec la fiente & les excrements. Ils ne sont pas plus dangereux que les precedents.

Il y a d'autres vers longs d'un demi pied & pointus par les deux bouts, que l'on apperçoit quelques fois dans la fiente. Ceux la peuvent causer des tranchées.

Les plus dangereux sont de petits vers faits comme de grosses aiguilles. Ils donnent des tranchées très douloureuses & souvent font mourir le Cheval.

Ce n'est point par corruption que les vers s'engendrent dans le corps de l'animal. Des oeufs d'insectes deposés sur les aliments que les Chevaux mangent, les produisent. Il s'en forme dans l'estomach ou dans les intestins un paquet que l'on nomme la poche des vers. C'est ce qu'il faut dissoudre, pour faire mourir les vers contenus dans cette poche.

Lorsque vôtre Cheval donne des signes de tranchées par des mouvements si violents, qu'il fait des actions de desespoir, qu'il se laisse tomber par terre, qu'il y reste sans mouvement, qu'il se mord les flancs & les regarde souvent, qu'il sue, qu'il se débat, qu'il se jette par terre & se releve; il y a toute apparence que

que l'animal a des vers. Vous en ferés encore plus certain en lui donnant les remedes, qui font mourir les vers.

Il est inutile de saigner. Donnés des extraits amers, une once de sublimé doux dans une once de theriaque de Venise, ou une chopine d'huile d'olive. Ces remedes tuent infailliblement les vers, & vous les verrés sortir morts avec la fiente. Remede.

Les vers sont d'autant plus dangereux aux Chevaux, qu'ils leur rongent, & percent souvent l'estomach ou les intestins. Il est bon de donner aux jeunes Chevaux qui reviennent des prairies quelque remede contre les vers. Pour ne pas leur donner du degout du manger, je mets quelques onces de mercure dans un demi pot d'eau, je l'y laisse infuser 24. heures. Je verse l'eau par inclination & je la donne à boire au Cheval.

CHAPITRE ONZIEME.

Du pissement de sang, & du flux d'urine ou pissement froid.

Le pissement de sang n'est point pour les Chevaux une maladie dangereuse. Il faut très peu de sang pour teindre l'urine, & pour lui donner une couleur rouge si forte, qu'on croiroit que le Cheval ne pisse que du sang. Cette incommodité n'a d'ordinaire d'autre principe qu'une trop grande abondance de sang dans les vaisseaux. Un excés de chaleur, ou une

une courſe de longue durée peuvent mettre le ſang dans une ſi grande agitation qu'il faſſe une eruption dans les reins & paſſe dans la veſſie. Une ſeule ſaignée du col, & ♀ ☿ dulc. ℥ij. dans un ſceau d'eau que vous ferés boir au Cheval remedieront promptement à cette incommodité, qui n'aura point de ſuites facheuſes.

Il peut arriver au Cheval, qu'un de ſes gros vaiſſeaux ſe rompe dans un effort, ou par un coup de pied qu'il aura reçu d'un autre Cheval, & que le ſang qui en ſort en abondance paſſe dans la veſſie. Alors le mal eſt dangereux & ſouvent mortel; parceque la partie offensée devient ſujette à l inflammation; le ſang ſe trouvant arreté, & étant par la même dans le cas de fermenter & de ſe corrompre. Il faut ſaigner, qu'il y ait fiévre ou non, faire obſerver un régime exact, & donner le medicament qui ſuit.

℞. ▽ portulag. lib. j.
♄ pyrol.
rad. pentaphyll.
hb. plantag centum nod. aa. ℥ß.
M. f. Mixtur. det.

Faites en avaler ſix onces de ſix en ſix heures au Cheval malade. Et usés frequemment du lavement composé de

℞. hb. Lyſimach.
Cynogloſs. c. toto aa. m. j.
Cocc. in Cereviſia Menſur. j. per horam quadrant. filtr. & addet.

Butir. recent. ℥iv.
Balſ. oppiat. gt. xxxx.
f. Clyſter. pro duabus vicibus.

Vous pourrés vous ſervir auſſi de l'electuaire dont voici la compoſition.

℞. 🜍 fl. Sambuc.
Cupreſſ. aa. ℥ij.
Sem. aniſ.
agni caſti. aa. ℥iß.
🜍 diaph. ʒij.
M. C. 🝆 hyperic. ℥iv. mel. elect. ℥x.
f. elect. det.

Vous en donnerés trois fois par jour de la groſſeur d'une noix à la racine de la langue.

Il y a des Chevaux qui piſſent l'eau toute pure telle qu'ils l'ont bue. Ils boivent continuellement, & plus ils boivent, plus ils piſſent de cette eau toute crue. Ils maigriſſent, ils deviennent foibles, ils perdent l'appetit. Quelques fois la fievre ſurvient, & leur donne beaucoup de chaleur. Quand le mal eſt à ce periode, il eſt à craindre, que l'animal ne periſſe d'une inflammation cauſée par le ſang arreté dans les poumons ou dans les reins.

Ce mal eſt l'effét d'une indigeſtion pour avoir mangé de l'avoine nouvelle, qui n'eſt pas encore bien ſeche & qui fait dans l'eſtomach une eſpece de pâte très-difficile à digerer. L'avoine ceuillie dans des terrains marecageux peut produire le même effét. Les parties ſulfureuſes dont elle eſt remplie

donnent du relachement aux vaiſſeaux. Ils n'ont plus aſſez de force pour retenir l'humidité dans les conduits, où elle doit être rectifiée & filtrée, pour qu'une partie paſſe dans les reſervoirs limphatiques & le reſte ſe mele avec les autres humeurs. Les vaiſſeaux ainſi relachés & ne pouvant retenir l'eau, que le Cheval a bue, elle ſort toute crue & ſans être teinte de la couleur, que la digeſtion auroit dû lui communiquer.

Les fluides du corps ne ſont point rafraichis par cette eau, qui paſſe ſans s'arrêter; la tranſpiration continuelle diminue neceſſairement de leur maſſe, & cette deperdition de ſubſtance n'étant point reparée, il en doit reſultet une grande ſecheréſſe & une grande alteration dans le ſang.

Dans cette maladie le mouvement des poumons eſt contraint, ce qui rend la reſpiration plus difficile. Les reins par un écoulement d'eau trop frequent deviennent douloureux, ils s'echauffent & leur inflammation eſt à craindre. Il eſt neceſſaire de prévenir la fiévre par la ſaignée. Préparés enſuite

℞. Cingiber. ℥ß
Cinamom. ʒi.
Rhabarb. ℥iij.
M. C. mel. deſpumat. ℥vij.
f. elect. det.

Donnés deux fois par jour de cet Electuaire la groſſeur d'une noix à la racine de la langue : préparés encore

℞. Fol.

℞. Fol. querc. m. j.
Coccinet. in ▽ fontan. menſur. j. ad medietatem. filtr. & addet.
-ᐩ- ⊕ dulc. ℥i.
Croc. ♂ adſtring. ℥ß.

Vous metterés la moitié de cette compoſitïon dans un ſceau d'eau avec de la farine d'orge & vous le donnerés à boire au Cheval.

CHAPITRE DOUXIEME

Des Chevaux frappés de la Fumée.

Il eſt rare, que les Chevaux ſoïent frappés de fumée à un tel excés, qu'il faille des remedes pour les guerir.

Le feu par la negligence d'un Domeſtique peut prendre dans une Ecurie, ſans que Perſonne ſe préſente pour faire ſortir les Chevaux. La fumée qui entre par leur naſeaux les rend immobiles & comme hebetés. La fumée du foin & de la paille a des ſouffres groſſiers, qui font ſur les Chevaux le même effét que la vapeur du charbon ſur les hommes. Ils caillent le ſang & en arrêtent la circulation.

Dans un accident pareil, il faut ſaigner le Cheval & lui faire avaler des medicaments propres à rétablir la fluidité du ſang. Une demi once de la poudre des chartreux melée avec du miel & appliquée à la racine de la langue, paſſe pour un remede trés ſalutaire contre cette maladie. Ou preparés de l'eſprit

de

de ſel amoniac, de la poudre des chartreux deux onces. Filtrés premierement l'eſprit des qu'il aura une aſſez forte teinture de ſafran. Meléz le tout enſemble avec quatre onces de miel bien purifié, & donnés en au Cheval deux ou trois fois par jour de la groſſeur d'une noix; n'oubliéz pas les lavements reïterées. Continués ce traitement, juſqu'à ce que le Cheval ſoit rétabli.

CHAPITRE TREIZIEME.

De la Palpitation du Cœur & du Vertigo de Vapeurs.

La palpitation du cœur eſt un mouvement plus précipité que le mouvement ordinaire occaſionné par la contraction alternative des deux ventricules de ce viſcére. Cette definition eſt ſimple; mais elle n'eſt pas ſuffiſante pour faire connoitre la cauſe du mal, & pour indiquer le remede.

Levenhœck & Fallope ſoutiennent que le mouvement & la contraction des muſcles ſont abſolument dirigés par le ſang & par les eſprits animaux dont l'ecoulement dans les fibres muſculaires operent leur contraction; & que ſi ces deux fluides ceſſent de ſe communiquer aux fibres, celles y reprennent leur état naturel & perdent leur mouvement.

Bartholin & Malpighi n'admettent que la même & ſeule cauſe qui fait mouvoir les muſcles, c'eſt le cours du ſang & l'écoulement du ſuc nerveux dans

les

les fibres muſculaires. Si le cours du ſang & des eſprits eſt regulier & ſans interruption, la contraction des muſcles ſe fera regulierement. Mais ſi le cours de ces deux fluides eſt inégal, la contraction des parties muſculaires ſera dereglée.

Les muſcles du cœur & les thorachiques n'ont point d'autre moteur que le fluide nerveux qui de concert avec le ſang, par ſon écoulement dans le muſcle & dans ſes fibres le fait contracter. C'eſt donc le ſang agité par l'impetuoſité des eſprits, qui agiſſant avec la même activité ſur les fibres muſculaires du cœur, opére cette contraction inuſitée, produit la palpitation & le battement du cœur.

L'épaiſſiſſement du ſang auquelle quelques uns attribuent la palpitation du cœur n'y a certainement aucune part. Il fait l'effet tout contraire. Il rend la contraction de ce viſcere plus lente, inegale & quelque fois intermittente; parce qu'il rallentit neceſſairement la circulation de ce fluide des veines au cœur & du cœur aux arteres. Dans toutes les maladies causées par un ſang épais & caillé, on obſerve que le pouls eſt lent, foible & intermittent; au lieu que dans les maladies causées par un ſang bouillant, le pouls eſt fort, précipité & tumultueux.

Je ne conviens pas au reſte que la palpitation produiſe des vapeurs qui s'elevent au cerveau & qui donnent la maladie du vertigo. Les organes des ſens ſont dirigés par les muſcles. Le mouvement de ceux-ci depend de l'ecoulement du ſuc nerveux

dans

dans leurs fibres; & a meſure que les eſprits animaux ſont dans une diſpoſition calme ou agitée, ils produiſent un effet conforme à leur action. Ainſi les inegalités qu'on obſerve dans les fonctions des ſens ne peuvent venir que d'un derangement dans la circulation du ſuc nerveux. Si la fonction d'un ſens eſt interceptée, on en doit conclure qu'il y a obſtruction qui empeche le paſſage du fluide moteur du muſcle propre à cet organe.

Dans ces ſortes de maladies, il faut recourir promptement à la ſaignée, n'importe de quelle veine. Faites tirer beaucoup de ſang. Prépares en ſuite

℞. Rad. Chin. ℥iv.
hb. andiv. m. vi.
Lign. ſanct. ℥iij.
Cocc. in ▽ menſur. iv. filtr. & addet.
mel. elect. lib. ß
-~ ⦶ dulc. ℥iß. det.

Mettés un pot de cette compoſition dans un ſceau d'eau fraiche, melée avec de la farine d'orge, & donnes le à boire au Cheval. Continues juſqu'a ſon retabliſſement. Prépares encore

℞. ♁ Rhubarb. ℥iv.
hb. adiant. ver. hed. ▽ aa. ℥iij.
fl. anthos ℥ij.
▽ foliat. ♀ri ℥i.
⦶ depur. ℥ß
♁ diaph. ℥iij.

M. f. pul. divid. in part. x. æqual. detur ad Chtm.

Faites

faites avaler touts les jours le matin à jeun une dose de cette poudre dans une chopine de vin blanc. Faites faire au Cheval un exercice moderé, & qu'il garde un régime convenable.

CHAPITRE QUATORZIEME

Pour avoir avalé une plume, de la fiente de Poule, ou quelque autre ordure.

Les Chevaux peuvent avaler de l'arsenic, qui aura été mis dans un grenier. pour faire mourir les rats & les souris. Aussitôt qu'on s'en apperçoit, il faut leur faire avaler deux livres d'huile d'olive & reïterer.

Ils peuvent aussi en buvant dans des marres ou des ruisseaux avaler des sangsues, qui s'attachant à leur estomach y causeront une hemoragie capable de leur donner la mort. Dans le moment, qu'on s'en appercoit, il faut leur faire avaler de l'huile ou de l'eau salée pour faire mourir les sangsues.

On doit eloigner avec grand soin les poules des Ecuries. Car si le Cheval avale de leur fiente, c'est une espece de poison pour lui. Il bat du flanc & jette de vilaines matieres par le fondement. Il faut alors extremement rafraichir le Cheval. Employés le miel & l'aloës pour le purger, & reïterés lui les lavements.

CHAPITRE QUINZIEME.

DES MALADIES CHRONIQUES

De la Fiévre lente.

La fiévre lente annonce deux causes: des abscés & ulcéres internes dans le poumon, dans le foye, ou dans quelque autre viscére, ou bien quelque obstruction rebelle dans les couloirs du bas ventre & specialement dans le foye.

Les abscés internes produisent un mouvement de chaleur dans le corps du Cheval, & une fievre dabord imperceptible, qui augmente en certains temps; & qui quelques fois se termine en moiteur. Cette fiévre est entretenuë par le melange, qui se fait du pus de la partie abscedée avec le sang, qui circule autour.

La seconde cause est souvent dans l'obstruction des vaisseaux de la bile, qui retient dans les canaux du sang une partie de cette humeur, la quelle ne manque jamais d'entretenir une agitation sourde dans la masse du sang, lorsqu'elle n'est pas fort allumée ni fort acre, & qu'elle est simplement epaisse & resineuse.

Telle est l'opinion de Mons. de Garsault sur la fiévre lente & sur ses causes. On admet assez communement la guerison de cette fiévre, lorsque le mal n'est pas trop inveteré; mais il est rare, qu'on fasse attention aux premiers indices d'un mal aussi leger dans son commencement. On ne s'en apercoit d'ordinaire que lorsque les simptômes declarent les

ſuites de la maladie parvenuë à ſon dernier periode. C'eſt alors comme dit très bien Monſ. de Garſault, que la fiévre lente causée par abſcés on ulcére interne eſt tout-à-fait incurable. Ainſi il eſt inutile de la traiter.

Il y a une difference conſiderable entre la fiévre lente hetique & celle qu'on nomme phtiſique. La premiere provient d'une matiere acre, qui s'introduit dans le ſang, & enſuite ſucceſſivement dans les viſcéres, les durcit & leur donne l'amaigriſſement. La ſeconde eſt causée immediatement par un ulcere dans les poumons, & comme ce viſcere lesé ne peut plus ſe rétablir, la maladie traine en longueur & fait mourir le Cheval.

La fiévre lente hetique peut être guerie dans ſon commencement, pourvû qu'alors on ait des ſimptômes, qui la caracteriſent. Vous donnerés touts les jours juſqu'à la gueriſon le breuvage ſuivant

℞. Hordei polentarii ℥iv.
Cocc. in ▽ commun. meſur. j. filtr. & addet.
▽ ment. hyſop. aa. ℥vi.
tinct. ♂ aperit. ludov. ℥i.
⊶ ⦶ dulc. ʒij.
M. det. ad uſum.

Faites le avaler tout entier au Cheval, & qu'il garde un bon regime.

CHAPITRE SEIZIEME.

De la Gourme.

On prétend que la gourme n'eſt connuë que dans les Païs froids & temperés; cependant nous avons des preuves, qu'elle exiſte auſſi dans les Pais chauds. Pelagon, Auteur Napolitain, fait mention dans ſon hippiatrique des gonflements des glandes, des abſcés ſous les ganaches, d'une matiere gluante & puante, qui ſort par les naſeaux, & des abſcés dans les poumons dont les Chevaux meurent hétiques.

Filippo Scacco da taglia cozzo di meſcalzia. Ceſare Fiaſchi nello trattato di curar Cavalli lib. 1. *&c.*

Ces Auteurs non ſeulement nous font comprendre que la gourme eſt connuë dans le climat chaud de l'Italie; mais ils diſent poſitivement qu'on avoit obſervé l'an 1388. en Barbarie une maladie des Chevaux, qui ſe declaroit par la matiere, qu'ils jettoient par les naſeaux; & que comme une partie en mouroit faute de connoiſſance & de remede, les Barbes l'appellerent la peſte des Chevaux.

Quoiqu'il en ſoit, mon deſſein n'eſt pas de decider en quel Pais la gourme eſt plus ou moins connuê; je me borne à expliquer ſa nature & ſes cauſes. Les jeunes Chevaux jettent la gourme, lorſqu'ils ſortent des prairies & qu'ils prennent une autre qualité de nourriture; ou lorſqu'aprés avoir été nourris avec des alimens rafraichiſſants, tels que la farine d'orge, le *bouque* avec du lait, pratique ordinaire

en

en Hollande, en Friſe & en Dannemarck; pour engraiſſer les Chevaux & les rendre plus chers: ils ſe trouvent reduits au foin & à l'avoine. Un Cheval qui eprouve ce changement, ne tarde pas à donner des ſignes de gourme.

Les Poulains ſauvages, qu'on laiſſe toute l'année dans les bois juſqu'à un certain âge, ne jettent point la gourme, tant qu'ils ne changent point d'aliments; mais auſſitôt, qu'on les met à l'Ecurie, où la nourriture eſt differente, ils commencent à jetter la gourme.

Les Poulains, qui ne ſont à l'herbe que l'eté & qui reviennent l'hiver à l'Ecurie, jettent ordinairement les gourmes touts les ans. Ceux au contraire, qui n'ont jamais été à l'herbe, & qu'on nourrit à l'Ecurie avec du foin haché & très peu d'avoine melée, ne jettent jamais de gourme. C'eſt une epreuve que j'ai faite pluſieurs fois & un fait, dont je ſuis très aſſuré.

Je juge de là que la maladie de la gourme n'eſt autre choſe qu'un effort de la nature pour depurer le ſang d'une matiere contraire à ſa qualité. Cette matiere eſt deposée par les orifices des vaiſſeaux dans les poumons : viſcére que la nature ſemble avoir fait exprès pour recevoir les humeurs, dont le ſang ſe depure, par le mouvement qui lui eſt propre & par ſa ſubſtance pongieuſe, qui contient une infinité de ramifications.

Causes. Le chile est different selon la diversité des aliments; & le sang se ressent de cette difference. La nature fait effort pour conserver les sucs dont la qualité est salutaire & pour se decharger de ceux dont la qualité est nuisible. C'est ce que nous observons dans la gourme. Selon que les aliments, dont les Chevaux se nourrissent renferment plus ou moins de mauvais sucs, la gourme devient plus ou moins penible, & d'une qualité plus ou moins maligne.

La plus part des auteurs reconnoissent une espece de gourme qui se communique par la matiére que les Chevaux avalent en mangeant dans la même mangeoire. Dans la crainte même que la maladie ne se gagne par la transpiration, par la respiration ou par l'attouchement, on prend assez communement la précaution de separer les Chevaux sains de ceux qui sont malades.

L'experience nous prouve en effet que certains aliments peuvent contenir des parties malignes & veneneuses, qui donnent au sang une qualité acre corrosive & contagieuse. C'est pour quoi la morve est plus ordinaire en temps de guerre, lorsque aprez quelques campagnes penibles la disette de fourages met dans la necessité d'employer toute sorte d'aliments pour conserver la vie aux Chevaux.

Signes. Touts ceux qui sont attaqués de la gourme n'en donnent pas les mêmes signes. Les uns paroissent extremement malades. Ils battent du flanc & s'abandonnent entierement à la violence du mal. Les autres jettent la gourme sans donner aucune marque

d'incommodité. La gourme ſort ordinairement par les naſeaux. Quelques fois auſſi elle degenére en abſcés ſous la gorge, & en differentes parties du corps.

Il eſt rare que cette maladie ſe declare ſans être precedée par une fiévre plus ou moins forte. Mais comme tout le monde n'y fait pas attention, & que la plus part des Marechaux ne connoiſſent l'accés febrile que lorſqu'il eſt au plus haut degré, il arrive aſſez ſouvent que la maladie n'eſt point connue. On uſe de remedes qui lui ſont opposés & on detruit l'animal.

Lorſqu'on a des Chevaux à l'ecurie qui viennent de l'herbe ou qui ſont nouvellement achetés des marchands, on doit préſumer qu'ils jetteront la gourme; dés que le Cheval commencera de refuſer le manger, donnés lui de l'electuaire dont la recette eſt à la fin de ce Chapître. Mettes le à l'eau blanche, & donnés lui du ſon au lieu d'avoine. Gardés vous de le faire ſaigner & de le mettre à l'herbe. Vous le perdries infalliblement. Si vous remarqués que les excrements ſont ſecs & d'une couleur verte ou noiratre, employés de temps en temps les lavements emollients. Frottés le gonflement qui ſe forme ſous la gorge entre les ganaches, avec l'onguent d'althea. Mettes le Cheval malade a l'abri du vent & du froid. Promenes le quelques fois ſans qu'il s'echaufe & ſans qu'il ſue. L'eau à boire doit être tiede & melée avec du miel. Si vous obſerves de donner chaque Traitement.

jour

jour matin & ſoir la groſſeur d'un œuf de poule de l'electuaire qui ſuit, ſoyes aſſuré que vôtre Cheval ſe debarraſſera des gourmes de quelque eſpece qu'elles ſoient, & qu'il les evacuera par les voyes les plus heureuſes & ſans aucun danger.

℞. Rad. alant.
Entian.
ariſtol. long & rotund. aa. ℥i.
hb. Card. benedict.
hyſop. tuſſilag.
verbaſc. aa. ℥ij.
Sem. fæn. græc.
Cardamon. Card. benedict.
Carv. fænic. anis.
Sanic. aa. ℥i.
Bacc. junip.
Cort. Cinamom.
Nuc. Moſchat. aa. ℥i.
Lacc. ♀is ℥i.
♂ diaph. ℥i.
Liqu. ſantalin. Citrin. ℥vj.

Faites piler le tout en poudre bien fine, & faites le paſſer par un tamis très fin; melés en ſuite cette poudre avec quatre livres de miel purifié. Ajoutes y de l'huile d'amande douce ℥ij de l'huile hipericon ℥iß melés le tout bien enſemble, faites le cuire pendant deux minutes. Mettes toute cette compoſition en digeſtion dans un chambre chaude pendant vingt jours. Ecumés chaque jour l'ordure qui paroîtra au deſſus. Au bout des vingt jours l'electuaire ſera parfait.

CHAPITRE DIXSEPTIEME

De la fausse gourme.

Mr. de Garsault prétend avec raison que la fausse gourme est plus dangereuse aux Chevaux d'un certain âge, que la veritable gourme aux jeunes Chevaux. Ceux qui soutiennent que la fausse gourme n'est autre chose qu'un reste de gourme qui reparoit, lorsqu'un Cheval a jetté imparfaitement la prémiere fois, & longtemps aprez l'age auquel il est ordinaire aux Chevaux de jetter, devroient faire attention que la matiere n'auroit pas pû rester si longtemps dans le sang, ou dans quelque partie interne du corps, sans y operer la corruption.

Les Chevaux hors d'age sont sujéts à l'evacuation d'une matiere acre & gluante, qui vient d'un sang alteré par le suc vicieux d'une mauvaise nourriture. Quelques fois les Chevaux sont trop nourris, & leur travail est très mediocre. Le corps est rempli d'humeurs. Elles abondent dans le sang & le rendent épais & visqueux. La nature opere reguliérement sur l'économie animale. Elle fait toûjours effort pour rejetter tout ce qui lui est nuisible. Elle depose la partie vicieuse du sang sur quelque partie du corps & assez communement sur les poumons, qui la chassent par la trachée artere, d'ou elle sort ensuite par les naseaux.

On est dans l'usage de donner au printemps de l'orge verd aux Chevaux, sous prétexte de les

rafraichir. On change ſouvent de foin & d'avoine; & il eſt comme impoſſible de leur donner toûjours des alimens du même crû, principalement dans les grandes écuries.

Quoique touts les foins ne ſemblent être qu'un même vegetal, il y a pourtant entre eux de grandes differences. Ils contiennent plus ou moins de parties ſalines, ſulfureuſes & nitreuſes ſelon la nature du ſol qui les a produits. Le nitre ou le ſalpetre eſt une matiere froide qui epaiſſit le ſang & le rend viſqueux & gluant.

De plus, les temperamens des Chevaux ne ſont pas les mêmes, & cela influe ſur la digeſtion & la chilifaction.

Un Cheval d'un temperament chaud ne recoit pas autant d'impreſſion de la ſubſtance nitreuſe, que le Cheval d'un temperament froid & flegmatique. Ce dernier ne ſcauroit preſque manger de foin, ſans courir le riſque de devenir pouſſif.

Les Eſpagnols & les Italiens ne donnent jamais de foin à leurs Chevaux, parceque l'herbe eſt rare dans ces païs chauds & peu arrosés par la pluye. Le peu de foin qu'ils receuillent, ils le réſervent pour leur bétes à corne. Un Cheval d'eſpagne qui mange du foin, devient infailliblement malade; parceque cette nourriture lui réfroidit le ſang. Les Chevaux de cette eſpece ſont d'une complexion delicate, & qui s'altere aisément. Les temperamens des Chevaux ſont pourtant diverſifiés en eſpagne comme dans touts les autres païs.

La fauſſe gourme prend certainement ſa ſource dans les cauſes differentes que nous venons devoir. C'eſt une matiére vicieuſe qui ayant été introduite dans le ſang, eſt rejettée de ſa maſſe, & ſe depoſe ſur differentes parties du corps.

L'experience nous fait voir que les Chevaux agés ſuccombent plus aiſément à la maladie de la gourme que les jeunes Chevaux. Tout Cheval qui a paſſé la moitié du temps, que l'on attribue communement à la vie de cet animal, diminue beaucoup en vigueur & en force naturelle. Les Chevaux vivent les uns plus les autres moins ; mais à douze ans ils ſont vieux. à cet âge la nature n'a plus les mêmes forces contre les maladies, & elle trouve plus de difficulté à ſurmonter les accidents.

Les Marechaux peu habiles à connoître les maladies ne veulent point ſe departir de leurs anciennes contumes. Ils donnent indiſtinctement leurs drogues qu'ils appellent des rafraichiſſants. Fort ſouvent ces drogues ſont la cauſe, que la gourme au lieu de ſe depoſer par les voyes ordinaires ſur les poumons pour être jettée par les naſeaux, s'arréte, & degenére en une maladie dangereuſe & mortelle.

Vous ne ſcauriés trouver un medicament plus ſalutaire & plus efficace contre la fauſſe gourme, que l'electuaire du Chapître précedent. A quelque âge que ſoit le Cheval, il la lui fera jetter ſans difficulté & ſans danger.

CHAPITRE DIXHUITIEME

De la Morve.

Il eſt peu de maladie dont on parle tant que de la morve, & il n'en eſt pas dont les ſignes ſoient plus incertains, la nature & les vrais principes moins connus.

Les ſignes aux quels on croit communement reconnoître la morve ſont, que le Cheval jette de la matiere par un naſeau, que la matiere qu'il jette eſt verte ou jaune, qu'elle eſt puante, qu'elle ſurnage ou va au fond de l'eau &c. Touts ces ſignes ſont incertains, & ils ont été plus d'une fois trompeurs. Les gourmes d'une eſpece viſqueuſe, acre & gluante fourniſſent les mêmes obſervations, & ſont cependant très faciles â guerir; au lieu que touts les auteurs conviennent que la vraie morve eſt incurable. J'ai beaucoup étudié la nature de cette maladie, ſur laquelle je me flatte d'avoir fait des decouvertes peu communes. J'ai reconnu qu'il y a deux eſpeces de morves qui ſe manifeſtent par les mêmes ſignes. L'une & l'autre peut faire mourir l'animal, mais il s'en faut bien que le danger ſoit égal dans les deux.

J'ai trouvé un moïen de diſcerner ſans incertitude ces deux éſpeces de morve; & voici en quoi il conſiſte.

Lorſque vous vous apercevés, que vôtre Cheval jette de la matiere, faites lui bien nettoyer les naſeaux. Vous verrés une ſeroſité qui ſuivra la matiere qu'on aura enlevée. Prennes une goute de cette

ſeroſité;

ſeroſité; mettes la ſur vôtre langue, ſi elle eſt peu ſalée & ſi elle à peu de gout, la maladie pourra être morveuſe, mais elle ſera de la plus douce éſpece. Au lieu que ſi vous reſſentés dans cette ſeroſité une qualité acre, mordicante & qui brule la langue comme du poivre long; ce ſera la morve maligne & veneneuſe, celle qui agit avec violence ſur le ſang & dont les progrés ſont extraordinairement rapides.

La prémiere éſpece de morve derive ſelon toute apparence d'une gourme mal traitée. Cette humeur étant retenue dans differentes parties du corps y forme de petites tumeurs ou abſcés. Le pus de ces abſcés eſt repompé en partie dans le ſang. Il le corrode, & augmente par conſequent la matiere qui ſe depoſe dans les poumons. Les tumeurs ſe multiplient. La matiere qui eſt corroſive en fait autant dulcéres, qui attaquent les poumons & les reins. Le ſang alors étant converti en une liqueur pleine d'acreté, & aïant entiérement perdu ſa qualité balſamique, devient une eſpece de poiſon, qui ronge peu à peu les parties charnues, & conduit l'animal à la phtiſie & au maraſme. Cauſe de la premiere eſpece de morve.

Cette eſpece de morve eſt contagieuſe lorſqu'elle eſt parvenue à ſon plus haut degré. Mais ſon venin n'eſt point aſſez vif ni aſſez penetrant pour faire des progrés bien prompts.

La ſeconde eſpece de morve qui eſt la morve maligne, derive d'un VIRUS repandu dans l'air, dont la malignité corroſive paſſe dans le ſang par la tran- Cauſe de la ſeconde eſpece de morve.

ſpiration

ſpiration ou l'inſpiration, & opere ſi ſubitement qu'en peu de temps le mal à fait les plus grands progrés.

Touts les auteurs conviennent de l'exiſtence de ce Virus, mais les opinions varient ſur les cauſes qui le produiſent. Les uns veulent qu'il s'éleve d'un terrain ou on a enterré grand nombre de cadavres. Les autres prétendent qu'il eſt le reſultat des vapeurs qui s'élevent des marais ou des eaux croupies. J'en ai fait mention dans le Chapître 3.

Quelle que ſoit la cauſe de ce Virus, je vais tacher d'expliquer la maniere dont il s'inſinue dans le ſang & les effets qu'il y produit. Le levain contagieux peut paſſer au travers des pores par la tranſpiration, & ſe repandre ſur les parties fibreuſes & tendineuſes, ainſi que ſur les petits vaiſſeaux ſanguins, qui ſont très multiplies dans le tiſſu de la peau. Il peut par la reſpiration s'introduire dans l'orifice des ramifications & ſe repandre dans les poumons.

Il y a dans le corps deux humeurs principales, le ſang & la limphe, qui par une circulation non interrompue en parcourent continuellement toutes les parties & les arroſent. Ces deux humeurs parvenues dans les poumons & dans les vaiſſeaux ſanguins deja infectés, entrainent avec elles le levain morveux vers le cœur. Il y eſt broyé & intimement melé avec le ſang & la limphe, par la contraction de ce muſcle. De la il eſt diſtribué dans les arteres, & conſecutivement par les veines dans toutes les parties du corps.

Le

Le levain morveux étant ainſi melé dans la maſſe ſanguine communique au ſang & à la limphe ſa qualité corroſive, & detruit par degrés tout ce qu'il y avoit de balſamique dans l'un & dans l'autre. Ces deux humeurs viciées à ce point charrient leur poiſon dans toutes les vaiſſeaux ſanguins juſques aux plus capillaires. Leur qualité acre & mordicante forme par tout des ulcéres & conduit l'animal à la phtiſie.

Les poumons, le foye, la rate & toutes les parties interieures du Cheval atteint de cette morve maligne, ſont ulcérés. Leur ſubſtance eſt gangreneuſe. Les principaux vaiſſeaux ſanguins ne contiennent qu'une matiére epaiſſe & gluante, ſemblable à celle qui ſort par les naſeaux, qui ronge les narines & les rend chancreuſes.

C'eſt l'eſpece de morve la plus contagieuſe. Elle étend ſon ravage ſur touts les Chevaux ſans exception. Elle infecte l'air de telle ſorte qu'a une certaine diſtance il empoiſonue touts les Chevaux qui le reſpirent.

Il n'y a que des eſprits bien credules, qui puiſſent ſe laiſſer ſeduire par l'opinion de Mr. Bartlét. Cet auteur prétend que le veritable ſiege de la morve eſt dans la membrane pituitaire qui tapiſſe la cloiſon de la partie interieure du nés. Cette opinion eſt appuyée ſur une préſomption peu reflechie de Mr. de la Foſſe. Ce dernier avoit fait des recherches dans les cavites des naſeaux. Il avoit decouvert la matiere mucilagineuſe ſortie des glandes du ſinus frontal;

&

& aïant obſervé qu'elle étoit de même qualité que celle que le Cheval morveux jette par le naſeau, il avoit ſtatué ſans autre recherche ulterieure, que la morve naiſſoit dans ces cavites.

Le traducteur du gentilhomme Marechal, qui annonce dans cet ouvrage des connoiſſances anatomiques très étendues, convient dans la plus part des maladies, que toutes les humeurs derivent du ſang, & que leur bonne ou mauvaiſe qualité depend du caractere de la limphe. Pourroit-il ne pas convenir, que la matiere mucilagineuſe, qui n'eſt jamais repompée dans le ſang, eſt incapable d'en corrompre la maſſe, & qu'elle ne ſcauroit l'alterer au point de la changer en une matiere corroſive qui ronge touts les viſcéres de l'animal? ſonvent cet effet précede les ſimptomes exterieurs de la morve; comment pourroit-il être l'effet de la matiere que Mr. de la Foſſe prétend être la cauſe de la maladie locale dans le ſinus des naſeaux?

Il eſt faux que les glandes enflées entre les ganaches ſe dechargent dans les naſeaux, quoique dans une grande partie des maladies du Cheval, la depuration du ſang ſe fait par les glandes de la membrane pituitaire. Les glande que l'on obſerve aux os des ganaches, ſont des enflures formées par la matiere, qui paſſe des poumons par la trachée artére dans les naſeaux. Et même dans beaucoup de Chevaux morveux que j'ai fait diſſequer après leur mort, j'ai remarqué que ces glandes n'étoient

qu'une

qu'une carnosité, ou une substance membraneuse & spongieuse sans aucune matiére.

On a lieu de douter que Mr. de la Fosse ait eu une connoissance exacte des signes exterieurs de la maladie, parce qu'il dit *page* 122. " en effet si ces „parties étoient affectées (il parle des viscéres) „comment les Chevaux morveux pourroient ils „conserver leur appetit, leur poil luisant, en un mot „cet embonpoint qui caracterise un sante parfaite? Il est certain que ces signes sont la marque d'une bonne santé; mais il s'en faut bien que le Cheval morveux les donne. Au contraire on reconnoit son état à son regard triste, à son poil herissé, & à l'amaigrissement de tout son corps.

Je me suis appliqué pendant le cours de plus de trente années, ayant sous ma Direction un grand nombre de Chevaux, à bien connoître la cause, le siége & la nature d'une maladie aussi peu connuë que la morve. Je crois pouvoir assurer que le succés a repondu à mes efforts; il n'y a aucun des accidens de la maladie, aucun de ses effets que je n'aye observé avec le plus grand soin, & je suis parvenu à inventer un electuaire préservatif, qui guarantit infailliblement les Chevaux de la morve. Cet electuaire conserve la bonne qualité du sang & de ses humeurs, & les met à labri de toute impression contagieuse. Les experiences les plus incontestables m'en ont demontré l'effet.

J'ai donné ce remede à des Chevaux ſains, je les ai mis enſuite avec ceux qui donnoient les plus mauvais ſignes de morve. Ils ont habité enſemble pendant pluſieurs jours, mangeant dans la même mangeoire, buvant dans le même ſceau; & ils n'ont point gagné la maladie. Cette experience a été faite dernierement avec beaucoup d'éclat à l'Armée françoiſe, & le ſuccés a été atteſté dans un proces verbal des plus autentiques.

J'ai guéri avec le même remede des Chevaux morveux qui donnoient les indices de la morve la plus contagieuſe, joints à un farcin declaré. Un de ces Chevaux a été tué. On l'a ouvert en préſence de temoins, & touts ſes viſcéres ont été reconnus auſſi ſains que ceux d'un poulain naiſſant.

Je dois pourtant obſerver que pour aſſurer l'epreuve de l'electuaire préſervatif dont je parle, il faut avoir la certitude que le Cheval ſur lequel on fait l'experience eſt bien ſain. Les Chevaux morveux ne peuvent être gueris par ce remede, que lorſque le mal n'eſt point encore parvenu au point d'ulcerer les viſcéres; car les viſcéres ulcerés & corrodés ne peuvent plus ſe rétablir. Il eſt difficile d'avoir cette certitude à l'égard d'un Cheval vivant, & c'eſt ce qui rend la gueriſon incertaine.

Quand l'electuaire dont je parle n'auroit d'autre effet que de préſerver infailliblement de la morve, les Chevaux ſains, ce que j'oſe guarantir, il ſeroit d'une utilité ineſtimable.

CHA-

CHAPITRE DIXNEUVIEME

De la Morfondure, & de la Courbature simple.

Il n'y a pas de maladie à la quelle les Chevaux soïent plus sujets qu'à la Morfondure & à la Courbature simple. Ils deviennent Courbatus par differentes causes. Le passage d'une grande chaleur à un grand froid après un travail excessif; si on laisse boire le Cheval qui a chaud, sans qu'il fasse aucun exercice après qu'il a bû; s'il boit en été des eaux trop vives & trop avidement, ou de l'eau de neige fondue; tout cela lui causera un rhume plus ou moins fort, ou une courbature simple, qui est la même chose.

On distingue ces deux maladies par la difference du degré auquel elles parviennent. Leur cause interieure est une limphe arretée & eppaissie par le defaut ou l'interception de la transpiration. Cette limphe devenue gluante & visqueuse se jette sur le poumon. Elle y cause des obstructions, qui oppressent la poitrine & genent la respiration.

Une partie de cette limphe rentre dans le sang & y excite un mouvement de fiévre. Quelques fois l'obstruction des poumons devient si considerable, que le sang s'y arrete, qu'il engorge ce viscére & y produit l'inflammation. La maladie alors est une vraie peri pneumonie.

Le Cheval devient triste & degouté. Son poil s'hérisse. Il respire difficillement & ne se couche pas. Ses ieux paroissent larmoyants. Il jette quelques Signes.

fois par les naſeaux. Son goſier paroit être plus dur qu'a l'ordinaire, & ſouvent il devient douloureux au point qu'il empeche le Cheval d'avaler; c'eſt ce que les Marechaux appellent étranguillon.

Remede. Cette maladie demande le prompt ſecours d'une ſaignée & de quelques lavements aperitifs. La depuration du ſang doit ſe faire par la tranſpiration, & par les glandes de la membrane pituitaire. C'eſt pourquoi lorſque la nature agit d'elle même & que le Cheval jette une matiére de couleur verte ou jaune, la plus part des écuyers croient que c'eſt la morve. Il eſt vrai que ſi cet écoulement de matiére continue pendant pluſieurs ſemaines, & ſi le ſang n'eſt pas purifié par des remedes diaphoretiques, la maladie peut très bien degenerer en morve.

Le remede le plus ſalutaire pour courbature, morfondure, rhume, & en général pour toutes les maladies qui derivent d'une matiére acre & viſqueuſe propre à alterer le ſang, c'eſt l'électuaire que j'ai préſcrit dans le Chapître de la gourme. Il à la proprieté de depurer le ſang. Il eſt en même temps diaphoretique. Faites en uſage, & vous ſerés content de ſon effet.

CHAPITRE VINGTIEME.

De la Pouſſe.

Il y a deux éſpeces de Pouſſe. L'une ſe peut guerir & l'autre eſt incurable. La pouſſe eſt une oppreſſion

de

de poitrine qui empeche le Cheval de reſpirer. La reſpiration difficile eſt causée par un flegme qui obſtrue les vaiſſeaux des poumons. Des tubercules ou petites élevations dures, qui preſſent l'extremité de ces vaiſſeaux y genent la circulation du ſang, ce qui occaſionne le gonflement des mêmes vaiſſeaux. Ces vaiſſeaux ainſi gonflés compriment les veſicules du poumon deſtines à recevoir l'air dans l'inſpiration. L'air n'aïant pas une entrée auſſi libre qu'a l'ordinaire, la reſpiration devient entrecoupée, & la toux eſt excitée par la dilatation des vaiſſeaux qui laiſſent échaper la ſeroſité dans les bronches du poumon. Tant que le mal de la pouſſe n'a pas d'autre cauſe, il y a eſperence de la guerir.

La ſeconde éſpece de pouſſe, qu'on appelle la pouſſe phtiſique eſt abſolument incurable. Elle derive d'un ſang epanché dans les poumons. Ce ſang qui croupit ſe change en pûs. Il ulcére les poumons. Le Cheval maigrit & meurt hétique ſans reſſource.

Cette éſpece de pouſſe ſe manifeſte par un batement redoublé du flanc, accompagné d'une toux ſeche & frequemment réiterée, jointe à un écoulement conſiderable de flegme par les naſeaux; & lorſque le Cheval fait quelque mouvement violent, l'haleine lui manque tout à fait.

La pouſſe flegmatique ſe reconnoit également à la reſpiration difficille & au flanc alteré. On dit alors que le Cheval fait la corde, c'eſt-à-dire qu'il ſe Signes.

forme

forme le long des côtes un vuide dans lequel on pourroit loger une corde. Le Cheval n'achéve la respiration qu'en deux temps. Il paroit à son flanc comme deux secousses jusqu'a ce qu'il ait fini son expiration. Il dilate les narines, & quand la pousse est plus forte, le flanc bat jusqu'auprès de lepine du dos & du plat de la cuisse.

Il faut un prompt secours à cette maladie; car si vous laisses inveterer la pousse, vous aurés beaucoup de peine à la guerir.

Les Marechaux attribuent ce mal à un échaufement, & ils usent en consequence de rafraichissants qui le rendent souvent incurable. La pousse n'est occasionnée que par une humeur visqueuse. Les rafraichissants ne peuvent qu'augmenter le mal. Le foin qui contient beaucoup de salpetre donne la pousse. Il est, ainsi que le verd, une nourriture trop froide, pour un Cheval d'un temperament flegmatique. Les aperitifs & les fondants sont le vrai remede de la pousse.

Cause.

Remede.

Commencés par une saignée. Otes le foin au Cheval. Ne lui donnés que de la paille & de l'orge, avec de l'eau blanche à boire. Emploïés l'electuaire du Chapître de la gourme. Mettes en touts les jours matin & soir de la grosseur d'un œuf de poule à la racine de la langue. Continués jusqu'au parfait retablissement.

CHAPITRE VINGTUNIEME.

De la Toux.

Une humeur acre, qui ſe ſepare du ſang dans les glandes de la trachée artere, irrite les nerfs qui s'y diſtribuent. Les éſprits nerveux communiquent cette irritation au cerveau, qui eſt l'origine des nerfs. Le cerveau, dans l'inſtant qu'il eſt averti, reflechit ces éſprits en abondance vers les orifices des nerfs qui dirigent les muſcles employés à l'expiration. Il ſe fait alors dans ces muſcles un mouvement convulſif, pour chaſſer par un reſſerrement ſubit l'humeur acre qui picote les nerfs de la trachée artére. Tel eſt le mechaniſme de la toux.

Dans la pouſſe & la morve la toux eſt ſeche. Elle eſt excitée par l'acrimonie de l'humeur qui ſe depoſe dans le poumon. Elle ſuppoſe un ſang acre & bilieux, avec des obſtructions dans le foye, & une grande acrimonie de bile. Souvent même il y a des tubercules dans le poumon.

La toux que j'appellerai humide ou toux graſſe, Cauſe. eſt une toux ordinaire & ſans accident. Elle derive ordinairement de la tranſpiration interceptée. L'humeur retenue par le defaut de tranſpiration reflue dans le ſang, le réfroidit & l'épaiſſit. Il s'agit donc uniquement de diſſoudre la viſcoſité de cette humeur. Les remedes diaphoretiques, les reſolutifs & les fondants produiront cet effet.

L'éle-

L'électuaire du Chapître 16. est un remede excellent pour la toux. Il a la proprieté de guerir toutes les maladies causées par le réfroidissement de la limphe.

CHAPITRE VINGTDEUXIEME

De la Fatigue & Fortraiture.

Le mal designé par le nom de Fatigue ou de Fortraiture provient d'un sang acre, sec & épais, & d'une bile échaufée qui sejourne dans les vaisseaux. Cette bile obstrue les vaisseaux limphatiques. Elle trouble les principales fonctions de l'économie animale. La digestion ne se fait pas, & le suc nourricier n'est pas conduit reguliérement dans le sang, pour être distribué avec ce fluide dans toutes les parties du corps.

Signes. Le Cheval fatigué a, ce qu'on appelle la corde, ou le canal creux le long des côtes, son poil est hérissé & mal teint. Sa fiente est seche & noire. La nourriture la plus abondante ne lui profite point. Ce mal est causé par un épuisement de forces & par les mauvaises nourritures. Il faut y remedier promptement par des aperitifs ; sans quoi la bile continuant d'entretenir une agitation sourde dans les vaisseaux, conduiroit insensiblement à la fiévre lente & à la phtisie.

Remede. Commencés par une saignée du col. Substitues au foin & à l'avoine, de la paille & de l'orge ecrasé

au

au moulin. Donnés de l'eau blanche avec du miel. Reiterés les lavements emolliens & purgatifs. Préparés

℞. ♁ rad. ſquill. marin. ℥ij.
Cichor.
Scorzoner aa. ℥iß.
Rheibarb. uſt. ℥iij.
hb. ſalv.
Hæd. 🜄 aa. ℥i.
☿ ⊖ti.
Croc. ♂ aperitiv. aa. ℥ß.
Lacc. 🜍is ℥i.
Conquaſſ. in pulv. inpalpab. m. & infund. mel. elect, lib. j.
⊖ ♓ci ℥i.
M. f. electuarium. det.

Donnés chaque jour matin & ſoir la groſſeur d'un œuf de poule de cet electuaire. Continues juſqu'à la parfaite gueriſon.

CHAPITRE VINGT-TROISIEME.

Du devoyement & du flux diſſenterique.

Les Chevaux ſont ſujéts à trois éſpeces de devoyements qui demandent des remedes prompts. Il faut ſçavoir les diſtinguer de certains autres devoyements qu'on ne doit pas arréter, qu'il faut aider au contraire.

Si un Cheval qui eſt d'ailleurs en bonne ſanté, vient après avoir été fortement galopé, ou après

avoir été réfroidi, ou après avoir trop mangé, ou pris une mauvaiſe nurriture, ou enfin aïant une petite fiévre; s'il vient dis-je-a être attaqué d'un devoyement moderé, donnes vous bien de garde d'arrêter ce devoyement. Ayés plutôt l'attention de le favoriſer par une nourriture apéritive, ou par des remedes deterſifs & ſtomachiques, tels que la Rhubarbe qui detachera & entrainera la pituite, qui cauſe le devoyement, & fortifiera en même temps l'eſtomach & les parties relachées.

Si le devoyement eſt opiniatre. Si l'on remarque que la muſçoſité des boyaux ſe mele avec la fiente, ſi le Cheval perd l'appétit & ſon embonpoint, il faut bien obſerver la qualité des excréments & le caractére des autres ſimptomes, auxquels on pourra connoître la nature du mal, pour employer les remedes convenables.

Signes. Les ſignes généraux de toutes les eſpéces de devoyement ſont, que le Cheval ſe vuide beaucoup plus ſouvent qu'a l'ordinaire, & que les matiéres qu'il rend n'ont pas la conſiſtance qu'elles doivent avoir. Je ferai connoître les ſignes ſpeciaux en detaillant les éſpeces particuliers.

Devoyement de Crudité.

Le devoyement pituiteux ou de crudité ſe manifeſte par la matiére des excréments, qui eſt blanche ou comme de l'eau. Et quand la foibleſſe de l'eſtomach eſt fort grande, les aliments ſortent ſans aucune marque de digeſtion.

Ce devoyement eſt la ſuite des digeſtions mauvaiſes, qui ont engendré dans l'eſtomach des humeurs crues, qui fermentent outre meſure avec les aliments, les delayent & les entrainent avant que les ſucs nourriſſiers s'en ſoient detachés pour paſſer dans le ſang. Les mauvaiſes nourritures ou une nourriture trop abondante,ſans faire d'exercice,peuvent occaſioner ce devoyement. Il ſera facile d'y rémédier par un régime régulier, en retranchant le foin & l'avoine, & ne donnant que de l'orge moulu & de l'eau blanche avec du miel. Il faudra donner ſouvent des lavements emollients; & deux jours de ſuite vous ferés prendre au Cheval malade une once de Rhubarbe, avec deux gros de ſafran de mars aperitif dans une pinte de vin.

Devoyement bilieux & flux diſſenterique.

On voit dans le devoyement bilieux, que la matiére des excréments bouillonne à terre & y fermente. Cela prouve que la bile eſt épaiſſie; & que ne pouvant paſſer dans le foye, elle regorge dans les inteſtins. Elle y fermente & y diſſout les aliments. C'eſt cette bile qu'on voit bouillonner dans la fiente quand elle eſt à terre.

Ce devoyement eſt d'autant plus à craindre qu'il peut conduire en peu de temps au flux diſſenterique, qui eſt le plus dangereux des devoyements. Non ſeulement il eſt dangereux; mais communement il eſt mortel. Il eſt toûjours occaſionné par l'épaiſſiſſement de la bile qui ne pouvant couler dans le foye

reflue dans les inteſtins. Cette bile devenue plus acre & plus inflammable par ſon épaiſſiſſement, irrite le tiſſu des boyaux & l'écorche. De là vient qu'on aperçoit dans les excréments la raclure des boyaux, & que la matiére paroit rouge & enſanglantée. L'inflammation dans les boyaux eſt alors fort à craindre; & ſi la fiévre ſurvient, la maladie eſt mortelle.

Mettes le Cheval au régime ordinaire de la paille de l'orge & de l'eau blanche. Faites le ſaigner. Donnes lui les lavemements anodins dont voici la compoſition.

℞. Scor. ♁ y ℥iij.
Sem. anis. ℥ß
Cocc. in lacte menſur. j. per horam mediam. filtr. & addet.
°₀° oliv. ℥vj.
Balſam. opiat. ſpagh. correct. gt. XL.
f. Clyſt. det. pro duabus vicibus.

Faites avaler une once & demie de la compoſition ſuivante de quatre en quatre heures.

℞. Rhabarb. elect. & uſt. ℥iij.
🜄 foliat. ♀ri ℥ij.
Lap. 69 ℥iß.
Nuc. Moſchat. ℈ij.
Balſ. opiat. ſpagh. correct. ℥i.
M. C. ▽. Cereſ. nigr. menſur. ß
⌒ ⊕ dulc. ℥ij.
f. Mixtur. det.

Comme

Comme le baume opiatique, qui entre dans beaucoup de medicaments dont j'ai donné la compoſition, pourroit n'être pas commun chez touts les Apotiquaires, je vais en joindre ici la recette.

Prennes de l'opium du plus pur, mettes en deux onces dans un grand verre, verſes deſſus deux livres & demie de ſuc de coin fraichement exprimé, ajoutes un gros de ſel de tartre criſtallin, melés le tout bien enſemble. Laiſſés le verre decouvert, & mettes le ſur une table dans une chambre aſſez chaude pour exciter la fermentation. Après deux ou trois jours vous ſerés aſſuré par de petites bulles, qui s'éleveront au deſſus de la liqueur, que la fermentation ſe prépare. Alors mettes y une demionce de ſucre en poudre, & remués bien le tout avec l'éſpatule. Laiſſés le verre decouvert dans la même chambre, juſqu'a ce que la fermentation ſoit achevée, ce qui s'effectuera en 14 ou 15 jours. Pendant ce temps la, viſites votre compoſition tout les deux jours; otés avec une Ceuilliere l'ecume puante qui ſe forme au deſſus; jettés cette ecume qui eſt mal ſaine & dont la puanteur eſt affreuſe. Elle pourroit vous cauſer quelque maladie, ſi vous ne prennés pas la précaution de fermer la bouche, & de vous boucher le nés; chaque fois que vous entrés dans la chambre.

Lorſqu'il ne ſe preſentera plus d'ecume, vous trouverés au milieu du verre un liqueur d'un beau rouge, & dans le fond une matiere trouble. Versés

la liqueur par inclination, filtrés la au travers d'un linge; laiſsés la repoſer une couple de jours, afin qu'elle ſe clarifie davantage; paſsés la une ſeconde fois à travers un linge, mettés la enſuite dans un verre à diſtiller. Faités evaporer an bain marie, juſqu'à ce que la liqueur s'epaiſſiſſe à la conſiſtance du miel. Prennés de l'eſprit de vin rectifié au deſſus du ſel de tartre brulé par du nitre. Versés ſur l'extrait une quantité de cet éſprit, de maniere qu'il ſurnage trois doigts au deſſus. Couvrés vôtre verre, bouchés le bien, & remettes le en digeſtion pendant trois jours dans la chambre chaude. L'éſprit prendra une forte teinture de rouge, & vous le verſerés par inclination dans un autre verre. Remettés ſur l'extrait la même quantité d'éſprit de vin rectifié. Bouchés le verre comme auparavant, & mettés le de nouveau en digeſtion pendant trois jours. Vous transvaſerés ce nouvel éſprit teint comme le prémier. Continués ainſi, juſqu'a ce que vous voyiés que l'éſprit de vin ne ſe charge plus de la couleur rouge. Prennés alors tout cet éſprit teint de rouge, filtres le au travers d'un linge, mettes le dans un verre a diſtiller dont le col ſoit bien étroit. Bouches ce verre bien fort & mettes le en digeſtion pendant trente jours conſecutifs. Vous en tirerés une quint eſſence que vous laiſſerés réfroidir. Filtrés la, & mettes la dans un verre au bain marie. Faites evaporer l'éſprit de vin par la diſtillation, & la teinture épaiſſe que vous trouverés dans le fond ſera le baume opiatique.

CHAPITRE

CHAPITRE VINGT-QUATRIEME
DES MALADIES DE LA PEAU.

Des Dartres.

La Dartre eſt l'effet d'une ſeroſité acre & mordicante qui ſort des orifices des petits vaiſſeaux, ſe repand ſur le tiſſu cellulaire de la peau, diſſout l'épiderme, & ronge la ſuperficie des teguments. Toutes les maladies qui paroiſſent aux Chevaux ſur la peau & qui derivent de cauſes internes, peuvent être compriſes ſur le nom de dartres, je vais en detailler les éſpeces.

La dartre farineuſe, & celle ou l'humeur ſe repend entre la cuticule & la vraie peau, diſſout la prémiere & la fait tomber en farine.

La dartre coulante ou vive eſt un peu plus corroſive. Elle uſe la prémiere peau & met la vraie peau à decouvert.

La dartre à groſſes croutes eſt la plus mordicante. Elle ronge le tiſſu de la peau, & y produit de petits ulcéres, dont la matiére très épaiſſe ſe forme en croute. Toutes ces dartres proviennent d'un ſang acre & bilieux, dont la ſeroſité contient le même vice. Cette ſeroſité ſort par les orifices des petits vaiſſeaux. Elle ſort par les pores pour former la tranſpiration. Elle ſe repend ſur la peau & y produit les effets que je viens de decrire.

Mr.

Causes internes. Mr. de Garsault a très bien parlé sur l'origine de ce mal. La bile, selon lui, coule avec le sang dans le foye. C'est là qu'elle doit s'en separer selon les régles de la nature, enfilant pour cet effet certains canaux ou filtres, dans lesquels il n'y a que cette humeur qui puisse passer. Imaginés vous un tamis imbibé d'huile, si vous voulés faire passer de l'eau au travers, vous n'y parviendres point; mais si vous jettes dessus de nouvelle huile, elle y passera sans difficulté. Le sang est donc cette eau qui coule, sans penetrer les pores du foye, que nous comparons au tamis, & la bile qui coule avec le sang, venant a rencontrer l'orifice des pores du foye, s'y précipite sans difficulté, lorsqu'elle à sa fluidité ordinaire, De là elle est conduite dans les boyaux, pour les graisser & pour faciliter le passage des excréments. Lors donc que cette bile devient trop épaisse, par quelque cause qui aura diminué sa fluidité, elle est entrainée par le sang dans la circulation, & comme cette humeur est chaude & fermentative, elle fait bouillonner le sang, qui pousse la serosité contre la peau, qu'elle affecte selon le caractere de sa malignité.

Causes externes. Les causes externes de ce mal sont touts les dereglements, dans la nourriture prise sans choix & dans l'exercice fait sans précaution.

La demangeaison n'est autre chose qu'une humeur dartreuse qui se fait sentir à differentes parties du corps.

Le

Le but qu'on doit ſe propoſer en traitant cette maladie, c'eſt de delayer le ſang & de le rendre plus fluide, vous commenceres par la ſaignée. Vous donneres en ſuite de l'électuaire indiqué dans le Chapître de la gourme, ou de celui dont voici la compoſition. Traitement.

℞. ♄rite ppt.
Rad. ſquill. marin.
althe aa. ℥iij.
⊖ ♀ & ⊕ri aa. ℥i.
♀ ⊕ti ʒvj.
Croc. ♂ aperitiv. ℥ß
♁ diaph. ʒiß.
M. C. mele elect. ℥x.
f. elect. det.

CHAPITRE VINGT-CINQUIEME.

Du Farcin.

Le farcin doit être regardé comme une maladie causée par un ſang vicieux, dont la qualité acre & viſqueuſe ſe communique à la limphe & aux humeurs qui ſe répandent ſur les téguments, & y forment des tumeurs & des abſcés.

Les eſpeces de farcin ne different les unes des autres que par les progrés divers de la maladie. On voit d'abord pluſieurs petites enflures ou boutons

gros comme des grains de raiſin, s'élever ſur la peau en differents endroits. Ces boutons cauſent de la douleur quand on les touche. Ils commencent par être durs. Ils s'ammolliſſent enſuite, & deviennent des puſtules tendres, d'ou l'on voit decouler une matiére huileuſe & ſanguinolente. Ils ſe changent enfin en ulcéres.

La prémiere éruption de ces puſtules ſe fait à la tête, ou ſur la jugulaire exterieure, ou ſur la veine du col, & elle gagne la partie interieure du bras droit au deſſous de l'épaule vers le genou. Dans d'autres Chevaux le farcin paroit ſur les parties de derriére, auprès des paturons, & le long des groſſes veines ſur la partie interieure de la cuiſſe, s'étendant vers l'aine & les bourſes. Il paroit auſſi quelques fois aux flancs, & s'étend vers le bas ventre, partie ou il eſt le plus incommode. On multiplie ordinairement les éſpeces de farcin que l'on deſigne par des dénominations particulieres. Pour moi je n'en reconnois que deux éſpeces. Le farcin qui peut ſe guerir, & le farcin incurable ou du moins très difficile à guerir.

Comme la diſpoſition du ſang eſt la cauſe de toute éſpece de farcin, tout conſiſte a bien connoître aux marques exterieures, quel eſt le degré de malignité de l'humeur.

Signes. Le farcin qui forme des boutons dont la matiére eſt la même que celle qui ſort d'un ulcére, eſt l'effet d'un ſang acre, bilieux & viſqueux, qui ſe dépure de

de ſa malignité ſur les tégumens, par l'orifice des rameaux capillaires dont la peau eſt remplie; & le degré de cette malignité décide de la contagion du mal.

Cette éſpece de farcin peut ſe guérir. Employés la ſaignée. Les remedes purgatifs & réſolutifs tels que les antiſcorbutiques & les diuretiques. Faites uſage principalement de l'électuaire décrit dans le Chapître 15. Il fait ſon effet ſur toutes les maladies qui ont leur principe dans la malignité corroſive d'un ſang épaiſſi.

Le farcin qu'on regarde comme incurable eſt celui dont les boutons ſe forment en ulcéres ſans matiére. Les bords de ces boutons ſe rélevent en maniére de Champignons. Ils ſont teints d'un ſang noiratre; ils ſont preſque toûjours calleux & ſordides. Ce farcin eſt l'avant coureur & le ſimptome le plus certain de la morve. Je le regarde comme la morve même qui n'a point encore attaqué & ulcéré les viſcéres. L'électuaire préſervatif dont j'ai parlé dans le Chapître 18 eſt l'unique reméde qui guérira ce mal. Je m'en ſuis ſervi avec ſuccés pour pluſieurs Chevaux morveux & attaqués de farcin de cette éſpece. J'ai gueri touts ceux dont les viſcéres n'avoient pas été ulcéres.

Signes de la ſeconde éſpece.

CHAPITRE VINGT-SIXIEME.

DES FLUXIONS & ENFLURES.

Des maux d'ieux, & de la fluxion habituelle appellée fluxion lunatique.

Un grand nombre d'auteurs ont traité des enflures affectées à différentes parties du corps, & ont indiqué pour les guérir de très bons rémedes; ainsi je ne m'y arréterai pas. Je me borne aux maladies qui attaquent l'œil, & qui sont, l'œil larmoyant, l'épanchement de sang dans l'œil, les cancers, les verrues, l'ongle, le cul de verre, le dragon, les coups dans l'œil, les tayes ou blancheurs, les fluxions & la fluxion habituelle ou lunatique.

L'œil larmoyant.

Causes. L'œil larmoyant est une inflammation, que l'âcreté des larmes excitées par une fluxion ou par un coup occasione.

Remedes. Saignés le Cheval; mettes le au son & a l'eau blanche; appliqués sur l'œil un cataplasme de lait de safran & de mie de pain; ou faites tremper un linge dans de l'eau préparée avec la pierre merveilleuse, appliques le en quatre doubles sur l'œil; & mettes par dessus une compresse trempée dans de l'eau de vie. Point de graisse, point d'huile: elles sont ennemies de l'œil.

L'epan-

L'épanchement de ſang dans l'œil.

De petites taches rouges ſemées ſur la conjonctive ou ſur la cornée de l'œil, ſont le ſigne de cette maladie. Un effort que le Cheval aura fait, un coup qu'il aura reçu ſuffiſent pour rompre les petits vaiſſeaux de l'œil, & pour en extravaſer le ſang. On y remediera en inſinuant de l'eau de vie dans l'œil.

Le Cancer.

Le Cancer dans l'œil ſe manifeſte par des boutons rouges, les uns plus petits, les autres plus grands, qu'on aperçoit vers le grand coin de l'œil près du nés. On les voit au dedans & au dehors de l'œil, même ſur les paupieres, & l'œil paroit rouge. Ces boutons ſont occaſionnés par l'acreté des larmes, qui corrode la caroncule lachrimale & les paupieres, & qui y produit ces *fungus.*

Mettés le Cheval au régime. Donnés lui de l'acier & enſuite du foye d'antimoine. Lavés le cancer avec de la decoction de graine de fenouil, que vous ſoupoudrerés de tutie, ou de poudre de Cloportes paſſée ſur le porphire, ou de couperoſe blanche, de ſucre Candi & de tutie en parties égales.

Les Verrues.

On nomme verrues des durillons ou des excroiſſences de chair, qui paroiſſent ſur le bord interieur des paupieres. On les coupe avec des ciſeaux & on penſe la playe avec de l'eau vulneraire & de la tutie.

L'Ongle.

L'Ongle.

L'ongle eſt une peau membraneuſe qu'on aperçoit au petit coin de l'œil. Preſque touts les Chevaux ont cette peau, mais elle n'eſt incommode que lorſqu'elle croit. Elle avance quelques fois ſur l'œil, au point d'en couvrir la moitie. On la coupe alors avec beaucoup de précaution. C'eſt une opération dont les Maréchaux les plus maladroits s'aquittent facilement.

Le Cul de verre.

Le Cul de verre eſt une defectuoſité de la prunelle qui paroit d'un blanc verdatre, ou de la couleur d'un verre de fougere. Cette couleur pronoſtique un œil mauvais; mais comme elle n'eſt point un vice accidentel, on doit ſeulement ſe defier d'un Cheval qui à l'œil conformé de cette maniére.

Le Dragon.

Le Dragon eſt une petite tache blanche, ou une excroiſſance charnue qui ſe forme dans l'humeur aqueuſe, ou qui ſe manifeſte ſur la cornée au devant de l'œil. Dans les commencemens elle n'eſt pas plus groſſe que la tête d'une epingle. Elle croit petit à petit, juſqu'a ce qu'elle couvre toute la prunelle. Le Dragon eſt incurable.

Les Tayes.

Il y a deux ſortes de Tayes. L'une eſt comme un nuage qui couvre tout l'œil. L'autre eſt une tache ronde, blanche & epaiſſe, qu'on aperçoit ſur la prunelle. On l'appelle la perle, parcequ'elle en à la reſſemblance.

Ces

Ces maux peuvent venir d'un coup ou d'une fluxion. Ils ne ſont autre choſe que des concrétions d'un l'imphe epaiſſe ſur la cornée. On les diſſipera en mettant ſur la taye un melange de couperoſe blanche, de ſucre Candi, & de tutie en poudre & parties egales. Mr. de Garſault a parfaitement bien décrit la nature & les circonſtances de ces maux d'ieux.

La Fluxion lunatique.

La fluxion lunatique eſt un mal d'ieux des plus dangereux & des plus difficilles a guérir. Je ne m'attacherai point à expliquer les cauſes & les accidents de cette maladie, qui ſe termine toüjours par la perte de la vue, ſans qu'aucun remede puiſſe empêcher cet effet. Je me contenterai de dire que moins on touchera a l'œil attaqué de la fluxion lunatique, plus on retardera la perte de la vue. Il eſt peu d'hommes de Cheval, qui ne prétendent avoir des ſecrets contre ce mal; & chacun ſe flatte que le ſien eſt infaillible. Cependant l'uſage de ces ſecrets n'aboutit jamais qu'a rendre le Cheval plutôt aveugle. J'oſe avancer avec aſſurance que cette maladie ne peut ſe guérir. Ainſi dès qu'un Cheval eprouve les accidents de la fluxion lunatique, & que le mal ſe paſſe & revient à intervalles égaux dans l'eſpace de quelques ſemaines, il ne faut pas héſiter de s'en defaire; parcequ'il eſt conſtant que la perte de la vue s'enſuivra tot ou tard.

CHAPITRE VINGT-SEPTIEME

Des Maladies aux parties exterieures du Cheval.

Le nouveau parfait Maréchal & le Gentilhomme Maréchal nous ont donné la connoiſſance de toutes les maladies exterieures du Cheval, & des remedes propres a operer leur gueriſon. Ils ſont entrés dans le detail de toutes les opérations rélatives à la fracture des os, à la caſtration, aux bleſſures, & du panſement de toutes les playes. Je ne m'étendrai donc point ſur cette matiére, ſur laquelle le lecteur trouvera toutes les inſtructions neceſſaires dans les ouvrages que je viens de citer. Je ne parlerai dans ce Chapître que de quelques accidents qui ſurviennent aux meilleurs Chevaux: accidents lesquels traités avec un peu d'adreſſe & de methode ſeront facilement guéris, au lieu que ſi l'animal tombe malheureuſement entre les mains des Maréchaux ou de certains demi-connoiſſeurs, qui ne connoiſſent que leurs pratiques de routine & d'habitude, infailliblement il ſera mis hors de ſervice. Telle eſt la ſeime. Elle rend pour l'ordinaire un Cheval inutile par la malhabilité des Maréchaux, qui detruiſent le pied, en voulant guerir la petite fente.

Les Seimes ou Quartes.

Ce qu'on appelle ſeime ou quarte, eſt une fente qui traverſe la corne depuis la couronne juſqu'au fer, & qui coupe le quartier en deux. Ce mal n'arrive

n'arrive gueres qu'aux quartiers de dedans, parce-qu'il ſont plus foibles que ceux de dehors. Les Chevaux d'eſpagne y ſont ſujéts, ainſi que les Chevaux de race de differents pais. Et généralement touts ceux dont le pied à une diſpoſition a être encaſtelé.

En rémediant à ce mal, on doit avoir deux objéts en vue. Le premier de faire croitre le ſabot pour que la fente diſparoiſſe; le ſecond de l'affermir, pour-que la fente ne revienne plus. C'eſt une erreur groſſiere de vouloir faire rejoindre les deux parties de la corne fendue. Le feu qu'on y applique pour cet effet repouſſe le ſuc nourricier de la corne. Il empeche ſon accroiſſement & rend le pied diforme.

La fente s'ouvre lorſque le Cheval met pied à terre. La chair au deſſus de la corne entre dans la fente, & ſe trouve pincée, lorſque le Cheval relevant le pied, la fente ſe reſſerre. Ce pincement eſt quelque fois ſi rude, qu'il en ſort du ſang. Il eſt toûjours douloureux & fait boiter le Cheval. Il peut même arriver que la chair pincée s'enflamme par le ſang qui y reſté engorgé. Alors il s'y formera un abſcés, lequel venant à ſupuration, enflammera tout l'interieur du pied. La matiére rongera à l'entour juſqu'à l'os du petit pied, & mettra le Cheval en danger de perdre le ſabot. C'eſt ce qui arrive preſque toûjours, lorſque les Maréchaux ne ſongent qu'a faire rejoindre les deux parties de la corne par le feu, ou par des remedes qui n'ont aucune analogie avec le mal.

Voici la vraie maniére d'y remedier. Prennés une once d'ésprit de vitriol, dans lequel vous ferés dissoudre deux gros d'opium. Couvrés entiérement la fente depuis la couronne jusqu'au fer avec de la cire commune. Ensuite avec la pointe d'un couteau vous percerés la cire exactement au dessus de la fente, pour la decouvrir dans toute sa longueur. Trempés une petite plume dans l'esprit de vitriol préparé. Faites en couler quelques goutes au travers de la cire dans l'interieur de la fente & tout le long de son ouverture. Cet ésprit de vitriol mortifiera la chair du côté de la fente, & préviendra l'inflammation.

Cette operation faite, otés la cire commune, & bouchés la fente du haut en bas avec de la cire melée de terebentine dont les jardiniers se servent pour les arbres. Frotés chaque jour la couronne avec de l'oignon blanc. Continués ce frottement, jusqu'a ce que l'accroissement de l'ongle ait fait disparoitre la fente.

Pour empecher qu'elle ne revienne, ce qui arrive très souvent, il faut faire ferrer le Cheval toutes les six semaines; & si le mal provient du pied encastelé, il faut lui bien ouvrir les talons & lui racourcir la pince. Mettés ensuite de l'excrément humain dans le pied, pour y attirer les humeurs, qui doivent le nourrir & le maintenir en bon état.

Si le pied du Cheval est comble, & si la fente derive de la grande foiblesse du quartier; ne faites rien parer aux talons; faites seulement vuider un peu la

pince & la fourchette. Mettés un fer a demi-lune, avec du talc chaud dans le pied, ou de l'onguent nommé l'emmielure; & continués de graisser la couronne avec de l'oignon blanc.

De la jambe cassée.

Mr. de Soleysel fait le récit de deux Chevaux qui avoient la jambe cassée & qu'on avoit gueris. Je puis dire, que j'en ai guéri plusieurs & avec tant de succés qu'on ne pouvoit plus reconnoître la fracture.

Lorsque la jambe d'un Cheval est cassée, il faut s'y prendre précisément comme on procède à l'égard de l'homme. Tirés en haut & en bas avec beaucoup de force pour replacer les deux parties de l'os l'une sur l'autre. Appliqués sur ces deux parties réunies une compresse simple trempée dans de l'eau de vie. Serrés la avec une premiere bande faisant trois tours, & une seconde faisant aussi trois tours de l'autre sens. Mettés ensuite des compresses de six à huit doubles du haut en bas autant qu'il en faut pour remplir les vuides. Assujettissés le tout avec deux eclisses de bois, que vous serrerés avec une bande. Il ne faut point suspendre le Cheval, comme beaucoup de gens l'enseignent & le pratiquent. Il vaudra bien mieux lui faire dans sa loge une espece de travail, tel que je vais le decrire.

Disposés en quarré quatre pilliers hauts de sept à huit pieds. Sur l'un des côtés une traverse à cinq pieds de terre, & dones lui un demi pied d'equarrissage. Sur cette traverse vous attacherés a egale

diſtance cinq crochets en dedans & la pointe en bas. Sur le côté parallele, vous placerés à même hauteur un rouleau garni de cinq autres crochets ou crampons. Les deux bouts de ce rouleau qui traverſent l'épaiſſeur des piliers, ſe termineront l'un & l'autre par un cric, dans les dents du quel s'engrainera un morceau de fer propre à les retenir.

On met le Cheval dans ce travail. On attache une peau de bœuf ou de vache aux crochets de la traverſe, on la paſſe ſous le ventre du Cheval, & on l'accroche par l'autre bout au rouleau; de ſorte qu'en tournant ce rouleau avec des leviers, on pourroit ſuſpendre le Cheval, ſi on vouloit. J'ai dit qu'il ne falloit pas le ſuſpendre. La peau dont la largeur doit prendre depuis les coudes du Cheval juſqu'a ſes hanches, ſera tendue, de maniére qu'elle joue un peu ſous le ventre, afin que ſi le Cheval veut ſe repoſer, il puiſſe s'appuyer ſur cette peau, & ſe remettre en ſuite de bout, ſans que la jambe caſſée faſſe ni mouvement ni effort.

Lorſque le Cheval aura été arrangé de la ſorte dans ſa loge, faites le ſaigner du col; préparés.

℞. ǂ ovor. teſt. ℥ij.
♀ ⊖ti ʒß.
♁ diaph. ℈ij.
Cinnab. montan. ʒij.
M. C. mel. eleƈt. ℥vi. f. eleƈt.

donnés de cet eleƈtuaire la groſſeur d'un œuf de poule pendant quinze jours, touts les jours. Mettés le Cheval au régime & à l'eau blanche; le panſement de la

jambe ſera comme il ſuit. Pendant les deux prémieres ſemaines, vous leverés l'apareil touts les deux jours. Vous y mettrés chaque fois de nouvelles compreſſes, ſans les tremper dans l'eau de vie, par ce que cette liqueur trop ſpiritueuſe empêche le calus de ſe former. Elle eſt même capable de le diſſoudre. Je me ſuis toûjours bien trouvé de l'uſage des herbes aromatiques que j'ai faites bouillir dans de bon vin, dans lequel j'ai trempé les compreſſes.

Après les deux ſemaines, vous graiſſerés la jambe avec l'onguent composé de

℞. Unguent. de althe. Medull. Cervin.
Pingued. oſſ. Bov. coct. aa. ℥iij.
Gumm. elem. terebint. Venet.
℅ hypericon. aa. ℥ij.
Momord. ℥i.
Ceræ alb. ℥ß. M. f. unguent.

Vous remettrés enſuite les compreſſes ſeches, en obſervant de bien remplir les vuides, & les eclíſſes pour maintenir les parties de l'os dans leur place; vous ne leverés l'appareil que touts les trois jours, & à chaque fois vous graiſſerés la jambe avec l'onguent ci-deſſus. Lorſque vous obſerverés que le calus eſt formé, vous mettrés par deſſus l'onguent ordinaire, l'emplatre dont voici la compoſition.

℞. Lign. frax. rad. fraxinell.
Barb. Caprin. hb. Chærefol.
Veronic. hyperic. ſanic.
Sed. major. aa. m. j. fl. bellid. c. hb.
Scabios. Verbaſc. Mille fol. aa. m. j.

Coupés tout cela bien menu; faites le bouillir dans une livre de beurre frais, jusqu'a ce que le beurre ait pris la couleur des herbes. Passés ce beurre au travers d'un linge, mettés y.

℞. ♁ Sem. sanic. subtiliss. ppt.
Sangv. Dragon. aa ℥ij.
Balsam. elem.
☍ hypericon. Momord. aa. ℥i.
Mastich. ℥iß.
Ceræ alb. ℥viij.
Camphor. ℥iij.

Faites bouillir le tout jusqu'a consistence. Vous prendrés de cet onguent & vous l'étendrés sur un morceau de cuir long d'un pied, large d'un demi pied, que vous appliquerés sur la partie malade.

Si la peau de la jambe a été ecorchée par le coup qui a cassé l'os, il faut panser cette playe selon la methode commune, sans rien changer au procedé que je viens de préscrire pour la fracture de l'os.

J'ai guéri des Chevaux qui avoient eu les côtes cassées dans une chute. L'entreprise est beaucoup plus difficile â cause du sang caillé qui sejourne dans les parties charnuës, & des meurtrissures des parties internes voisines.

De l'éparvin.

J'ai eprouvé toute sorte de remedes pour guérir l'éparvin, & je me suis convainçu que ce mal étoit tout a fait incurable, lorsqu'il est vraiment caracterisé par sa situation au dessous du genou entre l'os

&

& le tendon, & ſur l'expanſion tendineuſe qui derive du flechiſſeur en dedans de la jambe.

Les operations par le feu & par les veſicatoires ſont inutiles, & peuvent offenſer les tendons & les ligaments.

Je ne m'etendrai point à expliquer la nature & les cauſes de l'éparvin. Elles ſont dailleurs imparfaitement connues. Le Cheval boite plus ou moins, ſelon la groſſeur & la dureté de l'éparvin. Il boite lorſqu'il commence à marcher, parceque l'éparvin contraint les tendons qui le couvrent, & les rend douloureux; mais dès que le Cheval à un peu marché, & que le mouvement des jambes à aſſoupli les tendons; la compreſſion de l'éparvin devient inſenſible; les douleurs ceſſent & le Cheval ne boite plus.

Il ne faut aucun remede à ce mal. Plus on voudra en eſſayer & plus on nuira au Cheval. Les remedes violents & cauſtiques rendront le defaut plus remarquable, & gatteront la jambe du Cheval. Ainſi il n'y a rien à faire. Après tout, ce mal eſt de peu de conſequence pour les Chevaux de guerre & de chaſſe. Il y a beaucoup de grands Seigneurs qui montent des Chevaux attaqués d'éparvin, ſans que perſonne s'en apercoive. Ces Chevaux fourniſſent leur carriére avec autant d'agrément pour le Cavalier que les Chevaux les plus ſains.

Les vrais Connoiſſeurs n'y font pas attention, excepté dans l'achat; parcequ'un Cheval qui a l'éparvin perd la moitie de ſon prix. Il n'eſt pas d'ailleurs

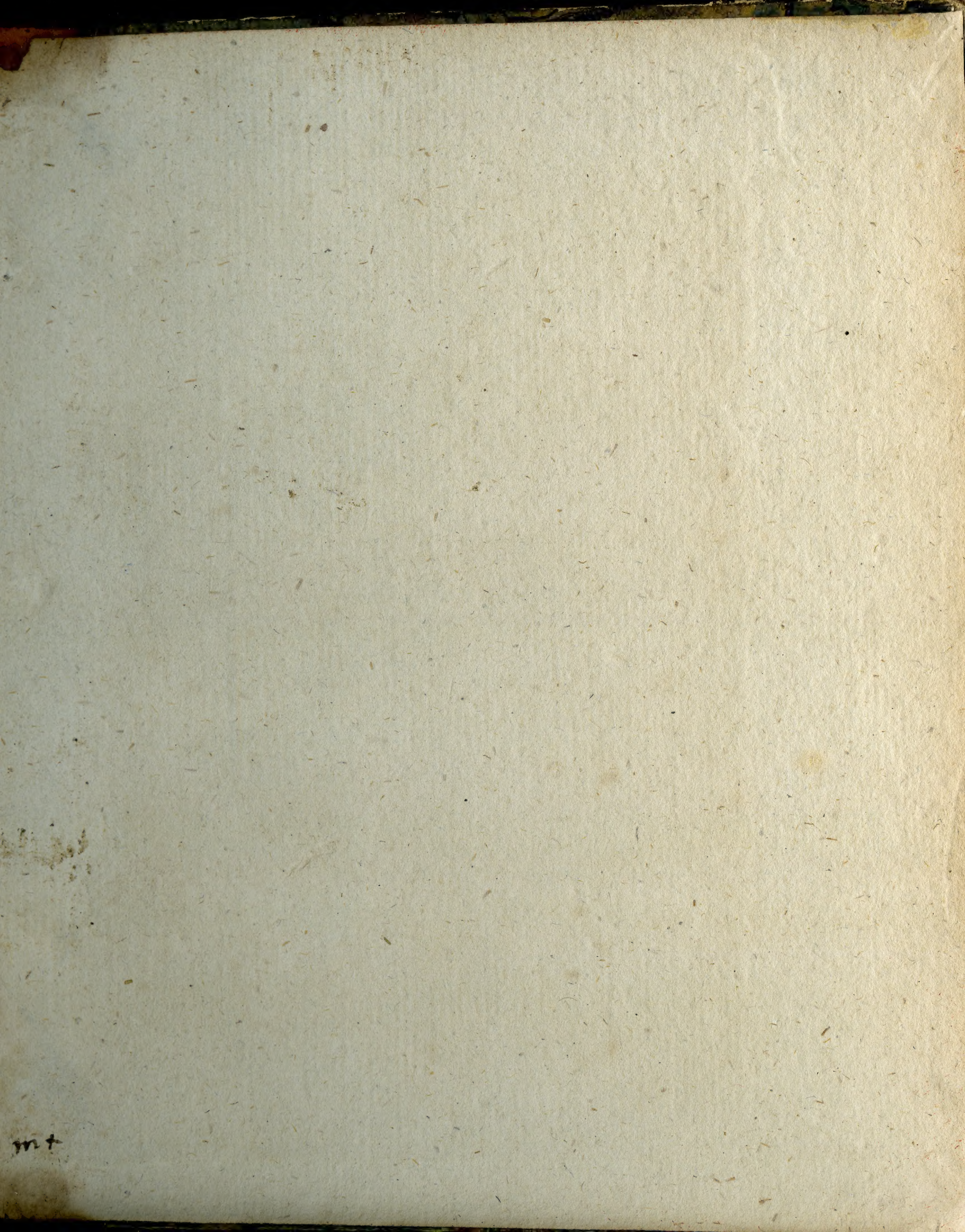
le

le plus mauvais pour l'usage; a moins que l'éparvin ne soit parvenu au point d'être aperçu de tout le monde. Pour decouvrir les éparvins legers il faut être un Connoisseur bien fin. C'est pourquoi les Marchands ne font pas difficulté de nous amener quantité de Chevaux étrangers, qui ont ce defaut, & nous les achetons sans nous en apercevoir. On parle beaucoup de ce mal. On vante les remedes qu'on a pour le guérir. On prend quelques fois pour éparvin les apophises du genou ou les petites eminences qui sont dans l'articulation de cette partie. Et on prend pour un Cheval sans defaut, celui qui à l'éparvin bien réellement.

En voila assez pour inspirer plus de retenue aux personnes qui avec des connoissances très mediocres affectent une capacité superieure. Pour parler pertinemment des maladies du Cheval & de ses defauts; il faut avoir étudie la structure de son corps & en posseder l'anatomie.

F I N.




mt

